

CHAPEAU (Chanoine Joseph)

Les Gloires de Notre-Dame  
des Aydes.

Paris, 1938

[B<sup>2</sup> BLOIS] Ph.

IMPRIMATUR :

Blesis, die 15<sup>a</sup> Martii 1938

F. BOULLIAU,

*Vic. Gén.*

## LETTRE A L'AUTEUR

de

Son Excellence Monseigneur AUDOLLENT, Évêque de Blois



EVÊCHÉ DE BLOIS

15 janvier 1938.

*Cher Monsieur le Chanoine,*

*Il y a quelques années, à l'occasion du Troisième Centenaire du Vœu des Echevins de la Ville de Blois à Notre-Dame des Aydes, vous publiez une histoire de ce sanctuaire, que si légitimement vous intitulez ses « Gloires ».*

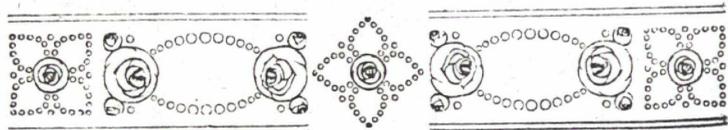
*Et voici qu'à quelques années de distance un autre Tri-centenaire, plus glorieux encore que le précédent, vous invite à donner une nouvelle édition de votre ouvrage; je veux dire le troisième centenaire du « Vœu de Louis XIII » que le Souverain Pontife a daigné marquer par un Jubilé national, spécial à la France.*

*Ce grand objet sera pour vous l'occasion de précisions et d'illustrations nouvelles, qui ne pourront que donner à votre œuvre, déjà si intéressante par elle-même, un intérêt nouveau, en raison des considérations générales qui ne manqueront pas d'y figurer.*

*Que Notre-Dame des Aydes bénisse son dévot serviteur, ses fidèles et tout le diocèse qui, avec tant de confiance, recourent à sa protection!*

*Veillez agréer, cher Monsieur le Chanoine, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués, en Notre Seigneur et sa Sainte Mère.*

† GEORGES,  
Evêque de Blois.



## PRÉFACE

---

La première édition des « *Gloires de Notre-Dame-des-Aydes* » a été vite épuisée : précieux témoignage de la fidélité des Blésois au culte de leur Patronne séculaire. Celle que nous présentons aujourd'hui sera d'autant mieux accueillie que l'année où elle paraît est tout particulièrement une année de glorification pour la T. S. Vierge.

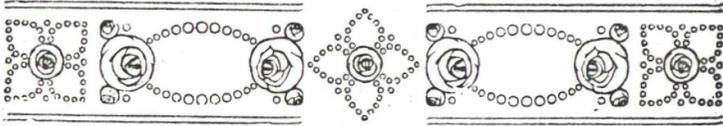
Nous sommes en 1938, au cœur du Jubilé Marial, faveur insigne accordée à la France par S. S. Pie XI pour commémorer le Troisième Centenaire du Vœu de Louis XIII. Nous ne saurions oublier la tradition qui nous montre le pieux Roi venant renouveler son vœu aux pieds de Notre-Dame-des-Aydes. Aussi est-ce en son sanctuaire que S. Ex. Mgr l'Evêque de Blois, officiant pontificalement, doit clôturer solennellement en la fête de l'Assomption ce grand Jubilé Marial.

C'est donc une édition jubilaire que nous offrons aux amis si nombreux de Notre-Dame-des-Aydes. Ils y trouveront, avec d'abondantes illustrations, un nouveau chapitre consacré aux plus récentes manifestations de la vie de notre antique pèlerinage.

Que la Madone blésoise si chère à tous nos cœurs pour l'amour de laquelle nous avons entrepris cette tâche, bénisse le nouveau volume consacré à sa gloire. Puisse-nous par notre humble travail augmenter la confiance en Notre-Dame-des-Aydes et contribuer de plus en plus à l'éclat de son sanctuaire !

En l'année du Jubilé Marial 1938.

J. C.



## INTRODUCTION

---

### NOS SOURCES

*Il est dans notre ville de Blois un sanctuaire glorieux par ses traditions, par son histoire, par les bienfaits que la Vierge Marie s'est pluë à répandre autour d'elle, sous le vocable de Notre-Dame des Aydes. Ces traditions, cette histoire, ces bienfaits nous les trouvons consignés dans divers documents et notices qui lui ont été consacrés au cours des âges. Mais ces documents et ces notices commencent à se faire rares, beaucoup sont épuisés, le plus grand nombre sont dispersés dans nos bibliothèques et nos archives locales, dans la collection de nos Semaines Religieuses.*

*Notre but est de faire revivre tout ce glorieux passé, pour notre génération du milieu du vingtième siècle, en rassemblant tous ces éléments épars, en un seul faisceau.*

*Qu'il soit une gerbe nouvelle offerte en pieux hommage à notre patronne séculaire!*

### 1. — Manuscrits

*Parmi tous les travaux dont nous nous sommes aidés, notre principal guide sera le manuscrit ayant comme titre celui que nous avons adopté pour cette notice. Un des curés les plus zélés pour la gloire de la Reine de son église, M. l'abbé Arcanger-Drouault, l'année qui suivit le couronnement de Notre-Dame des Aydes, le 15 août 1861, commençait par ces mots le précieux cahier que nous avons entre les mains, intitulé par lui : « Les Gloires de Notre-Dame des Aydes de Vienne-lez-Blois », et il continuait ainsi :*

*« Depuis la glorieuse fête du couronnement de Notre-Dame des Aydes, dont la relation se trouve dans nos registres, j'ai toujours eu le désir de consigner par écrit ce qui pouvait relever, parmi nous, la gloire de notre Bonne Mère*

du Ciel, et en accroître le culte. Diverses circonstances m'en ont empêché jusqu'ici. Enfin j'ai voulu aujourd'hui mettre la main à la plume et commencer cet intéressant tableau; c'est un heureux moyen de terminer le grand jour que nous venons de célébrer, je veux dire la fête de la triomphante Assomption de la Très Sainte Vierge. »

Les notes de M. Arcanger-Drouault se terminent le 30 septembre 1862, et le manuscrit est continué ensuite par M. l'abbé Jourdain, son successeur, qui le poursuit jusqu'à l'année 1873.

## 2. — M. Dupré

En dehors de ces manuscrits, les principaux documents que nous avons utilisés sont surtout les notices imprimées de M. Dupré, le célèbre bibliothécaire, l'érudit, honneur de notre ville de Blois, qui occupe une place de tout premier plan parmi les historiens de Notre-Dame des Aydes. Habitant de Vienne, membre de la fabrique de l'église Saint-Saturnin, il entourait d'une grande dévotion notre Madone viennoise. Ses nombreux travaux font autorité dans la matière.

Les deux volumes de l'Histoire de Blois parus en 1846 et en 1847 sous les noms de Bergevin et Dupré avaient consacré depuis longtemps sa réputation d'historien, quand il publia ses notices sur Notre-Dame des Aydes. Ces volumes qui deviennent maintenant difficiles à trouver, se rencontrent dans nos bibliothèques publiques, et entre les mains des amateurs de notre histoire locale : mais ce qui est beaucoup moins connu, c'est une petite brochure du même M. Dupré parue douze ans plus tard, en 1859, et dans laquelle il publie l'humble amende honorable que nous citons textuellement :

« Malgré les soins donnés à la composition de notre ouvrage, à côté d'inoffensives erreurs qui s'y sont glissées, des taches plus graves et plus regrettables ont été signalées : ce seraient quelques appréciations philosophiques, de nature à blesser les susceptibilités religieuses des lecteurs franchement catholiques... Pour faire droit à ces justes réclamations, j'exposerai moi-même, en peu de mots, les observations que m'a

suggérées un examen plus mûr de certains points d'abord mal compris ou jugés avec esprit de parti. Dans ces notes rapides, les faits que notre lièvre avait présentés sous un jour trop défavorable au Christianisme, à l'Eglise et au Clergé, reparaitront avec une physionomie toute différente, de manière à produire une meilleure impression. L'intérêt de la vérité m'oblige à corriger ainsi des passages qui ont encouru le blâme de critiques éclairés et pieux. Je remplis un devoir de conscience; et sans me croire humilié par un sincère aveu, je soumetts volontiers ces rectifications aux suffrages des hommes bien pensants. »

Cette rectification qui lui fait le plus grand honneur, nous montre le chemin parcouru par notre érudit depuis le jour où il écrivait son Histoire de Blois, en collaboration avec M. Bergevin sous une influence rationaliste, jusqu'à celui où il mettait sa plume au service de Notre-Dame de Vienne, dont il demeura jusqu'à la fin de sa vie le docte et pieux annaliste.

Aussi contenait-il que nous mettions bien en évidence au début de ce travail la personnalité si sympathique du célèbre viennois que fut M. Dupré. Son nom a été donné à une des rues du faubourg qu'il habita si longtemps, sauf pendant les toutes dernières années de sa vie qui s'achevèrent à Bordeaux, dans le pays de M<sup>me</sup> Dupré. C'est là qu'il s'éteignit le 24 janvier 1896.

Tous ses travaux personnels d'érudit, œuvre d'un catholique convaincu et pratiquant, respirent l'esprit de foi et de piété chrétienne qui a animé sa vie. Il a été publié sur notre illustre compatriote plusieurs notices qui par préoccupation de neutralité mal entendue ont passé entièrement sous silence ses convictions catholiques. Tous les lecteurs qui parcourront les nombreux ouvrages et manuscrits qu'il nous a laissés se convaincront sans peine que ces biographies ont eu le tort de ne pas donner la physionomie vraie de ce personnage. « C'est comme si l'on prétendait, dit justement M. l'abbé Porcher, faire l'histoire de Napoléon I<sup>er</sup> sans parler de ses batailles. »

M. Dupré fut non seulement un catholique convaincu, mais

un très dévot serviteur de Notre-Dame des Aydes. Si les notices qu'il lui a consacrées n'étaient pas là pour en faire foi, nous pourrions invoquer en témoignage la correspondance qu'il ne cessa d'entretenir, pendant les dernières années de sa vie, avec son ancien curé de Saint-Saturnin, notre parent, M. l'abbé Jourdain, devenu chanoine de la cathédrale de Blois.

Nous n'avons pas, pour notre part, la ridicule prétention de vous présenter ici un lourd manuel technique surchargé de notes et de références, nous visons plutôt à faire œuvre de piété que d'érudition, en nous appuyant constamment sur les travaux de nos devanciers, que nous ne citerons pas à chaque instant. Si Notre-Dame des Aydes nous fait la grâce d'achever heureusement la notice que nous consacrons à sa gloire, nos lecteurs trouveront à la fin une bibliographie détaillée des sources auxquelles nous avons puisé, pour mettre notre Madone dans sa lumière traditionnelle.

Les principaux annalistes auxquels nous avons eu recours, après M. Dupré et les manuscrits de M. Arcanger-Drouault, et de M. Jourdain, sont au XVII<sup>e</sup> siècle, le médecin Bernier, auteur d'une histoire de Blois, qui fut lui-même, dans sa jeunesse, un miraculé de Notre-Dame des Aydes; le frère Noël Mars qui composa en 1646 l'histoire de l'abbaye de Saint-Laumer dont dépendait la paroisse de Saint-Saturnin de Vienne; au XIX<sup>e</sup> siècle, M. l'abbé Gaudron, dans son *Essai historique sur le diocèse de Blois*; M. l'abbé Dupont dans ses recherches sur le culte de la Sainte Vierge dans la ville et le diocèse de Blois; M. l'abbé Porcher, dans sa bibliothèque mariale blésoise; Mgr Boulliau dans la savante notice qu'il a consacré à M. Arcanger-Drouault et, depuis 1870, toute la collection des *Semaines Religieuses* qui constitue désormais la mine la plus importante pour nos annales diocésaines.

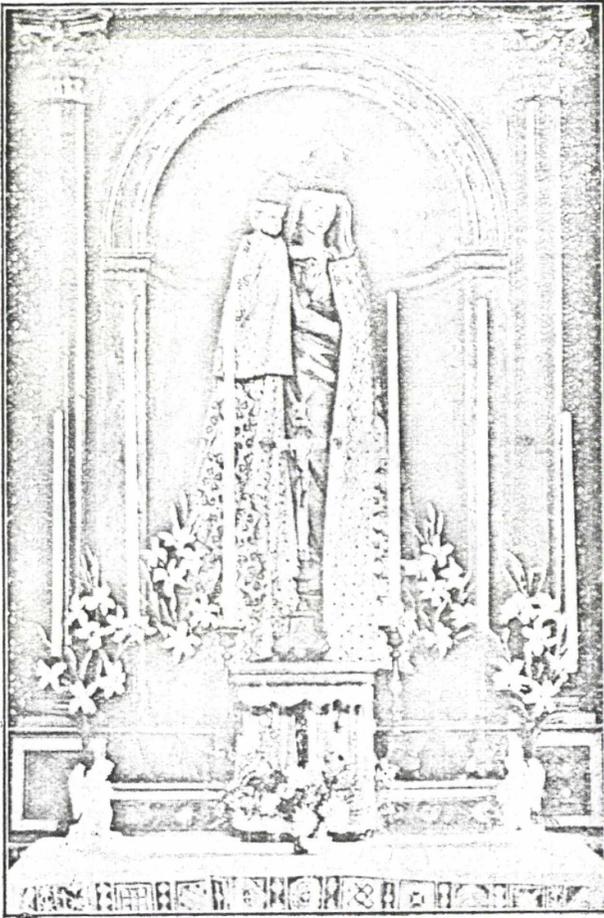
Mais, à côté de l'histoire il y a la légende qui n'est pas un apport négligeable dans une œuvre de ce genre. Les « légendes » sont des récits de choses extraordinaires avec des détails merveilleux. Avant l'invention de l'imprimerie, la légende était le livre pieux écrit à la main. Ce livre des légendes était respecté comme une relique léguée par les ancêtres. On en faisait la lecture dans les assemblées popu-

lares pour exalter les merveilles de Dieu et en conserver le souvenir dans les pieuses traditions que l'on se transmettait d'âge en âge, de famille en famille. Mais la dévotion envers la T. S. Vierge a toujours été l'âme des plus belles légendes, surtout des plus populaires et de celles qui ont obtenu le plus de respect dans l'Eglise. C'est par leur moyen que les plus touchants souvenirs de la protection de Marie se sont perpétués jusqu'à nos jours. Sans doute les légendes ne donnent pas la certitude de la foi, mais il est doux d'y croire et l'Eglise ne nous condamne pas si nous acceptons ces récits qui ont nourri la piété de nos pères.

Tels sont, cher lecteur, les éléments divers dont est constituée la trame de notre récit des « Gloires de Notre-Dame des Aydes ». Sa dévotion et son culte sont un des plus précieux trésors que nous ait transmis la piété de nos aïeux. Quelle faute impardonnable ce serait pour nous de les laisser se perdre ! Une des maximes favorites de notre grand maréchal Foch était celle-ci : « Les peuples perdent la vie lorsqu'ils ont perdu la mémoire. » Gardons fidèlement la mémoire des bienfaits de notre aimable et douce Souveraine, et restons bien convaincus que plus son histoire sera connue, plus on viendra avec confiance lui demander dans le présent les grâces qu'elle a si généreusement accordées dans le passé.

Nous aimons à redire avec saint Bonaventure :

« Il y a une neuvième béatitude à ajouter à celles qui ont été proclamées par Notre Seigneur, c'est celle-ci :  
« Heureux ceux qui se sont confiés à la Sainte Vierge, leur nom est inscrit au Livre de vie ».



NOTRE-DAME DES AYDES  
*de Vienne-lez-Blois*

Couronnée au nom de S. S. Pie IX, le 20 mai 1860

---

---

## CHAPITRE PREMIER

### LE PÈLERINAGE DE N.-D. DES AYDES: LE SITE

Habitants de Vienne ou de Blois, vous n'avez nul besoin que l'on vous décrive un paysage et des lieux qui depuis longtemps vous sont si familiers. Mais si nous écrivons pour vous, nous écrivons aussi pour les étrangers qui, en si grand nombre, visitent notre cité depuis l'intense développement du tourisme et de l'automobilisme. Nous écrivons également pour les amis lointains de Notre-Dame des Aydes. La réputation de notre sanctuaire a franchi depuis longtemps les limites de notre province. Ceci, grâce aux œuvres qui ont fait rayonner au loin le nom béni de Notre-Dame des Aydes: entre autres un florissant collège qui a fait essaimer dans toute la France les milliers d'anciens élèves fiers de porter le nom et les couleurs de Notre-Dame des Aydes; une Association de l'Angélu pour nos Morts de la guerre, vouée dès sa fondation à Notre-Dame des Aydes, placée sous sa protection qui, par sa vaste extension, a contribué puissamment à faire connaître et aimer Notre-Dame des Aydes tant dans notre pays de France qu'à l'étranger.

Le cher sanctuaire, légitime orgueil de notre ville, n'est pas seulement une gloire locale, on peut dire sans exagération qu'il a un caractère national. Placé au cœur de la France, héritier de ses plus nobles traditions; il a retenu l'attention de tous les écrivains qui ont traité du culte de la Sainte-Vierge dans notre pays. Les ouvrages de M. l'abbé Boisnard: « *Les Sanctuaires de Marie* » (1865), de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice: « *Notre-Dame de France* » (1861), de M. Rohaut de Fleury: « *La Sainte Vierge, Etudes archéologiques et iconographiques* » (1878), consacrent des pages nombreuses, et de longues colonnes à la description et à l'histoire de notre pèlerinage de Notre-Dame des Aydes. Formons le vœu qu'il soit de plus en plus connu, et que, grâce au progrès de tous les moyens de communication, visiteurs et pèlerins viennent de plus en plus nombreux se confier à notre Vierge tutélaire.

## 1. — Le Faubourg vu de la Terrasse de l'Évêché

Pour l'étranger qui veut se rendre compte de la situation du sanctuaire : rien de mieux à faire que de venir se placer sur la terrasse de notre ancien Evêché. De là, au pied de la statue de Jeanne d'Arc, il jouira d'un magnifique panorama : à ses pieds sur la pente de la colline qui descend à la Loire, la cité déroule sous ses yeux le spectacle de ses maisons, de ses édifices, de son vieux château, de ses clochers ; le fleuve majestueux qui les ceinture de son long ruban couleur de sinople ou d'azur, selon la saison, et va se perdre dans le lointain horizon encadré de forêts ; par delà le fleuve : les collines boisées, les campaniles des villages plus ou moins proches, les voisinages des châteaux historiques comme ceux de Chambord et de Chaumont qui s'apparentent si bien au vieux castel blésois, cet ensemble offre vraiment un coup d'œil enchanteur : parmi tant d'autres paysages de France, il a toujours excité et excitera longtemps encore l'admiration universelle.

Après avoir promené son regard sur l'immense cercle de ce gracieux et paisible horizon, que le visiteur l'arrête maintenant par delà le pont réunissant les deux rives du fleuve. Sur la rive gauche de la Loire, en bordure du fleuve, s'allongent les constructions du faubourg de Vienne, légèrement sur la droite il verra surgir deux clochers, construits presque sur le même modèle : le plus petit est celui de l'ancienne chapelle de l'hôpital, élevé par la piété de Gaston d'Orléans, et, tout à côté, son aîné de plus grande allure ; c'est lui qui, au milieu du faubourg viennois, avec la croix qui domine son campanile, fait remonter vers le ciel l'*Ave Maria* de l'antique sanctuaire de Notre-Dame des Aydes que l'église paroissiale de Saint-Saturnin abrite sous ses voûtes vénérables.

Etranger qui êtes venu admirer le célèbre panorama blésois, ne soyez pas un simple touriste, faites-vous aussi pèlerin, franchissez le fleuve, et allez porter aux pieds de la Madone, une prière confiante : soyez-en convaincu votre voyage aux rives de la Loire vous laissera un délicieux souvenir.

## 2. — D'une rive à l'autre de la Loire

Encore un conseil cependant, si vous disposez d'un peu plus de temps dans votre excursion, avant de franchir la Loire, suivez-en la rive droite en descendant le fleuve à partir du pont, c'est une belle promenade qui vous permettra de contempler à votre aise tous ces beaux horizons. Après deux kilomètres à peine, vous parviendrez à un lieu dit : « *La Croix des Pèlerins* ». De ce point retournez-vous alors vers la cité blésoise, vous avez devant vous un nouveau point de vue tout différent de celui de la terrasse de l'ancien évêché, et non moins enchanteur : c'est comme une synthèse de l'antique pèlerinage.

Sur votre gauche, les hautes tours de l'ancienne église abbatiale de Saint-Laumer (aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Nicolas), en face vous, le pont dont les hautes arches sont dominées par la gracieuse croix, œuvre de notre célèbre architecte français Jacques-Ange Gabriel, et terminant harmonieusement le paysage, sur votre gauche, le clocher, moins élevé de l'église de Notre-Dame des Aydes : toute cette admirable ligne descendant des flèches de Saint-Laumer à la croix de Saint-Saturnin coupée par les eaux du fleuve forme vraiment un tableau des plus artistiques, aux deux extrémités duquel se dressent le puissant suzerain Saint-Laumer et son modeste vassal Saint-Saturnin. Car c'est bien d'un vassal qu'il s'agit. Pendant le cours de sept siècles, en effet, jusqu'à l'époque de la Révolution de 1789, la paroisse de Saint-Saturnin fut comprise dans les dépendances de la puissante abbaye bénédictine. Les abbés de Saint-Laumer disposaient de ce bénéfice par droit de patronage et de présentation, ils nommaient les curés de Vienne, réservant à l'évêque diocésain l'institution canonique.

## 3. — La Ville vue du Faubourg

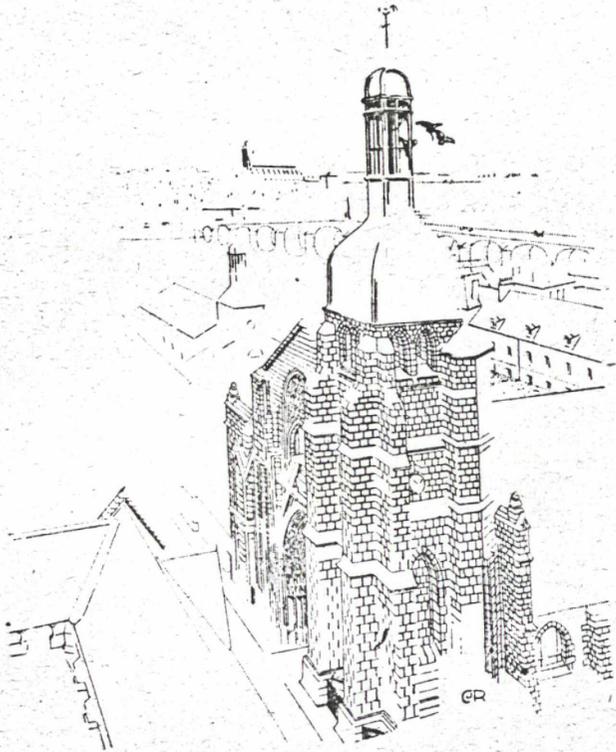
Si vous n'avez pas le loisir d'entreprendre cette promenade un peu longue, ami touriste, n'hésitez pas du moins à passer le pont quand même vous n'aborderiez pas le faubourg de Vienne en pèlerin, ce qui nous étonnerait fort, car qui donc

ne porte pas dans le plus profond de son cœur, au milieu des pires détresses, une petite flamme, jamais éteinte, de confiance et d'amour envers la bonne Vierge? Une fois rendu sur l'autre rive de la Loire, tournez-vous vers la ville, votre regard saisira d'un seul aspect un admirable amphithéâtre ou Blois se montre déployé comme un magnifique éventail. Croissant magnifique qui depuis les tours de Saint-Laumer à gauche, jusqu'à la haute tour de la cathédrale Saint-Louis à droite, embrasse dans son vaste hémicycle tout l'ensemble de la vieille cité royale étagée devant nos yeux sur la colline comme sur les gradins d'un amphithéâtre. Parmi toutes ces constructions, clochers, clochetons, chapelles, domine la masse imposante du château habité par nos rois, et, tout à fait sur votre gauche, le palais de l'ancien Evêché.

Merveilleux ensemble : il a provoqué, au cours des âges, l'admiration de tous les voyageurs qui suivaient la grande route de Paris à Bordeaux, traversant alors le faubourg de Vienne. C'est devant un tel spectacle que l'ambassadeur vénitien André Navagero qui visitait notre ville en 1528 pendant le séjour de François I<sup>er</sup> et de sa brillante cour, écrivait cette note à l'adresse de son souverain : « *Blese è bellissima terra in bellissimo sito.* » « Blois est vraiment un très beau pays dans le plus beau des sites. » Eloge qui ne sera pas suspect sous la plume d'un grand seigneur habitué aux magnificences de l'Italie.

C'est de ce même paysage que notre La Fontaine écrivait en 1663 dans son « Voyage en Limousin » : « Les toits des maisons de Blois sont disposés en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre, cela me paraît très beau. Je crois que difficilement on peut trouver un aspect plus riant et plus agréable. » Louange très appréciée que celle donnée ainsi par le délicat observateur de la nature qu'était notre illustre fabuliste. Aussi l'historien Bernier, si grand ami du faubourg de Vienne, et de sa Vierge protectrice qui lui avait procuré sa miraculeuse guérison mettait en tête de son ouvrage pour servir de légende à une gravure de la ville, ce vers latin :

*Nulus in orbe locus Blæsis præluceat amænis.*



*L'Église Notre-Dame des Aydes*

Vue à vol d'oiseau vers la ville

« Nul lieu dans l'univers, n'est plus riant que Blois. »

Tel est le cadre dans lequel se place notre antique sanctuaire. Quelle promenade plus attrayante que celle qui vous invite à y pénétrer ? S'il est vrai que la plupart des pèlerinages célèbres en l'honneur de la Vierge Marie attirent aussi les visiteurs par la beauté des sites qui les entourent, comme à Lourdes, à La Salette, à Notre-Dame de la Garde à Marseille, à Notre-Dame de Fourvières à Lyon, nous pouvons en dire autant de notre pèlerinage blésois ; ceux qui l'auront entrepris ne regretteront pas leur voyage dans ce très beau coin de notre vieille France. La beauté du paysage est là aussi en parfaite harmonie avec celle dont l'Écriture nous dit : « *Tota pulchra es, Maria*, vous êtes toute belle, ô Marie. »

Quittons cette rive enchantresse du grand fleuve français qui semble s'arrêter avec complaisance aux pieds de notre Madone : quelques pas encore nous sommes en face de l'église qui est le centre du pèlerinage. Ce n'était tout d'abord qu'une modeste chapelle dont l'origine est des plus anciennes. Bâtie avec les dons de la reine Anne de Bretagne, l'église actuelle avec sa façade tournée au couchant, son portail, les portes surbaissées de ses bas-côtés, la petite tour latérale, les piliers de la nef, son chevet polygonal, sa petite chapelle et sa tourelle Renaissance qui font saillie du côté droit, tout dénote bien le style architectural de cette époque : l'ornementation est la même que dans l'aile orientale du château, bâtie également sous le règne de Louis XII.

La mort de la bonne reine Anne interrompit les travaux, qui furent repris par Catherine de Médicis. C'est à cette princesse que nous devons la chapelle actuelle de *Notre-Dame des Aides*, la Vierge bénie dont il nous faut parler maintenant.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME

### LE VOCABLE DE NOTRE-DAME DES AYDES

Notre Madone blésoise porte un nom qui est, à lui seul, révélateur de sa vénérable antiquité. Les AYDES avec un Y et non pas avec un I: ancienne orthographe de la langue française à laquelle il ne faut pas toucher sous aucun prétexte. Que d'autres Vierges portent le même nom, orthographié à la moderne, comme *Notre-Dame des Aides* à Orléans, *Notre-Dame de toutes Aides* à Nantes, et d'autres encore, nous n'y saurions contredire: cette forme de leur dénomination indique qu'il s'agit d'un culte relativement récent. Tandis que pour Blois, l'Y de leur Notre-Dame demeure comme un incontestable témoin de son ancienneté. Ayde, signifiant secours, protection, c'est ainsi que l'écrivaient nos ancêtres du onzième au quinzième siècle, ce n'est que plus tard que nous voyons l'Y disparaître pour faire place l'I français.

Et cet Y lui-même ne fut mis là que pour remplacer i « Aide » écrivaient les auteurs du *romancero*: « aïde ». écrivirent longtemps encore les auteurs qui leur ont succédé. « aïde » prononça-t-on longtemps dans le peuple aussi bien de Paris que des provinces; et combien d'entre nous se souviennent encore de la locution souvent entendu de nos anciens: viens m'aïder: L'Y avec ses deux branches levées vers le ciel garde le souvenir des deux points du tréma qu'il remplace.

Sans doute, il a eu le tort de se fondre dans la prononciation avec l'A, au lieu de s'en détacher comme le voulait le tréma substitué: mais il se tient toujours debout au milieu du mot, comme un ancêtre. Saluons-le avec respect.

Mais le vieux mot « *Aydes* » signifiait aussi dans notre langue les subsides, les levées de deniers qui se faisaient sur le peuple pour soutenir les dépenses de l'Etat, subsides aujourd'hui remplacés par les contributions indirectes. Notre-Dame des Aydes s'appellerait-elle ainsi, comme cela est dans plusieurs autres localités, en souvenir du quartier où se per-

cevaient ces impôts. Aucune tradition ne permet de le supposer. D'ailleurs un docte érudit blésois, M. le chanoine Develle, nous disait avoir trouvé naguère dans un document datant de François I<sup>er</sup>, Notre-Dame des Aydes désignée sous le nom de « *Virgo de Auxiliis* ». A n'en pas douter, Notre-Dame des Aydes, a été pour nous de tout temps, la Vierge secourable invoquée officiellement dans la liturgie sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice.

Quel beau nom pour notre piété que celui qui traduit ainsi avec cette nuance d'archaïsme l'invocation adressée à la Vierge Marie, dans ses litanies: « *Auxilium christianorum*, Secours des chrétiens. » ! Notre invocation n'a-t-elle pas quelque chose de plus chaud, de plus familier, de plus suppliant que l'appellation liturgique ?

Et quel titre à notre confiance que cette appellation léguée par nos ancêtres ! La Vierge Marie est notre « ayde » parce qu'elle nous vient en aide dans toutes nos difficultés, promptement, gracieusement, sans jamais se lasser. Nous en avons pour preuve la variété des vocables donnés par le peuple à ses Madones secourables, *Notre-Dame de Tout Secours*, *Noire-Dame de Bon Secours*, *Notre-Dame de Prompt Secours*, *Notre-Dame du Perpétuel Secours*, qui détaillent les différents aspects de son intervention toujours charitable dans nos besoins, et qui retracent l'un après l'autre chacun des traits composant la physionomie d'une Mère si tendrement secourable.

Pas une misère que Marie ne soulage d'une façon ou d'une autre quand l'âme en détresse vient lui confier sa peine. Elle est le Salut des infirmes, le Refuge des pécheurs, la Consolation des affligés. Il n'y a aucune nécessité du corps, du cœur ou de l'âme, pour la vie présente ou pour la vie future qu'elle ne puisse soulager et à laquelle elle n'ait effectivement apporté son « ayde ». La piété de ses enfants en a consacré la mémoire.

Ici on l'appelle *Notre-Dame des Malades*, *Notre-Dame du Bon Remède*, *Notre-Dame de la Guérison*.

Là, sous le titre de *Notre-Dame des Affligés*, *Notre-Dame de la Consolation*, *Notre-Dame de Pitié*, *Notre-Dame de la*

*Compassion*, elle reçoit la gratitude de tous les cœurs qu'elle a consolés :

Des cœurs inquiets qui espèrent en *Notre-Dame de Bonne Nouvelle*, *Notre-Dame du Bon Succès*, *Notre-Dame de Bonne Garde*.

Des cœurs angoissés qui confient leurs marins partis au large à *Notre-Dame des Grèves*, *Notre-Dame des Flots*, *Notre-Dame de la Mer*, *Notre-Dame de Grâce*, *Notre-Dame de la Garde*, *Notre-Dame de la Délivrance*.

Des cœurs étreints par les deuils et que console la pensée de l'assistance dernière de *Notre-Dame des Agonisants*, *Notre-Dame du bien mourir*, *Notre-Dame du Purgatoire*.

De tous les cœurs malheureux qui saluent dans la Vierge *Notre-Dame d'Espérance*, *Notre-Dame de Liesse*, *Notre-Dame de toute joie*.

N'est-ce pas là comme un plébiscite populaire en faveur de l'universalité des Aydes de Notre-Dame, constituée par Dieu le canal mystérieux, l'aqueduc par où il fait passer doucement et abondamment ses miséricordes ?

N'est-ce pas là, comme l'écho prolongé à travers les siècles de la supplication adressée par les chrétiens du second et du troisième siècle à la T. S. Vierge : *SCT MARIA AIUBA NOS* », Sainte Marie aidez-nous ! » Quelle éloquence dans la concision de ces *Ex Voto* inscrits sur les briques retrouvées dans les ruines de Carthage ! Et quelle fierté pour nous, dans notre cher sanctuaire blésois, de rejoindre ainsi nos pères dans la foi à travers dix-huit siècles de christianisme !

---

## CHAPITRE TROISIÈME

### LES ORIGINES DU CULTE DE NOTRE-DAME DES AYDES

#### 1. — Les anciens Sanctuaires de Blois consacrés à la Sainte Vierge

La ville de Blois est renommée à juste titre pour son urbanité, la douceur de ses mœurs. Mais elle s'est toujours distinguée aussi par sa dévotion à la Très Sainte Vierge. Très anciennement déjà elle renfermait dans ses murs plusieurs sanctuaires particulièrement consacrés à Marie et qui étaient un objet de vénération pour les fidèles.

La plus ancienne église du vieux Blois consacrée à la Sainte Vierge fut celle de Notre-Dame-Sainte-Marie-de-Bourgmoyen, abbaye fondée vers 666 par les soins de l'évêque de Chartres saint Adéodat, Chartres le centre vénérable de la dévotion à la Sainte Vierge dans notre pays des Gaules, et du culte voué à la *Virgini paritura*, la Vierge qui devait enfanter, hérité des druides. C'est à la célèbre dévotion chartraine que se rattachent, depuis leur origine, toutes nos traditions religieuses blésoises. Notre pays fit partie du diocèse de Chartres jusqu'en 1698, époque de l'érection du siège épiscopal de Blois. Aussi est-ce avec une joie toute familiale que notre diocèse a accueilli l'annonce du Jubilé Marial de 1938, accordé par le Souverain Pontife sur la demande de Mgr l'Evêque de Chartres qui a pris l'initiative d'un acte aussi important.

C'est sans doute à cause de cette particulière dévotion que nos comtes de Blois avaient adopté pour cri de guerre : « *Notre-Dame!* », devise restée populaire au milieu des gens de notre pays.

Les auteurs de la vie de saint Adéodat, évêque de Chartres, nous rapportent qu'Arembertane, la pieuse mère de ce saint pontife, lui fit don d'un emplacement sous les murs de Blois, et qu'il y construisit un monastère dédié à Notre-Dame. L'église de ce monastère, qui était attenante aux bâtiments

actuels de notre collège municipal, n'existe plus que par quelques vestiges.

Après l'église des chanoines de *N.-D. de Bourgmoyen*, d'autres sanctuaires attestaient la dévotion ancestrale de notre cité à la Vierge Marie.

C'était dans l'église des Cordeliers la chapelle de *Notre-Dame-de-Pitié*, où tous les ans, le 12 août, on chantait une messe votive en action de grâce de ce que la ville avait été autrefois préservée de l'invasion des Anglais, par l'intercession de la Vierge compatissante... L'église et la chapelle dont l'emplacement est occupé par la prison ont été détruites aussi.

C'était l'église des Pères Capucins, dédiée au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, à la *Sainte-Conception de Marie*. Il en restait encore dans l'ancien cimetière de la ville, une chapelle presque abandonnée que nous avons connue dans notre enfance. Elle servait, dans les temps de contagion, à déposer des corps, en attendant qu'on pût leur rendre les honneurs de la sépulture.

La dévotion blésoise des P. Capucins envers la Vierge Marie, se prolonge glorieusement de nos jours par celle des *Trois Ave Maria*, dont le centre blésois a rayonné à travers le monde. Et déjà sur la rive droite de la Loire surgit une jeune et belle basilique qui salue à travers le fleuve la très ancienne église de *Notre-Dame-des-Aydes*.

C'était la modeste chapelle Chambourdin, bâtie en mémoire d'une apparition miraculeuse de la Sainte Vierge, et qui, hélas! au début du XIX<sup>e</sup> siècle a été convertie en temple protestant. Une statue en bois, fort belle et fort ancienne, qui en provenait se trouve maintenant au Petit Séminaire Saint-François.

C'était enfin l'église de la *Visitation de Notre-Dame*, que les pieuses filles de Saint-François de Sales avaient élevée à leur glorieuse patronne et qui sert aujourd'hui de dépôt à nos Archives départementales. Il nous en reste un touchant souvenir dans l'église actuelle de *Notre-Dame des Aydes*. Au bas de la nef qui lui est consacrée, nous voyons une statue de la Vierge provenant de cette ancienne chapelle de la Visitation. Pieusement conservée par une famille de Blois, elle

devint ensuite la propriété de M. Dupré, président de la fabrique de Vienne qui, après l'avoir fait restaurer, en fit don en 1873 au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes.

## 2. — Les anciens Écrivains blésois dévots à la Sainte Vierge

Blois, aux âges anciens, ne se signalait pas seulement par le nombre de ses sanctuaires en l'honneur de la Vierge Marie, mais encore par les témoignages de piété de ses écrivains les plus illustres envers cette Bonne Mère.

Le célèbre théologien *Pierre de Blois* naquit vers 1130 dans notre cité, non pas dans l'intérieur de la ville dont le nom lui est resté, et dont une de nos plus curieuses rues montantes perpétue le souvenir ; mais d'après l'opinion la plus accréditée dans le faubourg de Vienne qui peut se glorifier d'avoir donné cette grande lumière à l'église catholique. Nous ne pouvons pas douter que c'est aux pieds de la Madone déjà si aimée des Viennois, qu'il a puisé cette tendre dévotion à la Sainte Vierge dont il a admirablement parlé dans ses œuvres. Nous y trouvons, entre autres, sept sermons en son honneur. Dans l'un d'entre eux, son sermon sur la Nativité, en terminant son discours, il semble s'excuser de n'avoir pas assez loué la Reine du Ciel et s'écrie :

« *Qui racontera vos louanges ? Qui dira l'étendue de  
« votre pouvoir ? Quoique les filles de Sion vous exaltent,  
« quoique les reines vous louent, quoique l'Évangile et les  
« prophètes vous aient célébrée et que toute l'Église des  
« saints publie vos grandeurs, ces éloges si magnifiques et  
« si universels, comparés à la plénitude de vos grâces, ne  
« sont, en réalité, qu'une faible lueur par rapport au soleil,  
« qu'une goutte d'eau dans l'immensité des mers. Vous êtes  
« notre recours et notre meilleur conseil dans nos misères  
« et dans nos angoisses ; nulle puissance n'égale la vôtre en  
« promptitude, en amabilité, en douceur. Nous connaissons,  
« par expérience, votre empressement à nous aider et toute  
« l'efficacité de votre protection. Vous remplissez de sua-  
« vité la bouche de ceux qui vous louent, le cœur de ceux qui  
« vous aiment et la mémoire de ceux qui vous invoquent, en*

« se rappelant vos bienfaits passés. Tout âge, toute condition,  
« toute tribu, tout peuple et toute langue vous glorifie ; vous  
« êtes bénie entre toutes les femmes et plus, à vous seule,  
« que toutes ensemble. Vous êtes superélue, superbe, super-  
« gracieuse et superglorieuse. »

Ce passage est tiré de ses œuvres éditées à Paris en 1677, dans un volumineux in-folio de mille pages. On voudra bien excuser la version trop littérale des derniers mots qui terminent cette citation ; le dictionnaire de l'Académie n'a pas de termes équivalents pour rendre ces superlatifs d'une admiration bien légitime cependant. Le mot bien connu : « *De Mariâ nunquam satis* » servirait d'excuse à notre éminent compatriote, si quelque hypercritique lui reprochait le feu de ses expressions et la surabondance de ses éloges. D'ailleurs, son pays natal ne lui céda jamais en rien, pour honorer dignement la Mère de grâce et de miséricorde.

Au seizième siècle *Louis de Blois*, célèbre bénédictin issu de la maison des Comtes de Blois, publiait également des ouvrages de grande importance. Si l'on recueillait dans ses œuvres tout ce qui concerne la Vierge Marie, on aurait le plus beau livre de piété mariale qu'il soit possible d'imaginer.

Au dix-septième siècle *Jacques Félibrien*, curé de Vineuil près Blois, édite de pieux et savants ouvrages : à Chartres en 1693, des Instructions morales en forme de catéchisme qui débute par cette dédicace :

« Agréez, Sainte Vierge, que je vous offre ce petit ouvrage, comme un témoignage public de ma dévotion envers vous et de ma reconnaissance pour toutes les grâces que je suis persuadé que votre intercession m'a obtenues de votre fils adorable. »

Le même Félibrien publie à Blois, chez Regnault, en 1696, « Le Symbole des Apôtres expliqué par l'Écriture Sainte ». A la première page, nous y lisons cette offrande à la Vierge Marie Mère de Dieu :

« C'est vous dont nos pères ont si souvent ressenti la protection dans les plus grands dangers de leur ville, et dans leurs plus pressantes nécessités. C'est vous que Dieu a

« heureusement donnée pour patronne à notre grand diocèse. »

Cet hommage rendu au patronage de Notre-Dame des Aydes par le pieux auteur qui n'avait qu'à franchir les ponts chartrains pour venir la prier à son sanctuaire se confirme encore par la pieuse dédicace à la Sainte Vierge qui ouvre son *Pentateuchus historicus*, grand in-4°, édité à Paris en 1704.

C'est à la même époque que le Père Patrice de Saint-Dié, capucin de Blois, fait paraître à Blois, son in-8° : « *Dévotes et curieuses pensées sur des sujets de piété* », dans lequel, parmi de nombreuses pièces en l'honneur de la Sainte Vierge, nous lisons ce quatrain :

PRIÈRE A LA VIERGE MARIE

*Servante et Mère du Sauveur,  
Recevez mes humbles hommages  
Et me gardez de tous dommages  
Par votre puissante faveur.*

Faisant écho à toutes ces traditions de piété des blésois envers la Vierge Marie, *Nicolas de Thou*, évêque de Chartres, pouvait écrire dans un coutumier à l'adresse de ses chers diocésains de Blois, livre très intéressant pour les usages observés alors en Blésois :

« *Manière de dénoncer les festes de Notre-Dame : Braves gens, nous célébrons bientôt la feste de la glorieuse Vierge Marie. Vous vous ferez un devoir d'assister à l'église aux premières vêpres de la veille, et le lendemain, à tout le service divin, à ce qu'il plaise à Dieu octroyer à ses mérites et à ses prières que soyez partout munis de sa sainte défense et protection.* »

Ce culte des Blésois pour la Vierge Marie remonte certainement aux temps les plus reculés. Quels qu'aient été les efforts des chercheurs les plus patients et les plus érudits, ils n'ont pu réussir à en découvrir l'origine. Toutes les traditions, tous les monuments le montrent comme très anciennement établi et universellement pratiqué. Tout porte à croire qu'il a été apporté à Blois avec le christianisme lui-même puisque nous appartenions à ce diocèse de Chartres où la

Sainte Vierge était en si grande vénération depuis et même avant la naissance de la religion chrétienne.

### 3. — Les mariniers viennois

Or, au dire des savants, Vienne a été le berceau de la ville de Blois. Les anciens chroniqueurs désignent Vienne sous le nom latin d'*Evenna*, dérivé du celtique *even* qui signifie rivière. Suivant cette étymologie le nom du faubourg répond à celui de *Bas-Rivière* que porte encore la partie inférieure du val de Vienne. D'après l'opinion la plus probable, basée sur la configuration géographique, Vienne n'était, primitivement, qu'une île au milieu de la Loire alors beaucoup plus large, comme elle le devient encore aujourd'hui au moment des grandes inondations qui encerclent complètement le faubourg de leurs eaux. De là cette locution toujours en usage, on ne dit pas aller à *Vienne*, mais aller *en Vienne*. Cette île fut le berceau de Blois, comme à Paris l'île de la Cité fut celui de Lutèce. Et sa population était en majeure composée de pêcheurs et de mariniers.

Une tradition rapporte que ces mariniers découvrirent un jour dans le lit de la Loire une statue de la Vierge et qu'ils la portèrent respectueusement dans l'église de leur paroisse engagèrent les fidèles à donner à cette puissante protectrice où les nombreux bienfaits obtenus par l'intercession de Marie le nom de Notre-Dame des Aydes. Ces bienfaits ce sont ceux que résume l'ancien refrain jadis si populaire :

*Les miracles qui, jour et nuit,  
Se font ici sans peur ni bruit,  
Par les requête et neuvaine  
De la Vierge de l'Ayde de Vienne.*

Il faut donc que Marie ait aimé spécialement ces rivages de la Loire pour y placer tout d'abord les fondements de son sanctuaire, pour jeter avant tout au sein de la cité naissante ces profondes racines devenues plus tard l'arbre magnifique qui devait la couvrir de son ombre. Si les têtes couronnées, les rois, les reines, les princes, les grands et les puissants de ce monde devaient venir courber leur front

superbe dans ce sanctuaire, et se faire honneur d'y déposer leurs plus riches présents, ce sont à l'origine les petits, les pauvres, le peuple tout entier qui viennent fouler les dalles du sanctuaire viennois.

Dans cette affluence et cet empressement populaires, nous remarquons en tête ces mariniers et ces pêcheurs du faubourg qui se montrent les plus dévots envers leur bonne dame de Vienne. Les pêcheurs de Vienne formèrent entre eux une confrérie de Saint-Pierre, et ils eurent dans l'église, à côté de la chapelle de Notre-Dame des Aydes, une chapelle érigée sous ce vocable, pour mettre sous la protection du pêcheur galiléen qui devait être le grand pêcheur d'hommes, leur industrie demeurée longtemps l'une des plus florissantes du faubourg.

Un autre signe de la dévotion de ces mariniers se voit encore aujourd'hui aux bords de la Loire, à la tête du Déversoir et de la levée de l'Éperon, c'est la « *Croix des pêcheurs* » jadis objet spécial de la vénération publique, et en même temps but de la station accoutumée pour certaines cérémonies religieuses.

Cette société de pêcheurs ne possédait ni bien-fonds ni rentes. Ses seules ressources consistaient dans une cotisation annuelle de cinq sous dûe par chaque membre, outre quelques dons volontaires faits dans les temps de la pêche. Elle portait aux processions un bâton orné des figures de saint Pierre et de saint Paul. Ce bâton est toujours un des plus beaux ornements de l'église. Du reste si le malheur des temps a pu diminuer la piété des poissonniers de Vienne, il n'a point éteint leur esprit de corps.

Il reste un curieux témoignage de cet attachement des mariniers viennois à leur patronne Notre-Dame des Aydes, et de leur union corporative, c'est une belle poésie de date relativement récente. Elle fut composée par le Dr Blau, un blésois appartenant à une famille unie par les liens les plus étroits au faubourg de Vienne, la famille Riffault.

Le chef de cette famille, M. Riffault-Blau, était juge et président du tribunal civil de Blois. Un de ses fils, Eugène Riffault, né le 8 octobre 1803, devint maire de Blois, et il

occupe un rang éminent parmi les divers représentants de cette haute magistrature de notre cité. C'est à lui que notre ville doit quelques-uns des grands travaux qui ont contribué à son dégagement et à son embellissement, tels que la construction des deux boulevards qui donnent accès à Blois, à l'est et à l'ouest, et dont l'un porte son nom, la percée de la rue Denis-Papin, la construction de l'escalier monumental. Il fut aussi un grand bienfaiteur du sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, aussi était-il bien juste qu'il figurât dans le vitrail du couronnement.

Son père, M. Riffault-Blau, est mort à l'âge de 86 ans, en Vienne, dans sa vieille maison de la rue de la Chaîne qu'il habitait depuis plus de soixante ans. C'est un de ses proches parents, le docteur Blau, originaire du même quartier, homme de lettres, un des membres fondateurs de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher, qui composa la poésie à la louange du faubourg de Vienne où il a pris naissance, de la Vierge tutélaire et de ses mariniers.

#### LES MARINIERS DU FAUBOURG DE VIENNE

(Chœur à 4 strophes)

*Allons amis, le jour se lève :*  
*Pour nous, c'est assez de loisir.*  
*Le vent qui souffle sur la grève*  
*Enfle la voile il faut partir.*  
*Mais aux pieds de notre Madone,*  
*Prions enfants, avec amour ;*  
*Prions que sa bonté nous donne*  
*Heureux succès et prompt retour.*

*Etoile tutélaire,*  
*Qui guide sur les flots,*  
*Protège, bonne Mère*  
*Tes pieux matelots.*

*Aux heures de souffrance,*

*Toi qui soutiens le cœur,  
Tu plaças l'espérance  
Auprès de la douleur.*

*Rends au peuple qui prie  
Le poids du jour plus doux ;  
Bonne Vierge Marie,  
Daigne veiller sur nous.*

La musique de ce chœur fut composée par un musicien blésois bien connu de tous ceux de notre génération, M. Desse. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir cité en entier ce document qui résume admirablement cette confiance populaire qui fut dès l'origine un des plus beaux fleurons de la couronne de Notre-Dame des Aydes.

---

## CHAPITRE QUATRIÈME

### LA PÉRIODE ROYALE

#### 1. — Jeanne d'Arc

Nous sommes à l'époque, où sous la domination de l'illustre Maison d'Orléans, Blois va entrer dans la période la plus illustre de son histoire. Le culte de Notre-Dame des Aydes devait grandement bénéficier de ce royal voisinage.

Le comte Louis d'Orléans, après une vie agitée dont ses sujets blésois ressentirent les infortunes, périt assassiné en 1407 par les sbires de Jean sans Peur. Valentine de Milan, sa veuve, n'ayant pu obtenir justice du crime, se retira à Blois, où elle mourut de chagrin la même année. C'est pendant ces tristes jours que la malheureuse princesse avait pris pour devise : « *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien* », lugubres paroles qui demeurèrent longtemps après sa mort gravées sur les murs de notre vieux château. Avant d'expirer, elle fit venir pour l'embrasser Jean d'Orléans, fils bâtard de son mari. Elle aimait cet enfant à l'égal des siens et le faisait élever à Blois avec le plus grand soin. Il était plein d'âme et plein d'ardeur, ce fut le brave comte de Dunois, le grand ami de Jeanne d'Arc.

On devine avec quelle anxiété en 1429 la population blésoise, menacée de la prochaine invasion des Anglais, attendait le résultat du siège décisif de la ville d'Orléans : aussi avec quelle joie vit-elle arriver dans ses murs, escortée de son jeune et vaillant duc, l'héroïne de Vaucouleurs qui, venant de Chinon, marchait à la délivrance d'Orléans.

C'est pendant son séjour à Blois qu'elle a fait bénir dans l'église de Saint-Sauveur la blanche bannière portant sa devise : « *Jhesus, Maria* ». C'est alors qu'elle organise ses troupes, ordonnant que tous les gens de guerre se confessassent et se missent en état d'être en la grâce de Dieu, qu'elle fait aller en procession les hommes d'armes et les prêtres aux églises de la ville, nous dit la *Chronique de la Pucelle*. C'est ainsi que le 25 avril 1429, elle traversait le pont pour aller

faire ses dévotions au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, touchant souvenir commémoré par une plaque de marbre que M. l'abbé Motte, curé de Saint-Saturnin, a fait placer sur un des piliers de son église. Avec quelle faveur le cœur de la pure jeune fille ne dut-il pas implorer l'Ayde de Notre-Dame, pour l'accomplissement de sa miraculeuse épopée! Elle l'inaugurait à Blois en partant de chez nous, avec son armée qui suivait la rive gauche de la Loire depuis le sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, son point de départ initial.

Le succès de son expédition sauva le pays blésois, rendit la sécurité à ses habitants. A cette occasion ils instituèrent une cérémonie religieuse, chaque année, le 12 août, en mémoire de ce que, par l'intercession de la Sainte Vierge, la ville avait été délivrée des Anglais.

## 2. — Louis XII et Anne de Bretagne

Le petit-fils de Charles d'Orléans et de Valentine de Milan, né à Blois en 1462, élevé dans nos murs, aima toujours le lieu de sa naissance qui fut aussi le berceau de sa jeunesse. Ce fut le dernier comte de la Maison d'Orléans: la mort subite de Charles VIII à Amboise, en plaçant la couronne sur le front de celui que l'histoire connaît désormais sous le nom de Louis XII va donner une très grande importance à sa ville natale grâce à l'affection qu'il ne cesse de lui témoigner. Blois devient le centre de la monarchie.

C'est sous son règne si bienfaisant pour notre cité que, pour honorer la puissante Reine du ciel dans son sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, Anne de Bretagne, une de nos plus pieuses reines, fait reconstruire vers 1512 le grand portail de son église et les deux premières travées de la nef ; et si la mort ne l'eût surprise, elle devait faire continuer toute la nef sur le même plan. On croit qu'elle est représentée sous les traits de la Sainte Vierge et Louis XII, son mari, sous ceux de Notre-Seigneur, dans les deux médaillons qui ornent encore extérieurement les deux petites portes. Cette royale origine d'une notable partie de l'église actuelle de Notre-Dame des Aydes explique l'analogie qu'elle présente comme ornementation avec l'aile orientale du château de Blois.

### 3. — La procession des États Généraux

A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, l'année 1588 allait marquer dans les fastes de Notre-Dame des Aydes une date mémorable. En raison des graves événements qui se passaient dans le royaume, le roi Henri III, justement effrayé après la journée des barricades, rentre à Blois et y convoque pour la seconde fois les États Généraux. L'ouverture de cette fameuse session fut précédée d'une procession solennelle, partant de l'église Saint-Sauveur, auprès du château, pour se rendre à l'église de Notre-Dame des Aydes. Cet acte si solennel est un témoignage bien significatif de la place que tenait le culte de notre Madone, non seulement dans la dévotion de la cité, mais aussi dans la vie du royaume. Nous en empruntons le récit à la relation que le chroniqueur Bernard nous a laissée des États de 1588.

Le dimanche, deuxième jour du mois d'octobre, fut faite une procession solennelle où le roi assista. Elle se déroula depuis l'église Saint-Sauveur où se forma le cortège, jusqu'à la chapelle de Notre-Dame des Aydes au faubourg de Vienne. Après les prêtres officiants marchait le tiers-état puis la noblesse, puis le clergé, les abbés commendataires revêtus de surplis et de grands manteaux par-dessus, les évêques, les cardinaux. Puis venait le Saint Sacrement porté par Mgr l'évêque d'Aix sous un poêle d'or tenu par quatre chevaliers du Saint-Esprit. Le roi suivait à pied marchant à droite avec M. de Montpensier et M. de Guise à gauche avec la reine et les dames de la cour. La messe fut dite en l'église de Vienne par l'archevêque de Bourges (Raynaud de Beaune) et la prédication faite par M. de Xaintes, évêque d'Evreux. Les rues étaient tapissées et remplies d'un grand peuple; l'église de Vienne était toute tendue des plus riches tapisseries du roi.

La démonstration qui servit ainsi de prélude à l'ouverture des États, produisit une vive sensation et laissa dans la cité un profond souvenir. Déjà de semblables processions avaient manifesté la confiance que la famille royale mettait en Notre-Dame des Aydes. C'est ainsi qu'en 1518, il y eut, pendant

la nuit, une procession à Notre-Dame des Aydes (déjà ainsi désignée) pour obtenir l'heureuse délivrance de la reine, femme de François I<sup>er</sup> qui, au château d'Amboise, attendait la naissance d'un enfant. Mais aucune de ces manifestations ne fut aussi brillante que celle des Etats de 1588.

La reine Catherine de Médicis qui était aux premiers rangs dans le cortège, professait, pour sa part, une grande dévotion à Notre-Dame des Aydes. Elle s'était plu à décorer sa chapelle; elle y avait fait sculpter ses armes et sa devise, et elle avait donné à l'église un ostensor en vermeil de grand prix, une lampe d'argent, de magnifiques chapes brodées d'or, et un beau crucifix en bois de grandeur naturelle, qui était peint couleur de chair. L'ostensor avait la forme d'une pyramide que soutenaient des statuette très bien travaillées, la première de la Sainte Vierge, la seconde de saint Saturnin, la troisième de saint Pierre, patron des pêcheurs, qui ont toujours habité le faubourg, la quatrième de saint Antoine, ancien patron de l'église, qui s'appelait primitivement *Saint-Antoine-des-Bois*. A la révolution de 1793, cet ostensor fut porté à l'hôtel de ville avec la lampe et les chapes, pour être converti en monnaie. Ce fut alors aussi qu'on effaça les armoiries de la princesse. Elle avait également laissé une rente perpétuelle pour l'entretien de la lampe qui devait brûler devant l'autel de Marie.

Catherine de Médicis mourut, en 1589, l'année qui suivit cette réunion des Etats Généraux. Après une vie pleine d'énigmes et de contrastes, cette mère de trois de nos rois, demanda en mourant que ses entrailles fussent déposées dans cette chapelle de Notre-Dame des Aydes, objet de ses prédilections.

#### 4. — Nos Rois

Parmi les reines dévotes à notre Madone, Marie de Médicis, l'épouse et la veuve infortunée de notre si populaire Henri IV, est aussi connue dans l'histoire par sa dévotion à Notre-Dame des Aydes. Nous aimons à croire, dit M. Arcanget-Drouault, que la Mère de Miséricorde aura aidé ces

têtes couronnées à supporter leurs cuisantes peines : car les couronnes des rois de la terre sont très souvent aussi tressées d'épine. Nous aimons à croire qu'elle les aura surtout aidés à trouver grâce devant le souverain juge : ce n'est pas en vain que l'on invoque et que l'on honore Marie.

Louis XIII, héritier de la piété de Marie de Médicis, sa mère, envers Notre-Dame des Aydes, renouvela dans l'église de Vienne la consécration de sa personne et de son royaume à la Très Sainte Vierge, et pour perpétuer le souvenir de ce fait, il fit peindre un grand *ex-voto* dont il fit don à l'église. Ce tableau lacéré en 1793, a été heureusement remplacé par le tableau actuel de l'Assomption qui est dans le chœur. Celui-ci vient aussi du pieux roi, qui y est représenté d'une manière très reconnaissable, sous les traits de l'apôtre le plus humblement prosterné. Ce tableau était primitivement dans l'église des Jésuites, aujourd'hui N.-D. Saint-Vincent-de-Paul.

La procession du 15 août instituée en 1638, d'après les ordres de Louis XIII, prit naturellement pour but de station une église que le vœu de 1631, et la solennité du 8 septembre recommandaient déjà aux prédilections de la piété publique. Cette station était encore un hommage à la patronne vénérée du pays.

Gaston, duc d'Orléans et comte de Blois, le grand ami et bienfaiteur de la ville, fut comme le roi Louis XIII, son frère, plein de vénération pour Notre-Dame des Aydes. La charité de nos ancêtres avait joint au sanctuaire de Vienne un petit hospice qui, d'après un manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle, le *Codex Testamentorum de Saint-Dyé-sur-Loire*, s'appelaient alors la *Maison-Dieu de Notre-Dame-de-Vienne-lez-Blois*. Gaston d'Orléans se plut à agrandir et à enrichir cette Maison-Dieu, devenant ainsi le véritable fondateur de cet *Hôpital général*, œuvre de charité chrétienne qu'il plaça avec intention sous l'égide maternelle de Notre-Dame des Aydes.

Mais il n'oubliait pas non plus le sanctuaire de la Madone qui lui avait inspiré sa charité princière à l'égard de l'asile ouvert aux pauvres par sa bienfaisance ; il assura généreusement une rente perpétuelle destinée à l'entretien d'une

lampe d'argent qui devait brûler jour et nuit devant l'autel de Notre-Dame des Aydes. En voici l'acte authentique :

« Gaston, fils de France, frère unique du roy, duc d'Orléans, de Valoys et de Chartres, et comte de Bloys, à tous présents et à venir salut : Les effets de la piété qui procèdent d'une sincérité de cœur et des vrais sentiments que l'on doit avoir pour le culte divin, estant très-agréables à Dieu, et spécialement ceux qui s'adressent et vont à la vénération et à la gloire de la sainte Vierge sa mère, envers laquelle nous avons une particulière dévotion, nous, désirant en produire un, en reconnaissance des grâces que nous avons reçues du Ciel par son intercession, en faisant une fondation devant l'autel qui lui est dédié dans l'église paroissiale du faubourg de Vienne, de ceste ville de Bloys, autrement appelée Nostre-Dame-des-Aydes ; afin que, si ce témoignage de nostre dévotion envers la Sainte-Vierge Marie luy est agréable, il puisse ayder à nous attirer la continuation de ses divines assistances, durant tous les jours de nostre vie et à l'heure de nostre mort ; scavoir faisons que nous donnons et octroyons, par ces présentes signées de nostre main, à la dite église, une lampe d'argent qui sera appendue devant le dict autel ; laquelle lampe sera allumée jour et nuict sans intermission. Et pour la fondation et entretenement du luminaire perpétuel d'icelle, nous donnons et octroyons par ces mesmes présentes la somme de vingt-quatre livres, par chacun an, à prendre perpétuellement sur la recette de notre comté de Bloys, à commencer du jour de Saint-Jean-Baptiste dernier. Donné à Bloys le vingt-sixième jour de novembre 1642 ».

Signé : GASTON.

Gaston voulait publier ainsi la gloire et la puissance de la mère de Dieu. Il voulait faire voir qu'elle est toujours présente dans son humble sanctuaire pour le soulagement de ceux qui viennent l'y implorer. C'est ce que signifient les cierges et les lampes qu'on y allume encore journellement.

Louis XIV confirme les dispositions du prince son oncle

par lettres patentes du mois de novembre 1701, dans lesquelles on remarque ce passage : « *L'église de Vienne est celle où les processions générales se font. En outre, les habitants de la ville ne cessent point de s'y rendre tous les samedis de l'année, avec beaucoup de dévotion, pour remercier Dieu et implorer sa miséricorde par l'intercession de la Sainte Vierge* ».

Ce texte significatif fait allusion à un pèlerinage assidu qui avait lieu jadis, tous les samedis, jour spécialement consacré à Marie : pourquoi est-il tombé en désuétude ?... Le samedi, jour de marché, est un jour de grande animation dans notre ville de Blois. Comme cette animation serait encore plus vivante, si beaucoup de Blésois et de Blésoises, fidèles à la vénérable tradition de leurs pères, reprenaient, ce même jour le chemin du sanctuaire de Vienne, pour déposer aux pieds de notre chère Madone le pieux tribut d'une prière fidèle et confiante !

Les témoignages si multipliés de la piété de nos rois et de leurs proches envers Notre-Dame des Aydes étaient le magnifique couronnement de la confiance que leur peuple mettait dans notre glorieuse patronne, comme aussi ils étaient un puissant excitant de la dévotion populaire de nos ancêtres envers la puissante protectrice de la ville.

---

---

## CHAPITRE CINQUIÈME

### NOTRE-DAME DES AYDES

#### REFUGE DE NOS PÈRES

Comme l'indique son beau nom, la puissance protectrice des chrétiens était le recours habituel de nos pères dans leurs alarmes et leurs périls, la consolation et le principal espoir des affligés, soit dans les malheurs privés soit dans les fléaux publics. N'est-ce pas le moment de raviver cette antique dévotion si chère aux générations précédentes en retraçant les souvenirs historiques qui la recommandent aux sympathies des populations? En les ramenant aux pieds de Notre-Dame des Aydes, il ne s'agit point d'introduire une nouveauté, mais seulement de remettre en honneur un usage immémorial, autorisé par les faits les plus avérés et fondé sur une suite imposante de manifestations pieuses.

#### 1. — Le Faubourg préservé du Protestantisme

Au seizième siècle où nous trouvons en pleine vigueur le culte de Notre-Dame des Aydes, il avait pris un caractère spécial de généreuse protestation contre les témérités de l'hérésie protestante. Plus les sectaires impies de Luther et de Calvin attaquaient avec audace la sainte Mère de Dieu, plus ses dévots serviteurs, de Blois et de la contrée redoublaient de zèle envers leur *Bonne Dame de Vienne*, comme ils l'appelaient naïvement. C'est à sa protection que l'on attribue l'avantage qu'a eu ce grand faubourg de résister aux diverses tentatives des Protestants et aux pièges de leur propagande insidieuse. La prétendue *réforme* trouva en ville un certain nombre d'adhérents, elle ouvrit même un *prêche* non loin de la vénérable église de Saint-Solemne, dans la rue qui en a gardé le nom; mais Vienne par un heureux privilège, ne vit pas une seule famille de *religionnaires* s'établir dans toute

l'étendue de la paroisse. Notre-Dame des Aydes éloigna ce mal contagieux d'un séjour qu'elle aimait.

Notre historien Bernier écrivait en 1682 : « Les habitants du faubourg de Vienne ont toujours témoigné beaucoup d'attachement à la religion de leurs pères, n'ayant jamais voulu souffrir qu'aucun adepte de la prétendue réforme s'y établit. » Il est permis de voir dans ce fait exceptionnel un indice de la protection spéciale de Celle qui, suivant les belles paroles de la liturgie romaine, eut constamment la force et la gloire de vaincre les hérésies, seule contre toutes : « *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* »

## 2. — La peste en 1631

La protection tutélaire de Notre-Dame des Aydes envers les habitants de Blois se manifeste au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1631, une peste meurtrière sévissait à Blois. Les secours de la médecine ne pouvaient conjurer le fléau qui durait depuis deux longues années : les habitants dans cette détresse se vouèrent à la Sainte Vierge. Le corps municipal mit la ville sous cette sauvegarde déjà maintes fois invoquée, et prit l'engagement de faire célébrer pendant trente ans consécutifs, une procession générale et une grand'messe à l'autel de Notre-Dame de Vienne, le 8 septembre, jour de la Nativité. Voici le texte même de la délibération municipale, telle qu'on peut la lire dans le Registre municipal n<sup>o</sup> 23 de la collection f<sup>o</sup> 77 :

« *Assemblée générale tenue en la maison commune de la  
« ville de Bloys, le samedi six septembre 1631, pour délibé-  
« rer sur le fait des maladies contagieuses et les moyens que  
« l'on doit chercher pour apaiser l'ire de Dieu; la matière  
« mise en délibération, a esté résolu et fait vœu que, dès le  
« jour et feste de Nostre-Dame prochaine, et à continuer à  
« pareil jour chacun an, jusqu'à trente ans, sera dict et célé-  
« bré, aux dépens de la ville, une grand'messe et procession  
« générale en l'église Nostre-Dame-des-Aydes de Vienne, où  
« assistera le corps de la ville; et porteront les eschevins*

« lors en charge à l'offerte chacun un cierge de cire blanche,  
« du poids d'une livre; et seront faites prières à Dieu, à ce  
« que, par l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, il lui  
« plaise apaiser son ire, et faire cesser les maladies conta-  
« gieuses dont cette ville et le pays sont affligés. »

L'effet que l'on attendait fut immédiat. Plusieurs manuscrits du temps, et les registres de la municipalité attestent que la peste cessa aussitôt après la première cérémonie propitiatoire. « Chose admirable! s'écrie un contemporain, frère Noël Mars, religieux bénédictin, auteur de l'histoire de l'abbaye de Saint-Laumer de Blois, au même instant que les Blésois eurent fait ce vœu, à la même heure la peste cessa et n'a depuis été dans Blois. » Notre annaliste Bernier constate, lui aussi, à la même époque, une délivrance surhumaine et l'attribue de même sans hésiter à l'intercession de Marie: « Les habitants de Blois, dit-il, n'eurent pas plutôt fait leur vœu que cette *Colombe des Cantiques* leur apporta le rameau d'olivier. »

Cette preuve extraordinaire de la protection de Notre-Dame des Aydes à l'égard de Blois se grava dans tous les cœurs, et augmenta la reconnaissance, la confiance et la ferveur des Blésois envers une patronne si manifestement favorable. Un grand nombre d'habitants prirent la pieuse initiative de mettre l'image de Notre-Dame comme enseigne sur leurs maisons et la municipalité, pour remercier Dieu d'avoir exaucé son vœu de l'année précédente, en témoignage de gratitude, fit apposer des statuette sur les cinq portes principales de la Ville. Voici d'ailleurs le texte de ce témoignage positif de la ferme croyance de nos pères à l'efficacité du vœu municipal de 1631.

« Le 2 mars 1632, sur la proposition faite par le sieur  
« Gourdeineau, eschevin, que le sieur François de la Chastre  
« veut faire faire et donner à la ville cinq figures de la Vierge  
« pour mettre sur les principales portes de cette ville, pour  
« témoigner du vœu que la dicte ville a fait pendant trente  
« ans, et pour rendre grâces à Dieu de ce qu'il lui a plu  
« apaiser son ire aussi tost que le dict vœu a été fait; atten-

« du qu'il est nécessaire pour mettre les dictes images, de  
« faire faire cinq niches aux cinq principales portes de la  
« ville, la matière mise en délibération, il a esté conclu et  
« arrêté que les dictes niches seront faites aux dépens de la  
« dicte ville. » (Registre municipal, n° 23, f° 110.)

On mit également de semblables images à presque tous les coins de rue: il en subsiste encore quelques-unes: Habitants de Blois, quand vous rencontrez sur votre passage, quelque'une de ces vénérables statuette, abritées dans une petite niche grillagée, qu'un pieux *Ave* de reconnaissance s'élève du fond de votre cœur, en l'honneur de Notre-Dame des Aydes, protectrice séculaire de la ville de Blois.

La reconnaissance du corps municipal ne se borna pas à ces manifestations, elle voulut se perpétuer dans un autre témoignage qui demeure encore au milieu de nous. Dans une assemblée plénière tenue le 9 juin 1633, les conseillers de la ville arrêterent que :

« En commémoration du vœu fait l'année dernière par les  
« eschevins et habitants de ceste ville, il sera fait un tableau  
« pour offrir à l'église de Nostre-Dame de Vienne, dans  
« lequel seront représentés la Vierge, la ville, les eschevins,  
« l'advocat et le cleric de la ville, à genoux, tenant des cierges  
« en leurs mains jointes, avec une inscription signifiant le  
« vœu au bas du dict tableau et avec les armes de la ville. »

Cette toile historique est parvenue jusqu'à nous, elle est précieusement conservée dans l'église de Vienne au-dessus de l'autel de Notre-Dame des Aydes; elle porte la date authentique de 1634, et représente les officiers municipaux vouant leur ville affligée à la Sainte Vierge. Ces personnages bien dignes d'éloges pour le zèle courageux qu'ils déployèrent pendant la fureur du fléau, étaient MM. *Butel*, *Thierry*, *Huart* et *Garnier*, eschevins, honorables magistrats dont descendent par les femmes plusieurs familles de Blois, *Daniel*, avocat de la ville, et *Chevalier*, cleric de la ville. Derrière ces figures, on aperçoit, dans un coin du tableau, un capucin dont la présence rappelle l'admirable dévouement des religieux de cet ordre au service de nos pauvres pestiférés.

Presque tous ses confrères du couvent de Blois moururent à la peine. C'est le bon père *Vincent, de Nevers*, échappé au danger commun qui suggéra la première idée du vœu municipal, et le peintre ne devait pas l'oublier dans la page édifiante qu'il a mise sous nos yeux.

Ce peintre mérite de n'être pas oublié dans nos annales bloises, c'était *Jean Mosnier*, né à Blois et baptisé à Saint-Honoré le 11 mars 1600: artiste de valeur qui consacra la meilleure part de son talent aux représentations de la Vierge. En outre de l'*ex voto* de la ville de Blois à Notre-Dame des Aydes, nous lui devons une *Vierge à l'oreiller vert* aujourd'hui au musée de Blois; une tête de Vierge d'après Raphaël, envoyée de Florence à la reine Marie de Médicis qui en fit présent aux Religieuses Minimées de Blois; une *Vie de la Sainte Vierge* qui se trouve dans la chapelle de l'évêché de Chartres. Il eut enfin le bonheur de sauver de l'oubli une « *Sainte Famille* » de Raphaël qu'il trouva dans un galetas du château de Blois, et qui s'est heureusement reproduite par une infinité de copies.

Notre-Dame des Aydes, aura certainement entouré d'une très maternelle protection l'artiste qui s'est ainsi complu à multiplier sous tant de formes diverses sa douce et bienfaisante image. Quant aux portraits tracés par son pinceau, dans l'*ex voto* de Vienne, M. Arcanger-Drouault, écrivait dans sa Notice que les traditions de vieillards disaient que tous ces portraits étaient frappants de ressemblance.

Le vœu de 1631, renouvelé tous les trente ans, comme en font foi les actes authentiques consignés sur nos registres municipaux, reçut son plein accomplissement jusqu'en 1790. La procession votive de la Nativité se faisait avec pompe; les corps religieux, les autorités civiles et une foule recueillie l'accompagnaient en cortège.

Nous en avons encore comme un suprême et mélancolique écho dans le beau Processionnal de Blois, édité chez la veuve Jahyer en 1825, par l'autorité de Mgr de Sausin. Nous l'avons sous les yeux en écrivant ces lignes. Dans la lettre-préface, notre vénérable évêque nous avertit « qu'en rééditant ce processionnal de son prédécesseur Mgr de Crus-

sol, il eût pu, au premier abord, sembler superflu de reproduire plusieurs cérémonies devenues inutiles en raison des modifications survenues dans les usages pour lesquels elles avaient été instituées. Nous avons jugé préférable de les conserver car ils attestent glorieusement combien douce, aimable et vivante était la religion de nos aïeux ». Et précisément parmi ces suppressions qu'il n'a pas voulu faire, nous trouvons, page 256, à la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, la procession votive de la ville, avec cette indication :

« *Ce jour on faisait autrefois et on l'a faite jusqu'en 1790, une procession générale du clergé et du peuple, à l'église de Vienne, pour le vœu de la ville délivrée de la peste en 1632. On y observait ce qui suit: En sortant du chœur le clergé chante: Le Seigneur a envoyé la peste en Israël, nos pères ont adressé leur supplication, le Maître de la terre a eu pitié d'eux et le fléau s'est arrêté. En entrant dans l'église de Vienne on chant l'Inviolata. Monseigneur l'Evêque reçoit offrandes du maire et des échevins, et pendant ce temps-là le chœur chante: D'une voix unanime ils ont béni la Vierge Marie, lui disant: Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple, pour le bienfait que vous lui avez accordé.* »

En 1806, les habitants du faubourg de Vienne, sortis pieux encore des terribles épreuves de la Révolution, sollicitèrent dans une pétition couverte de nombreuses signatures, le rétablissement de la procession de la Nativité et le conseil municipal appuya leur demande à deux reprises. Mais le préfet de l'époque, M. de Corbigny, ne crut pas devoir acquiescer à cette requête. La démarche pour avoir échoué n'en fut pas moins honorable.

M. Arcanger-Drouault remarque ici que pour conserver la tradition un chanoine de Saint-Louis vient, chaque année, ce même jour de la Nativité, dire une messe basse à Notre-Dame des Aydes, et il ajoute: nous désirons vivement que le vénérable chapitre de la Cathédrale assure à perpétuité cet hommage de reconnaissance et de dévotion envers la Sainte Vierge. Nous sommes heureux de constater que le désir du

bon curé a été réalisé, et bien souvent ce sont nos évêques eux-mêmes qui sont venus en personne rendre à la Vierge libératrice ce témoignage de la gratitude séculaire que lui garde notre cité.

### 3. — Le Vœu des Dames Véroniques de Blois

Un des monuments les plus glorieux et les plus anciens de la confiance et de la vénération qu'inspirait Notre-Dame des Aydes est certainement le tableau qui se trouve dans l'église de Vienne, entre le confessionnal et la grille du sanctuaire de la chapelle. Cet *ex voto* représente les dames Véroniques de Blois venant mettre leur maison sous le patronage de Notre-Dame des Aydes. Les dames Véroniques étaient la plus ancienne communauté de femmes qui existât à Blois. Lors de leur fondation, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, elles s'appelaient les Filles-Dieu. Le nom qu'elles portent, dit M. Arçanger-Drouault, dans sa notice de 1853, vient de ce qu'elles avaient choisi pour patronne l'admirable sainte Véronique de Milan, religieuse Augustine. Mais son opinion n'est pas d'accord avec celle du savant M. Dupré qui, plus tard, dans une note manuscrite, où il s'appuie sur le dictionnaire de Trévoux et sur plusieurs pièces de nos archives départementales indique comme patronne des dames Véroniques de Blois, chanoinesses régulières de l'ordre de saint Augustin, non pas sainte Véronique de Milan, mais la sainte femme qui, pendant la Passion, essuya avec un voile la figure du Sauveur portant sa croix. La sueur et le sang gravèrent ainsi sur ce linge les traits du divin Maître : De là est venue la Sainte Face conservée dans l'église Saint-Pierre de Rome. Voilà pourquoi les religieuses de Blois s'appelaient aussi religieuses de la Sainte Face. On disait également *Vénisses* par contraction de *Véroniques*.

En 1649 les gens de guerre ravageaient le pays blésois et menaçaient la ville pendant les troubles civils. Effrayées à la perspective d'un danger imminent, les Véroniques font vœu, dans leur chapelle, « que si elles étaient épargnées, chaque samedi, une d'entre elles jeûnerait et ferait la communion,

et de plus elles donneraient à Notre-Dame des Aydes en Vienne un tableau où serait la Sainte Vierge tenant son cher Enfant, avec quelques religieuses qui lui présenteraient le sceau de la Maison ». Ce vœu fut parfaitement suivi jusqu'aux jours de la Révolution et une circonstance particulière l'a fait renouveler par les Ursulines qui ont occupé si longtemps dans le Bourg-Neuf les bâtiments de l'ancienne communauté des Véroniques.

La toile historique qui orne la nef de Notre-Dame des Aydes est la fidèle expression du vœu qui en est l'origine. Les chanoinesses de saint Augustin avec leur rochet, leur robe blanche, et leur voile noir présentent dévotieusement le tableau et le sceau de leur Maison à la Vierge bénie qui se montre dans le ciel avec son divin Enfant-Jésus leur tendant gracieusement ses petits bras secourables. Ces dames Véroniques étaient vouées à l'instruction de la jeunesse et sans doute, elles ont voulu par cette offrande, rendre hommage à la Sainte Vierge des succès qu'elles avaient obtenus, comme aussi appeler son heureuse protection sur les maîtresses et sur les élèves.

Les Ursulines qui les ont remplacées dans leur couvent, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, les ont remplacées aussi dans leur noble tâche de l'éducation de la jeunesse. Elles la continuent aujourd'hui sous le vocable de sainte Geneviève, dans un immeuble voisin de leur ancien couvent. Il est occupé maintenant par notre Grand Séminaire. Aussi quand les élèves du sanctuaire, nos futurs prêtres, ou les jeunes filles des Ursulines viennent en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, ce qu'ils ne manquent pas de faire plusieurs fois chaque année, ce doit être une joie et une consolation pour eux de penser qu'ils prolongent ainsi le beau geste et le grand acte accompli jadis par les pieuses Véroniques de Blois.

#### 4. — La guérison miraculeuse de Bernier, notre historien blésois

Jean Bernier, né à Blois le 19 avril 1627, comme en témoigne son acte de baptême inscrit sur les registres de la

paroisse Saint-Martin, est le savant historien à qui nous devons l'histoire de Blois imprimée en 1692, et dédiée à M<sup>me</sup> Colbert, ouvrage de la plus grande utilité, auquel doivent toujours faire des emprunts tous ceux qui écrivent l'histoire de notre pays, comme nous le faisons nous-même. Il étudia la médecine et prit ses degrés à Montpellier. Revenu dans son pays, il contracta une grave maladie qui mit ses jours en danger : c'est dans ce péril qu'il se voua spontanément à la Sainte Vierge, patronne de Blois et à saint Jean-Baptiste son patron. Aussitôt après avoir recouvré la santé, il vint remplir sa promesse à l'autel de Notre-Dame des Aydes, ainsi que le constatait une inscription du mois de juin 1662. Cette inscription n'existe plus aujourd'hui dans l'église de Vienne, mais nous la retrouvons dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale à Paris qui donne le Recueil des inscriptions qui existaient avant 1789 dans les principales églises de Blois.

L'acte de foi de Bernier a d'autant plus de valeur à nos yeux qu'il était non seulement un écrivain, mais un savant médecin, ce qui lui donne une portée encore plus sérieuse. Comme écrivain il sut relever son talent par une charmante modestie, nous pouvons en juger par ce passage de l'humble préface de son histoire de Blois : « Ma profession est plus de bien faire que de bien dire : j'espère donc qu'on me fera grâce partout où j'en aurai besoin, et que l'on considérera moins les paroles que les choses. » C'est là vraiment une présentation bien sympathique de toutes les savantes et consciencieuses recherches de notre historien.

Ce lettré fut surtout un médecin, et un médecin de renom. La duchesse d'Orléans, épouse de Gaston, le nomma son conseiller et son médecin ordinaire. Après avoir écrit l'histoire de sa patrie, Bernier, habile praticien, paya à sa profession un tribut littéraire en composant *l'Histoire de la Médecine et des Médecins*. Qu'on nous permette d'extraire de cet ouvrage, au milieu d'aperçus ingénieux, quelques considérations sur certaines poudres très appréciées de la génération actuelle, elles seront pour nos lecteurs une légère diversion, au milieu de la gravité de ces pages.

Le café venait de faire son apparition, voici ce que

Bernier en pense: « Le temps qui est le père et le meurtrier  
« des nouveautés pourrait bien tuer celle-ci. Il ne faudra  
« pour cela que quelque femme extraordinaire qui se sera  
« trouvée mal, ou qui se l'imaginera. » Une femme illustre  
de l'époque professait la même opinion: mais le café a sur-  
vécu aux critiques de M<sup>me</sup> de Sévigné comme à celles de  
Bernier. Le tabac n'est pas mieux traité par le docteur blé-  
sois, voici en quels termes il stigmatise *les priseurs*.

« Que la paresse, l'oisiveté et le mauvais goût plaident  
« tant qu'ils voudront sur mer et sur terre pour le tabac, et  
« que les dames françaises, qui en avaient autrefois tant  
« d'horreur, lui accordent, si elles le veulent l'entrée de leur  
« nez; il s'en faudra toujours de beaucoup que le nombre  
« de ses partisans approche de celui de tant de personnes  
« qui l'ont en horreur. En effet, peut-on appeler de *bon air*  
« d'avoir continuellement une boîte à tabac en main, et de  
« se farcir le nez d'une poudre qui offusque la vue et l'odo-  
« rat de toute la compagnie? »

Bernier qui avait d'abord exercé la médecine à Blois, s'éta-  
blit ensuite à Paris, où il mourut à l'âge de soixante et onze  
ans. Nos lecteurs estimeront avec nous que l'illustre Blésois,  
qui dans son histoire appelle si pieusement la Sainte Vierge  
*la Colombe des Cantiques*, méritait une place à part dans la  
galerie des miraculés de Notre-Dame des Aydes.

## 5. — Les fléaux du ciel en 1696 et en 1724

Parmi les fléaux du ciel conjurés par la protection de  
Notre-Dame des Aydes, il faut signaler les pluies conti-  
nuelles qui désolèrent le pays en 1696. Le *Registre des choses*  
*mémorables* provenant de l'abbaye de Saint-Laumer, manus-  
crit de nos archives départementales, consigne au f<sup>o</sup> 74 :

« Le 8 juillet 1696 eut lieu, à Blois, une procession très  
« solennelle; toutes les reliques de l'abbaye furent portées  
« sur des brancards. C'était pour demander du beau temps,  
« les pluies continuelles ravageant les campagnes et étant  
« surtout préjudiciables aux vignes. On alla en Vienne, où  
« la grand'messe fut chantée par près de trente religieux

« *bénédictins de Saint-Laumer. Dès ce moment, le temps  
« devint parfaitement beau; ce qui fut regardé par tout le  
« monde comme un miracle évident et sensible.* »

Au mois de juin 1724, une neuvaine de prières publiques, fut ordonnée dans le diocèse de Blois, pour obtenir un temps plus favorable aux biens de la terre. A Blois, d'après le mandement de Mgr de Caumartin, la neuvaine se termina par une procession générale et par une messe votive en l'honneur de *Notre-Dame des Aydes*, en l'église du faubourg de Vienne. Les Blésois manifestaient ainsi leur confiance traditionnelle en la vierge *de bon secours*.

## 6. — La débâcle de 1716

Dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle nous aimons à retrouver notre Madone propice à ses chers blésois fidèles à l'invoquer dans leurs besoins particuliers comme dans les calamités publiques. Les crues de la Loire n'ont cessé d'offrir aux habitants du faubourg de Vienne l'occasion fréquente d'invoquer leur *Bonne Dame*, et plus d'une fois en pareil cas, ils ont éprouvé la prompte efficacité de sa bénigne intercession. En 1716, les 6 et 7 février, les glaces emportèrent treize arches de l'ancien pont de Blois. Les sept arches du côté de Vienne résistèrent seule à la débâcle. Le faubourg, envahi subitement par les eaux, faillit être submergé. Les habitants de Vienne, dans ce péril extrême, eurent recours à *Notre-Dame des Aydes*. Elle les protégea et les préserva du plus grand des malheurs. Afin de conserver le souvenir de ce nouveau bienfait, ils ont fait peindre un tableau qui représente la population en prière; leur curé, M. du Tail, et ses vicaires à genoux implorent le secours de *Notre-Dame*, et leurs vœux sont exaucés.

Ce tableau était certainement un des *ex voto* les plus touchants de la reconnaissance publique envers *Notre-Dame des Aydes*. Il disparut au moment de la grande révolution de 1793. On pouvait craindre qu'il n'ait été détruit à tout jamais, heureusement il n'en fut rien. Au mois de novembre de cette sinistre année, des forcenés partis du club des Jacobins de la ville de Blois se jetèrent dans l'église de Vienne, où ils

brisèrent tout sur leur passage, notamment les statues de la Sainte Vierge et des Saints et le beau Christ de Catherine de Médicis. Ils apportèrent au milieu de la nef les tableaux et les livres en un tas auquel ils mirent le feu, dansant la carmagnole autour du brasier. Heureusement l'infecte et épaisse fumée provenant des bois peints et des livres les forcèrent à quitter l'église plus tôt peut-être qu'ils n'auraient voulu. Ils restait encore quelques tableaux qui disparurent ensuite par l'effet d'une pieuse adresse, et furent rapportés dans des temps meilleurs.

- Par suite de quel concours de circonstances l'*ex voto* de la débâcle passa-t-il à Mareuil (Loir-et-Cher), près de Saint-Aignan, sur les bords du Cher, nous l'ignorons. Toujours est-il qu'il se trouve actuellement dans l'église de Mareuil. Les offres les plus importantes ont été faites à cette paroisse au nom de l'église de Vienne pour rentrer en possession de ce précieux souvenir, ce fut en vain. Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois, témoigna alors le désir d'en avoir au moins une copie. Il en confia l'exécution à notre peintre blésois Ulysse Besnard. La fille de l'artiste, M<sup>me</sup> veuve Thirion, qui habite toujours, aux rives de la Loire, la maison de son père, nous racontait qu'un de ses meilleurs souvenirs est d'avoir, dans sa jeunesse, aidé son père dans ce travail, dont Mgr Pallu du Parc fit l'acquisition pour en faire don à l'église de Vienne.

C'est donc à la générosité de notre ancien évêque et au talent d'artistes blésois, dont l'une encore demeure au milieu de nous (1) que nous devons la belle copie, remplaçant dans la nef de N.-D. des Aydes, l'original exilé sur les rives du Cher.

(1) C'est de la maison de Mme Thirion qu'a été prise la vue panoramique où domine l'église de N.-D. des Aydes, et c'est à sa plume experte que nous devons le beau dessin qui orne la première page de notre volume. C'est à son habile pinceau que nous devons également le magnifique encadrement de lys blancs sur fond d'or, qui entoure, au sanctuaire de N.-D. des Aydes, le texte de la consécration prononcée par Mgr Audollent, au 3<sup>e</sup> Centenaire du vœu de la Ville : à Notre-Dame nous confions l'expression de notre gratitude pour notre pieuse artiste.



LE CLERGÉ ET LA POPULATION VIENNOISE  
AU MOMENT DE LA DÉBACLE DE 1716

Ce beau tableau rappelle d'une façon saisissante le grave péril du faubourg de Vienne et la maternelle protection de notre Vierge auxiliatrice. On y aperçoit dans le lointain la Loire en furie, la chapelle de Saint-Fiacre s'écroulant, le pont ruiné du côté de la ville, tandis que demeurent les sept arches du côté du faubourg, il est protégé par les prières du clergé et des habitants agenouillés au premier plan, élevant leur front reconnaissant vers la Vierge secourable qui leur présente son Enfant-Jésus, étendant gracieusement ses bras au-dessus de la foule prosternée.

### 7. — Une statue antique de Notre-Dame des Aydes

La rupture de l'ancien pont, à la suite de la débâcle de 1716 fut l'origine d'une précieuse acquisition pour le sanctuaire de Vienne. Au milieu de ce pont s'élevait une chapelle de Saint-Fiacre, et dans la chapelle une statue de « Nostre-Dame des Aydes » comme le portait l'inscription gravée sur son socle. Cette place prééminente au milieu du fleuve, cœur de la cité, indiquait bien l'excellence de la dévotion de nos pères envers N.-D. des Aydes, sur les deux rives de la Loire. Quand le pont s'écroula il y eut une ardente dispute entre les paroisses de Saint-Martin (rive droite) et celle de Vienne (rive gauche), à qui aurait la précieuse statue. Quelques paroissiens de Saint-Martin essayèrent de l'enlever, mais inutilement, leurs forces se trouvèrent insuffisantes, la statue était fort lourde. Quatre hommes robustes de Vienne s'engagèrent à le faire et contre l'attente générale ils y réussirent, ce qui fut regardé comme un prodige et comme une preuve que la Sainte Vierge voulait appartenir à Vienne. Ces Viennois étaient les dignes descendants des marinières qui, selon l'ancienne légende, avaient tiré la statue primitive des profondeurs du fleuve.

La grande statue de pierre fut transportée du milieu du pont jusqu'au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, où elle fut accueillie par les joyeuses envolées des cloches. On l'installa à l'intérieur de la chapelle dont l'entrée était alors fermée par une grande grille de fer, entre les deux fenêtres où

sont aujourd'hui les deux grands vitraux du couronnement et de l'inondation, et pendant nombre d'années elle y fut vénérée à l'égal de la petite statue de bois qui se trouvait au-dessus de l'autel dans une niche qui n'avait guère plus d'un mètre de hauteur.

La nouvelle venue était d'ailleurs une statue fort belle, si nous en jugeons par une ancienne gravure qui nous en a gardé les traits. La Vierge souriante, admirablement drapée dans les plis de son manteau tenait sur son bras gauche un délicieux Enfant Jésus bénissant gracieusement et soutenant comme un jouet un petit globe terrestre. Dans les premières années de son épiscopat, Mgr de Thémines trouvant sans doute l'emplacement peu convenable pour cette statue la fit transporter, en face l'église, sous les voûtes de l'ancien cloître. Ce transfert occasionna en Vienne de grands murmures contre le prélat, tant la dévotion générale des habitants avait été froissée. Lorsque, quelques années plus tard, en 1784, il fallut reprendre en sous-œuvre quelques piliers de l'église qui menaçaient ruine, Mgr de Thémines ordonna de même de porter le Saint-Sacrement dans la chapelle de l'hôpital. Les gens du peuple, exaspérés de l'exil de leur bonne Sainte Vierge, disaient dans leur naïf langage, « qu'après avoir mis la Mère à la porte, il mettait le Fils à l'hôpital ».

Lors de l'entrée du fameux Grégoire, en 1791, on la rapporta en triomphe à son ancienne place, toutes les cloches en volée... Hélas! elle n'y resta pas longtemps, puisque deux ans après les terroristes la mirent en pièces et en jetèrent les débris dans la rivière. Quelques morceaux néanmoins furent adroitement soustraits et conservés quelque temps avec respect comme des espèces de reliques. « On nous a particulièrement cité, dit M. Arcanger-Drouault, un bon vieillard possesseur d'un pied et d'une main qu'il avait renfermés dans son armoire. Quelquefois il les regardait en soupirant et disait avec amertume de cœur : « Bonne Sainte Vierge, voilà votre pied, voilà votre main, mais qu'ont-ils fait de votre saint corps, ils l'ont jeté à l'eau. » Ces débris ont disparu avec le vieillard.



TROIS CAVALIERS ÉCHAPPENT A UN GRAVE DANGER

## 8. — La protection contre les inondations

En 1784, il y eut à la Saint-Martin, c'est ainsi que parlent nos vieillards, une crue effrayante. La rivière montait sans cesse ; elle était sur le point d'envahir le faubourg ; on alla se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, et l'on célébra une messe solennelle à minuit, dans le cloître, parce que l'église était alors en réparation. L'assistance était si nombreuse que tout le monde ne put trouver place dans la vaste enceinte. Au moment de l'Élévation, on vint annoncer que la rivière était en *étai*, ce qui signifie dans la langue des mariniers que la crue s'était arrêtée. Et la foule sortit de la messe rassurée et reconnaissante.

Le même fait se renouvela dans des conditions semblables, le 3 août 1803. Mais ce fut à l'autel de la Sainte Vierge, dans l'église, qu'on célébra la messe. On avait sonné depuis onze heures jusqu'à minuit. On se porta de même à l'église en si grand nombre que tout le monde ne put entrer. La rivière commença aussi à baisser à l'Élévation.

Cette confiance dans la protection de Notre-Dame des Aydes contre les désastres des inondations a toujours été profondément enracinée dans la population du faubourg de Vienne. Et lorsqu'en 1845 mourait le célèbre Viennois que fut M. Henri Bertheau, il demandait dans son testament qu'on lui érigeât dans le cimetière une tombe monumentale en forme de chapelle, et l'inscription intérieure porte que ce monument est *dédié à la Très Sainte Vierge Marie en l'invoquant de protéger le faubourg de Vienne contre les inondations de la Loire*. C'est cette même confiance qui se manifestera plus tard d'éclatante façon par un des vitraux qui est une des plus belles parures de l'église, celui de la préservation du faubourg contre la terrible inondation du mois de septembre 1866. Mais n'anticipons pas sur la suite historique des événements, nous sommes encore au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 9. — Trois cavaliers miraculeusement préservés

Un tableau placé dans le fond de l'église représente trois cavaliers de distinction, dont l'un blessé par une ruade de

cheval de son voisin, se recommande à la Sainte Vierge, qui lui apparaît dans un nuage pour le sauver et le rassurer. M. Arcanger-Drouault, plus près que nous cependant de l'événement que ce tableau retrace, écrit qu'il n'a pu découvrir, malgré ses recherches, quels sont les trois cavaliers dont le costume n'indique pourtant pas une époque très reculée.

Cependant de nouveaux renseignements nous permettent de mieux situer ce remarquable *ex-voto*. Nous les devons ainsi que quelques autres aux aimables communications d'un prêtre érudit, d'autant mieux au courant de tout ce qui concerne Notre-Dame des Aydes qu'il est originaire du faubourg de Vienne et que sa vocation s'est épanouie à l'ombre du sanctuaire de notre vénérée Madone : M. l'abbé Joseph Baudet.

Il nous écrit, d'après ce que lui a dit son ancien curé de Vienne, M. le chanoine Yvonneau, que les trois cavaliers échappés à un grave danger grâce à la protection de Notre-Dame des Aydes étaient de la famille blésoise des La Vallière. Parmi les dernières personnes issues de cette noble et ancienne famille deux vieilles demoiselles ont fini leurs jours à Blois dans une impasse appelée en souvenir d'elles : Impasse La Vallière et où se trouve actuellement un patronage de jeunes filles très dévotes à Notre-Dame des Aydes.

On voit également auprès de la chapelle de Notre-Dame un autre tableau dit de Notre-Dame des Agonisants. C'est l'administration d'un malade en présence et pour ainsi dire sous les auspices de la Sainte Vierge qui paraît descendre du ciel. Le prêtre qui y est représenté est M. Villemain, curé de Vienne de 1772 jusqu'en 1787. Ce tableau était autrefois dans le cloître dont il sera question dans un autre chapitre.

## 10. — Anciens pèlerinages à Notre-Dame des Aydes

Ce n'est pas seulement dans la ville de Blois que se manifestait la confiance populaire en la protection de Notre-Dame des Aydes. Bien souvent des paroisses voisines et d'autres plus éloignées venaient en pèlerinage à son sanctuaire. Au XVII<sup>e</sup> siècle la paroisse des Montils, située à trois lieues de

Blois, s'y rendait processionnellement, deux fois l'an, le lundi de la Pentecôte et le jour de sainte Anne. Villebarou y venait aussi chaque année de temps immémorial. Les comptes de fabriques des églises conservés aux Archives départementales nous signalent aussi les pèlerinages de Vineuil, de Huisseau-sur-Cosson, de Saint-Claude, de Landes et d'autres localités blésoises attirées par la dévotion à Notre-Dame des Aydes.

Ces manifestations avaient pour cause première des vœux formulés à l'occasion de calamités publiques, telles que pestes, inondations, sécheresses, famines, vœux qui témoignaient hautement du crédit dont jouissait Notre-Dame de Vienne dans toute la région. Les paroissiens de Saint-Léonard le proclamèrent de touchante façon lorsqu'au mois de mai 1723, ils parcoururent à pied la distance de trente kilomètres qui les séparent de Blois, pour venir s'agenouiller devant cet autel d'où les prières montaient plus agréables vers la souveraine miséricorde : ils venaient implorer la cessation d'une sécheresse prolongée, et un témoin oculaire, dans un récit naïf, rapporte que cet espoir ne fut pas trompé. Un président du tribunal civil de Blois, M. Péan, dans un ouvrage manuscrit consacré aux annales de Marchenoir et des environs, écrit que déjà avant eux, les ancêtres de ces pieux habitants de Saint-Léonard avaient accompli le même long pèlerinage dans une nécessité semblable, avec le même succès. Leurs descendants n'eurent qu'à s'applaudir d'avoir suivi cet exemple encourageant.

La plupart de ces pèlerinages publics et de ces processions des paroisses cessèrent au cours du xviii<sup>e</sup> siècle, sous la double influence du Jansénisme et du Philosophisme si funestes, l'un et l'autre à la piété chrétienne. Il faut attendre jusqu'au milieu du siècle suivant pour les voir reprendre avec la même activité.

---

---

## CHAPITRE SIXIÈME

### LES ANTIQUES CONFRÉRIES DE L'ÉGLISE N.-D. DES AYDES

#### 1. — A Jésus par Marie

Personne ne s'étonnera qu'une confrérie florissante en l'honneur de la Sainte Vierge ait été établie très anciennement dans l'église qui était pour le Blaisois le principal centre de sa dévotion. Les origines de cette congrégation florissante remontent au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais cette pieuse Association n'est pas la plus ancienne que nous signalent les annales viennoises. Déjà, au XIV<sup>e</sup> siècle avait été fondée dans la paroisse de Notre-Dame des Aydes, la Congrégation du *Saint-Sacrement*. Des actes authentiques établissent que cette fondation fut faite peu de temps après l'institution de la Fête-Dieu.

La glorification de la Sainte Eucharistie a toujours été comme un fruit naturel de la dévotion à la Sainte Vierge. Selon le vieil axiome : « *Ad Jesum per Mariam* », le rayonnement du culte envers Marie conduit de lui-même les fidèles à Jésus. N'est-ce pas ainsi que de nos jours nous voyons s'épanouir à Lourdes les plus splendides manifestations autour du Saint-Sacrement, « Lourdes, a écrit Pie X, est le centre du culte de Marie, en même temps que le trône le plus glorieux du mystère eucharistique dans l'univers catholique tout entier. »

Dans l'économie de notre vie spirituelle, la dévotion à la Très Sainte Vierge apparaît, non pas comme un complément simplement attrayant et un peu facultatif, mais bien comme un élément nécessaire, une partie intégrante du culte que nous devons au Sauveur lui-même.

C'est pour n'avoir pas compris cette vérité que les protestants ont imaginé que le culte envers Marie s'opposait à celui de Jésus, ravissait en quelque sorte à Notre-Seigneur une partie de l'honneur qui lui est dû. Bien au contraire, les

intérêts de Jésus et de Marie ne peuvent se diviser. Notre dévotion envers le Dieu Sauveur serait imparfaite si nous excluions de notre souvenir et de notre vénération la Vierge incomparable qui lui procura sa nature humaine ; de même notre dévotion envers Marie exalte et honore en premier lieu Jésus. La Sainte Vierge a donné une première fois Jésus au monde par son acquiescement le jour de l'Annonciation, au plan divin de la Rédemption. Mère spirituelle de tous les hommes, elle continue sans se lasser, à travers les siècles, sa mission de médiatrice universelle : c'est toujours elle qui procure à chacun de nous Jésus-Christ avec tous les dons de sa grâce.

Vérité réconfortante qui trouve sa réalisation d'une façon saisissante, dans la ferveur de la dévotion eucharistique qui s'est épanouie autour du sanctuaire de N.-D. des Aydes.

## 2. — L'ancienne Confrérie Viennoise du Saint-Sacrement

Moins d'un siècle après sa fondation, la générosité des fidèles avait déjà constitué peu à peu le patrimoine de cette confrérie. Au xv<sup>e</sup> siècle, en effet, nous voyons Charles d'Orléans, père de Louis XII, comte de Blois, confirmer ces premières donations par un diplôme daté de Blois du mois de février 1448. Ladite charte porte la signature autographe du prince lettré auquel la poésie française doit ses premiers progrès. Après l'énumération des revenus de la confrérie, la charte donne le détail de ses charges, à savoir :

« Chaque jour, une messe chantée au point du jour et  
« une torche qui ard (brûle) depuis la consécration du *Cor-*  
« *pus Domini*, jusqu'à ce qu'elle soit usée, deux cierges aux  
« deux bouts de l'autel, et un homme qui sonne la messe et  
« qui sert le prêtre. En raison de la grande et singulière  
« affection que nous avons à ladite confrérie pour la con-  
« templation du service divin qui en icelle est fait, lequel  
« désirons être entretenu et augmenté à la louange de N.-S.  
« Jésus-Christ et de la benoite Vierge Marie, avons l'inten-  
« tion de nous y mettre et aussi notre compagne (Marie de

« Clèves, mère de Louis XII) et d'en être frère et sœur, afin  
« que nous puissions participer aux bienfaits de ladite con-  
« frérie. »

En conséquence, le prince garantit à ladite société la possession paisible de ses biens présents et de ceux qu'elle pourra, par la suite, acquérir, à la condition de payer les droits féodaux selon la coutume du pays.

Il convient de ne pas laisser dans l'oubli ce témoignage de pieux attachement à l'antique confrérie viennoise de Charles d'Orléans, notre délicieux poète, à qui nous devons ces vers charmants qui sont dans toutes les mémoires :

*Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vêtu de broderie  
De soleil raiant clair et beau.*

A l'époque où fut expédiée cette charte princière, les paroisses de la ville n'avaient pas encore de confrérie du S. Sacrement ; c'est le faubourg de Vienne qui avait pris l'initiative de ces pieuses institutions qui se propagèrent bientôt dans nos contrées. Aux archives départementales, une suite de titres concernant l'existence non interrompue et la prospérité de cette Association du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, nous montrent les principales familles du faubourg aimant à s'y faire inscrire et à en suivre les saintes pratiques.

Il ne faut pas s'étonner qu'en 1553, le 11 juin, la procession générale de la Fête-Dieu qui réunissait toutes les paroisses et corporations de Blois ait choisi précisément l'église de Vienne pour sa station solennelle (Histoire de l'abbaye de S.-Laumer, f<sup>o</sup> 94), car depuis deux siècles déjà l'auguste mystère de nos autels était devenu dans ce sanctuaire l'objet d'honneurs particuliers et de visites assidues.

Par un rescrit du 2 février 1656, émané du cardinal François Barberini, archiprêtre de la Basilique S. Pierre de Rome, au nom et comme délégué du Souverain Pontife, la confrérie de Vienne fut affiliée à la Confrérie du S. Sacrement établie dans ladite Basilique avec participation expresse à ses indulgences. L'acte en question est parfaitement écrit

sur vélin, des majuscules d'or en rehaussent l'intitulé, neuf signatures de cardinaux et d'officiers de la chancellerie romaine se lisent au bas. Cette longue et précieuse pièce est conservée dans les archives du presbytère de Vienne.

De nos jours, nous avons vu les habitants de Vienne imiter la dévotion de leurs pères au S. Sacrement, et les processions extérieures de la Fête-Dieu, interrompues à Blois de 1832 à 1840, ont toujours continué dans le faubourg, honorable persistance, qui s'accordait bien avec les souvenirs et les traditions du passé que nous venons d'évoquer. L'église de Vienne était également la seule paroisse de la ville où se soit maintenu longtemps l'usage des processions solennelles du S. Sacrement après les vêpres des fêtes principales. Pourquoi faut-il que nous n'ayons plus qu'à saluer de nos mélancoliques regrets ces manifestations de l'ancienne ferveur viennoise ?

### 3. — Confrérie de Sainte-Anne et de Saint-Jacques

Ainsi dans l'église de N.-D. des Aydes la dévotion au S. Sacrement marchait de pair avec celle de la Ste Vierge, elle la précédait même, puisque, nous l'avons vu, sa fondation remonte au xv<sup>e</sup> siècle, et c'est au xvi<sup>e</sup> siècle seulement que nous voyons devenir très florissante dans cette église la confrérie de la Sainte Vierge, rattachée par ses origines à la grande dévotion du pays envers la patronne tutélaire de son sanctuaire.

Saint Alphonse de Liguori, dans son beau et célèbre ouvrage : « *Les Gloires de Marie* », nous dit que « pour plaire à la Sainte Vierge, il faut honorer ses parents : S. Joachim et Ste Anne ». Il eût été surprenant que la piété viennoise eut dérogé à cette règle. Tout au contraire, nous voyons de bonne heure la confrérie de Sainte-Anne établie à côté de celles de la Sainte Vierge et du Saint-Sacrement. Dans l'église de Vienne une chapelle lui est spécialement consacrée et on y vient encore souvent prier devant son image. Ce furent les *fendeurs* qui s'organisèrent d'une façon particulière dans cette confrérie de Sainte Anne. Cette classe

d'ouvriers est toujours fort nombreuse en Vienne, en raison du voisinage des grandes forêts de Boulogne et de Russy, mais elle ne paraît pas avoir tenu l'esprit religieux de ses devanciers, et elle a laissé périr l'esprit de confraternité chrétienne qui les unissait entre eux.

Dans l'église de Vienne existait aussi une confrérie de Saint-Jacques, qui n'aurait plus aujourd'hui les mêmes raisons d'être puisqu'elle fut fondée en faveur des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. Autrefois, la grande route d'Espagne traversait le faubourg de Vienne. C'était le chemin suivi par les pèlerins de Saint-Jacques. En 1663, La Fontaine, notre célèbre fabuliste, venant d'Orléans à Blois, par la route de la rive gauche qui était le chemin *de poste*, rencontra entre Cléry et Saint-Dié quelques pèlerins de Saint-Jacques, détail que nous lisons dans le récit de son voyage en Limousin.

Vienne devait donc voir souvent ces pieux voyageurs. Ils s'arrêtaient à Blois pour prier et obtenir des secours. Le sanctuaire de N.-D. des Aydes était leur principal centre d'attraction. Dans son église on avait érigé pour eux la chapelle du saint Apôtre, patron des pèlerins qui se rendaient au sanctuaire universellement renommé de Galice. Cette chapelle existe toujours ; elle est ornée à l'extérieur d'élegants motifs d'architecture, au nombre desquels de belles coquilles.

Mais si le vieux faubourg a cessé d'être le passage des pèlerins de Compostelle, la chapelle où ils ont laissé leur souvenir est devenue le siège de la confrérie des *Cinq-Plaies*.

Cette dévotion aux cinq plaies de Notre-Seigneur crucifié remonte aux temps les plus reculés. On a conservé un chapelet, jadis envoyé de Rome et dont la grande médaille porte les emblèmes douloureux de la Passion avec l'inscription : *Signum confraternitatis vulnerum Jesu-Christi*. Vienne 1729. (Note communiquée à M. Dupré par M. Arcanger-Drouault). Ladite confrérie existe toujours ; et longtemps la fête des cinq plaies a été célébrée avec une grande solennité dans l'église Saint-Saturnin.

#### 4.- La Confrérie de Saint-Pierre. - La Confrérie des Agonisants

##### Les Bâtons de Confrérie

Les pêcheurs de Vienne formèrent entre une confrérie de Saint-Pierre : ils eurent dans leurs église une chapelle érigée sous ce vocable dont le patron était si bien choisi pour leur industrie, l'une des plus anciennes du faubourg. Un signe très ancien et très manifeste de la dévotion des pêcheurs viennois est la *Croix des Pêcheurs* qui se dresse comme un haut signal à la tête du déversoir et de la levée de l'Éperon. Cette croix fut jadis un objet très spécial de la vénération publique, et en même temps le but de la station accoutumée pour certaines cérémonies religieuses.

Cette société des mariniers ne possédait ni biens fonds ni rentes, ses seules ressources consistaient dans une cotisation annuelle de cinq sous due par chaque membre, outre quelques dons volontaires faits dans les temps de pêche. Elle portait aux processions un bâton orné des figurines de saint Pierre et de saint Paul, les deux apôtres inséparables. Ce bâton est toujours un des plus beaux ornements de l'église. Du reste, si les malheurs du temps ont pu diminuer la piété des poissonniers de Vienne, ils n'ont point éteint leur esprit de corps. Et ce n'est pas sans une pieuse émotion que l'on retrouve encore aujourd'hui dans quelques cœurs fidèles de touchants vestiges de ces traditions ancestrales.

Comment ne pas signaler aussi l'existence de la confrérie des Agonisants qui fut si longtemps en faveur dans l'église de Vienne ?

Pendant les jours de la Terreur, quand le secours des prêtres faisait défaut aux moribonds, Mgr de Thémines préconisait, pour suppléer au ministère sacerdotal, de ressusciter la confrérie des Agonisants : « les plus pieux des associés, faute de prêtres orthodoxes, viendraient au chevet des mourants pour les consoler par de saintes lectures, les fortifier dans le dernier combat, adoucir l'angoisse du dernier combat » (Lettre pastorale du 25 juin 1791).

Fraternellement unie avec cette confrérie des agonisants,

une association de prières pour les morts avait été instituée dans la même église, sous la naïve appellation de « *Boîte aux Trépassés* ». Elle jouissait d'un petit patrimoine qui venait apporter son appoint à celui que possédait l'ancienne fabrique de St-Saturnin, composé d'immeubles et de rentes provenant des libéralités des fidèles.

Entres autres charges annuelles, elle payait à titre d'honoraires une somme de 200 livres, au sieur *Vélu*, préchantre de l'église et maître de l'école installée dans cette paroisse. La fabrique pourvoyait ainsi à l'instruction gratuite des enfants du faubourg. Souhaitons que de nos jours la générosité de fidèles permette au curé actuel de St-Saturnin de faire face à la lourde charge qu'il porte si vaillamment sur ses épaules, avec l'entretien de ses deux écoles de garçons et de filles.

Nous venons de parler d'un témoignage persistant de la vitalité des anciennes confréries viennoises, le beau bâton de S. Pierre et de S. Paul. L'église de St-Saturnin conserve toute une parure de ces anciens bâtons de confrérie, qui ne sont pas un des moindres ornements de ses processions. Le bâton de S. Clément, appartenant aussi à la confrérie des pêcheurs, celui de S. Fiacre, à celle des jardiniers, celui des Agonisants, celui de Sainte Anne, et celui de la Flagellation.

Ces vieux bâtons que nos ancêtres portaient avec une foi pleine de fierté et entouraient d'une vénération profonde étaient de véritables drapeaux évoquant une vie corporative intense dont nos syndicats actuels ne sont qu'un lointain reflet.

Aussi ces bijoux de l'art ancien ne sont pas seulement dans l'église de Vienne, pour faire l'admiration des antiquaires, mais il demeurent comme un éloquent témoignage de ce qu'était autrefois la ferveur religieuse de cette paroisse Saint-Saturnin, doublement privilégiée, puisqu'elle doit à son site d'avoir toujours gardé le même territoire et les mêmes limites, tandis que les autres paroisses de la ville ont subi des changements notables de circonscription; mais paroisse privilégiée surtout par la royauté de son insigne sanctuaire.

## 5. — Les animateurs des Confréries

Parmi ceux qui donnèrent aux confréries de l'église de Vienne leur impulsion et leur élan, il convient de citer en premier lieu les curés qui se succédèrent à la tête de la paroisse de Saint-Saturnin. A partir du xv<sup>e</sup> siècle on en trouve une liste très intéressante dans le registre de M. Arcan-ger-Drouault, dressée d'après les archives de l'état civil : Pierre Vitray en 1442, Philippe Rocheron en 1473, Jean Bezée en 1580, Pierre Martineau en 1588, Jean Dupuy en 1626, Christophe Boissard en 1638, inhumé dans son église en la chapelle de S. Joseph, où il fonda une première messe qui devait se dire tous les jours du mois de mars consacré au saint époux de la Vierge Marie. Ce curé Boissard était sans doute éloquent puisqu'il fut choisi en 1660 pour prononcer le panégyrique de Gaston d'Orléans, à l'occasion du service solennel que le corps municipal fit célébrer en l'honneur du prince, peu de jours après son décès.

Il eut pour successeur dans la cure de Vienne, *Philippe Bourdonneau* qui en fut titulaire de 1650 à 1676; ce curé mérite une mention spéciale, car il fut vraiment un personnage de marque. Docteur en théologie, chanoine théologal de Saint-Sauveur et official de l'archidiaconé de Blois, écrivain disert et lettré, il a laissé des ouvrages en prose et en vers qui tous glorifient la Vierge et lui sont dédiés, entre autres une paraphrase du Cantique des Cantiques, éditée à Blois en 1661, chez Jules Hotot, imprimeur du duc d'Orléans. L'auteur consacre son ouvrage à Marie par ces paroles touchantes : « Depuis que je suis parvenu à la maturité de ma raison, j'ai résolu de me consacrer à vous, ô bienheureuse Vierge, en sorte que il n'y ait rien désormais en moi ou venant de moi, qui ne vous appartienne en propre; ô vous qui m'avez adopté comme vôtre, depuis mes plus tendres années, ne m'abandonnez pas au soir de ma vie. C'est ce que vous demande avec instance votre très humble et très dévot client et serviteur Philippe Bourdonneau. »

Pieuse dédicace qui montre avec quel amour ce curé de Saint-Saturnin devait vivre dans le rayonnement du sanc-

tuaire de N.-D. des Aydes dont il était le vigilant pasteur. Dans un acte notarié dont la minute existe encore à Blois dans l'étude de M<sup>e</sup> Riquois, ce vénérable prêtre expose qu'ayant consumé sa santé dans les emplois ecclésiastiques tant comme théologal de l'église Saint-Sauveur, et official de l'archidiaconé de Blois pendant vingt-cinq ans qu'en la fonction de curé de Vienne pendant douze années, en telle sorte que ne pouvant plus agir et vaquer aux fonctions de son ministère à desservir ladite cure, il avait cru être obligé en conscience de s'en démettre et de fait par acte revu et passé devant M<sup>e</sup> René Bergevin, notaire à Blois, le 15 mai 1676, il en avait fait résignation entre les mains de N. S. Père le Pape, en faveur de M. Claude Pothier, prêtre qui en est à présent pourvu et en pleine possession, à la réserve d'une pension viagère de 400 livres. Et comme il ne se voit plus en état de tenir ménage, pour se mettre hors de tout embarras et vivre en repos, afin de ne plus penser qu'à Dieu, il avait proposé auxdits sieurs et administrateurs de l'hôpital de l'y recevoir pour y être nourri, logé et soigné tant en santé qu'en maladie. il a offert de donner et de laisser à l'hôpital sa maison (1) avec le jardin qui en dépend, les meubles qui garnissent sa chambre... son calice, deux chopineaux (burettes) d'argent et leur cuvette... Il stipule en outre qu'on l'entertera dans la chapelle de l'hôpital aux frais de la maison.

M. Bourdonneau mourut dans cette retraite qu'il avait choisie par humilité, et fut inhumé derrière le chevet de son église de Saint-Saturnin, dans le terrain qui servait alors de cimetière à l'hôpital. Sa mémoire demeura en grande vénération dans la paroisse que ses vertus avaient édifiée, et à l'hôpital dont il fut un des bienfaiteurs: cette maison garde encore son portrait comme souvenir de reconnaissance.

Ce bon pasteur cherchant tous les moyens d'être utile à son troupeau, occupait ses loisirs à composer des cantiques

(1) Cette maison, située près de l'ancien Cloître de Saint-Saturnin, fut de tout temps, après la Révolution, habitée par l'aumônier de l'hôpital dont le dernier fut M. Ferrier, mort, curé des Grouëts. Quand l'aumônier fut supprimé, M. Yvonneau sauva le mobilier provenant de M. Bourdonneau.

imprimés après sa mort et dont quelques-uns se chantaient encore à Blois au siècle dernier.

Un grand nombre de ses cantiques spirituels sont à la louange de la Sainte Vierge. La traduction de l'*Ave Maris Stella* dont voici la première strophe.

*Astre brillant des mers,  
Mère du Dieu des Dieux,  
Porte heureuse des Cieux  
Écoute nos concerts.*

Plus loin un chant pour les âmes du Purgatoire.

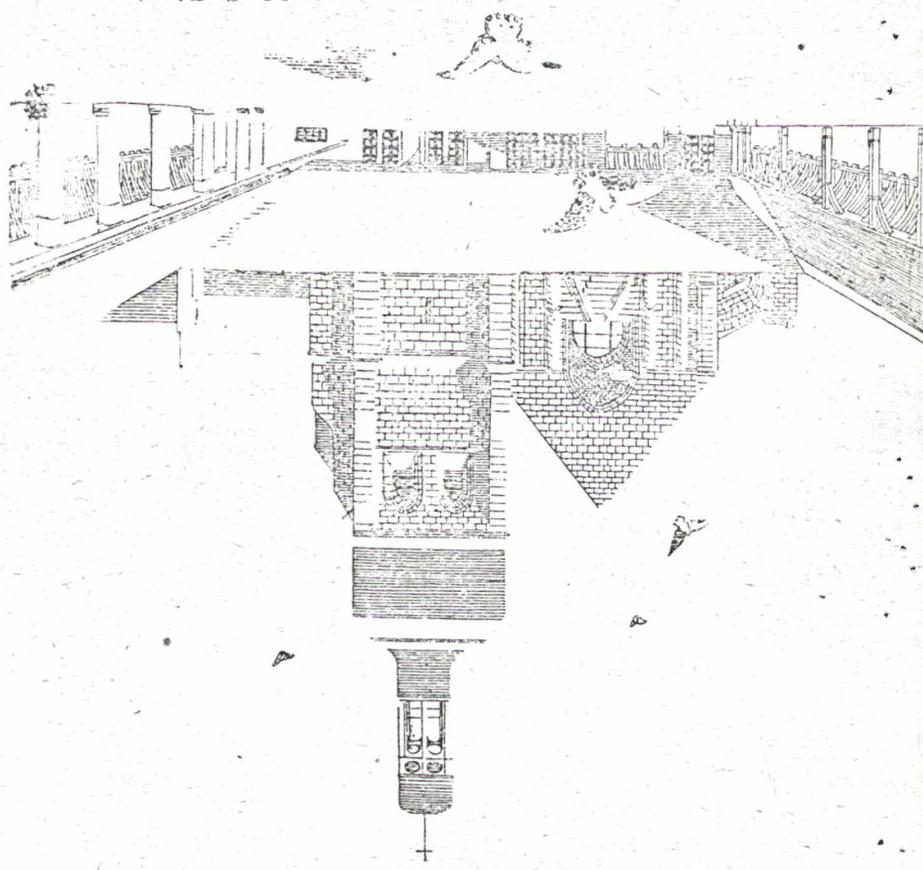
*Vierge sans pair, mère du bel amour,  
Astre cent fois plus brillant que le jour,  
Présentez-vous, et ne vous cachez pas  
A tant de morts qui vous tendent les bras,  
O Marie, ô Marie.*

La bibliothèque de la ville de Blois possède un exemplaire de ce recueil devenu fort rare. Sur cet exemplaire, nous avons relevé cette note manuscrite : « Exemplaire donné à la bibliothèque de Blois en 1853 par M. Drouault, curé de Vienne, qui ajoute ces mots : La mémoire de l'auteur de ces cantiques est encore en bénédiction dans la bouche de quelques vieillards. »

La vénérable physionomie de ce dévôt serviteur de N.-D. des Aydes, méritait bien une place à part dans l'énumération des curés successifs. Ses continuateurs après Claude Pothier qui mourut en 1683, furent François Mahy; en 1696, Joseph du Tail; en 1724, de Saligny; en 1730, Lefrançois; en 1736, Fesneau; en 1772, Villemain, et en 1787, avec M. Vallon, nous arrivons à l'époque de la Révolution.

*Le préau de l'ancien Cimetière  
et le clocher de Saint-Saturnin*

(Dessin de M. C. Rivet).



---

## CHAPITRE SEPTIÈME

### LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

#### 1. — Le Cloître de Saint-Saturnin

En face du portail principal de l'église de Saint-Saturnin se trouve un vaste cloître, ancien cimetière du faubourg de Vienne. Malgré qu'il soit peu visité des étrangers et mal connu de la population blésoise, c'est pourtant là un monument du plus haut intérêt, tant du point de vue artistique que du point de vue archéologique. Ce carré long, assez vaste, de quarante-huit mètres sur trente, est bordé tout autour de larges galeries, dont le toit s'appuie d'un côté sur de grands murs, de l'autre sur des colonnes. Ces piliers sont remarquables par leurs chapiteaux, mais bien plus encore par les charpentes qui les surmontent. La pénétration des poteaux et des lucarnes à travers les voûtes forme des assemblages dont l'harmonie et la complexité font l'admiration des connaisseurs. Une savante description en a été faite dans un travail du Docteur Lesueur, illustré des beaux dessins de M. C. Rivet. Ce cloître est devenu depuis 1807 la propriété de l'hôpital qui l'a transformé en buanderie. Il est bien à désirer que l'on avise de quelque manière à la conservation de ces anciennes galeries funéraires : elles sont un des rares spécimens existant en France de ces *Campo Santo* que nous retrouvons si beaux dans certaines cités italiennes.

L'histoire de ce cloître tient de très près à celle du culte de N.-D. des Aydes. Dans les galeries qui l'entourent étaient inhumées quelques personnes privilégiées du faubourg de Vienne, de distance en distance des autels y étaient disposés. A gauche, en entrant, se trouvait la chapelle de Notre-Dame des Agonisants, centre de la confrérie de ce nom ; on y disait la grand'messe tous les ans, le premier dimanche d'août. Le rétable avait été décoré d'un tableau, que nous aimons à

revoir aujourd'hui encore dans le sanctuaire de N.-D. des Aydes. Il représente l'administration d'un malade en présence, pour ainsi dire, et sous les auspices de la Sainte Vierge qui paraît comme descendre du ciel. Le prêtre représenté est M. Villemain, curé de Vienne de 1772 à 1787, mort chanoine de la cathédrale. Outre l'autel des Agonisants, il y avait dans le cloître quatre autres autels servant de reposoirs pour les processions du Saint-Sacrement, qui tous les premiers dimanches du mois, se faisaient sous les galeries. On y faisait aussi toutes les processions d'avant la messe, les jours de dimanche et de fête, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint.

Mais aujourd'hui rien n'évoque plus dans la pensée des rares visiteurs la mémoire de tant de disparus depuis si longtemps oubliés. Et nous ne pouvons que nous unir aux doléances par lesquelles le docteur F. Lesueur termine son docte travail sur le vieux cimetière de Saint-Saturnin.

« Aux lents cortèges funéraires a succédé le va-et-vient  
« des buandières chargées de lourds fardeaux de linge.  
« L'aire envahi par les herbes folles, où les draps blancs  
« séchent au soleil, et les galeries embuées de chaudes  
« vapeurs de lessive ne retentissent plus que des appels des  
« laveuses et du choc cadencé des battoirs... Comment n'être  
« pas frappé de notre singulière indifférence pour les ves-  
« tiges d'un passé qui nous touche de si près, et l'abandon  
« dans lequel nous laissons le plus attachant de nos monu-  
« ments? Qui donc cependant resterait insensible à l'étrange  
« séduction de ce charnier abandonné, de ces anciennes gale-  
« ries funéraires, qui ne sont pas sans doute l'édifice le plus  
« somptueux, mais peut-être le plus émouvant d'une ville  
« riche de tant de souvenirs? »

C'est dans ce cloître qu'avait été placée l'ancienne statue en pierre de N.-D. des Aydes, comme nous l'avons raconté au chapitre cinquième, n° 7, au grand mécontentement des paroissiens de Vienne. La statue exilée de son église, pendant les quelques années qui précédèrent la Révolution, ne devait y reprendre sa place que pour peu de temps: car les terroristes, portant dans le sanctuaire l'abomination de la désol-

lation, n'allaient pas tarder à mettre en pièces cette image vénérée.

## 2. — La Terreur ; Dévastation du Cloître et de l'Église

M. Charles-Olivier-Léonar Vallon était curé de Saint-Saturnin depuis deux ans à l'époque où éclata la grande Révolution. Il crut pouvoir prêter serment à la Constitution civile du clergé, serment que du reste il devait rétracter quelques années plus tard. Aussi continua-t-il, quelques mois, l'exercice de son culte dans son église, sans être inquiété par les pouvoirs publics, mais cela devait peu durer. Le 24 novembre 1793, un décret ordonnait la fermeture des églises. Chassé de la sienne, M. Vallon crut pouvoir continuer de dire la messe dans le cloître, avec lequel il communiquait par une porte intérieure donnant dans son jardin. En secret, pendant deux dimanches, il y célébra la messe et il se préparait à la dire encore le lendemain lorsque la chose fut dénoncée au club qui se tenait dans l'église aujourd'hui détruite des Dominicains, autrement dit des Jacobins, se trouvant alors sur l'emplacement de la rue qui porte maintenant encore le même nom.

La nouvelle de la continuation du culte dans le cloître de Vienne mit les révolutionnaires en fureur. L'un d'eux proposa d'aller réduire en cendres tout ce qui pouvait encore nourrir en Vienne la *superstition et le fanatisme*. C'est ainsi qu'ils désignaient la religion. La motion fut accueillie avec des applaudissements frénétiques, et sur le champ ils sortent en tumulte, vont prendre une compagnie de soldats au château, et se portent à grand bruit sur le faubourg. Toutes les personnes honnêtes tremblaient sur leur passage. Ils entrèrent d'abord dans le cloître où ils brisèrent et saccagèrent tout, puis, se saisissant des cierges qu'ils allumèrent en guise de torches, ils se jetèrent dans l'église dont ils se firent ouvrir les portes. Ils y brisèrent tout également, notamment les statues de la Sainte Vierge et des saints, et le beau Christ de Catherine de Médicis. Auprès des grandes portes, sur un des pilastres, se trouvait une statue en bois de saint Antoine,

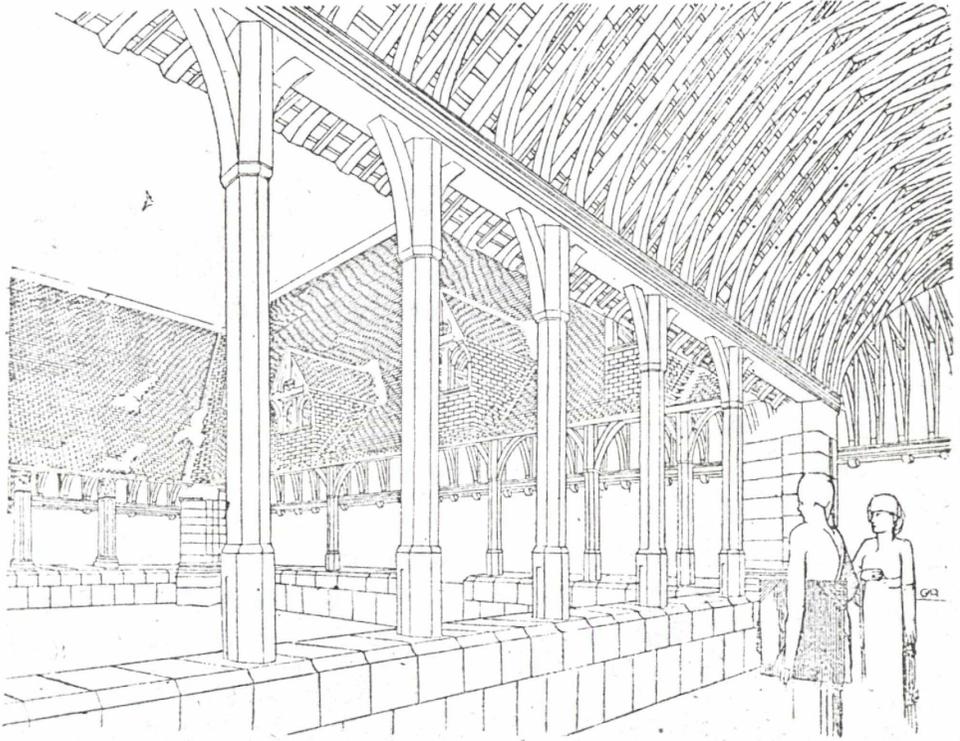
patron primitif de l'église Saint-Saturnin, ils l'apportèrent au milieu de la nef, ils entassèrent à l'appui les débris du Christ ainsi que quelques tableaux et quelques livres, auxquels ils mirent le feu avec leurs cierges, puis ils dansèrent la *carmagnole* à l'entour. Heureusement l'infecte et épaisse fumée, provenant des bois peints et des livres, les força à quitter l'église plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu. C'est à cette circonstance que nous devons de conserver quelques tableaux et autres précieux souvenirs qui disparurent ensuite par l'effet d'une pieuse adresse et qui furent rapportés dans des temps meilleurs. Ce feu sacrilège a laissé sur les dalles de la nef des traces encore très reconnaissables que tout le monde peut voir encore aujourd'hui.

Comment ne pas citer la remarque de M. Drouaut, à propos de cette profanation : « Nous avons entendu dire bien des fois que tous ceux qui portèrent la main sur les choses saintes, furent punis de Dieu d'une manière visible, ou par de cruels désastres de fortune, ou par d'affreuses maladies. Leurs noms sont encore connus et si nous ne les citons pas, c'est par égard pour leurs descendants. »

Nous devons à notre parent, M. Jourdain, ancien curé de Vienne, quelques détails intéressants sur le beau Christ de Catherine de Médicis. Un des misérables qui chantaient le *Ça ira* autour du bûcher, déroba le Christ aux flammes de l'incendie et l'emporta chez lui. Sans doute pour lui faire subir de nouveaux outrages. Il le jeta en blasphémant sur le pavé aux pieds de sa femme. Celle-ci, effrayée et tremblante, ramassa le Christ et le cacha sous la paille.

Il y resta jusqu'en 1838. Cette famille tomba dans la plus affreuse misère. La femme n'ayant plus de pain se souvint alors du Christ de Vienne et ayant appris que M. Pacheran préparait un mois de Marie à l'église Saint-Vincent, elle vint lui offrir pour une somme d'argent en racontant ce qui s'était passé. M. Pacheran s'empressa d'acheter le Christ, de le faire réparer et mettre dans le cadre où il se trouve aujourd'hui. Et par une délicate attention, il offrit à M. le curé de Saint-Saturnin ce souvenir historique bien précieux pour sa paroisse.

A la tête de la bande sacrilège qui profana ainsi le sanctuaire si cher à la piété se trouvaient Hésine et Rochejean, le prêtre Rochejean qui pour recruter la troupe de pillards avait déclaré au club que quiconque ne le suivrait pas serait tenu pour suspect et traité comme tel. Abominable apostasie qui provoquait de la part de la mère de Rochejean ce cri d'indignation : « Est-il possible qu'un de mes enfants puisse penser et agir comme vous le faites?... Avez-vous oublié qu'il y a un Dieu vengeur des crimes et des forfaits?... Vous avez le bonheur d'être un de ses ministres et vous l'avez abandonné!... O mon enfant!... lisez attentivement au fond de votre cœur et vous verrez que jamais votre mère ne vous prouvera mieux sa tendresse qu'aujourd'hui en vous engageant d'avoir recours à Dieu. » (Extrait d'une lettre citée par M. Gallerand dans son ouvrage : *Les Cultes sous la Terreur*).



(Dessin de M. C. Rivet)

*Intérieur d'une galerie  
du Cloître de Saint-Saturnin*

## CHAPITRE HUITIÈME

### LA RESTAURATION DU CULTE DE N.-D. DES AYDES

#### 1. — La Réouverture de l'Église

L'église de Vienne, fermée après la profanation de décembre 1793, ne devait rouvrir ses portes qu'un an plus tard, en janvier 1795. Pendant cette interruption, M. Vallon n'avait pas abandonné son presbytère. En 1794, sommé comme les autres prêtres constitutionnels d'abdiquer son sacerdoce, il écrivit le 21 mars, aux membres du district cette fière déclaration : « Puisqu'il vous est prescrit de vous enfermer dans la loi du 2 frimaire, laquelle promet des secours à ceux des fonctionnaires qui abdiqueront leur sacerdoce, et que la liste qu'on vous demande ne doit contenir que ceux-là, je vous prie de ne point penser à moi pour ces secours et ne point trouver mauvais que je vous dise en toute simplicité que la religion, la conscience et l'honneur me défendent toute activité en ce qui concerne l'abdication de mon état que je tiens de Dieu seul. » (Gallerand, *Les Cultes sous la Terreur*). (1).

Le district de Blois, à la suite de cette déclaration décida de mettre en arrestation ce perturbateur de la tranquillité publique; mais il ne semble pas que le représentant de la convention, Garnier de Saintes, ait ratifié l'arrêt du district et que le curé de Vienne ait été mis en état de détention.

De fait, en 1795, nous le voyons faire partie du conseil épiscopal reconstitué par Grégoire et reprendre tranquillement ses fonctions curiales qu'il exercera quinze années

(1) Pour toute cette période de notre histoire religieuse locale, rien ne saurait remplacer la précieuse documentation accumulée dans le très important ouvrage « *Les Cultes sous la Terreur* » (Blois, Imprimerie Sille (840 p.) 1928) qui a valu au très érudit chanoine GALLERAND avec les palmes du doctorat de l'Université de Paris, l'honneur d'être couronné par l'Académie française.

encore. Ce n'est pourtant qu'en 1808 qu'il rétracta le serment prêté à la Constitution civile du clergé. A la date du 12 janvier de cette année, les archives de l'évêché contiennent les rétractations écrites de Charles Vallon, curé de Vienne, de son vicaire Louis David, et de Antoine Macquaire, desservant l'hôpital, qui, tous les trois, déclarent condamner la constitution civile du clergé dans le sens où elle l'avait été par le Pape. M. Vallon continua son ministère pastoral jusqu'en 1810, année où il crut devoir le résigner à cause de son grand âge. Il mourut en 1816 chanoine honoraire d'Orléans.

## 2. — La nouvelle Statue de Notre-Dame des Aydes

Au cours des dernières années de ses fonctions curiales, M. Vallon eut la consolation de panser les blessures que la tempête révolutionnaire avait faites au sanctuaire dont il avait la charge. Un de ses premiers soins fut de rétablir la statue de la Sainte Vierge, tombée sous le marteau des démolisseurs. Celle qui orne maintenant la chapelle de N.-D. des Aydes vient du couvent de la Guiche, près de Chouzy. Elle était placée à la principale porte d'entrée à l'extérieur de la chapelle du couvent. Elle fut donnée à l'église de Vienne en 1803 par M. Boucheron, comme l'atteste l'inscription que nous lisons sur son socle.

Vers ce même temps M. Vallon fit placer des boiseries au rétable de l'autel avec un tableau de la Sainte Famille qui est maintenant dans la chapelle des fonts. Comme ces boiseries ne formaient pas une décoration satisfaisante, elles ont été enlevées pour faire place à la niche actuelle de la Sainte Vierge. Avant la construction de cette niche, la statue était placée au bas de la fenêtre la plus rapprochée de l'autel.

Le tombeau de l'autel qui est maintenant à N.-D. des Aydes était autrefois à la chapelle de l'évêché; toutes les sculptures sont en bois et bien travaillées; il est dû au zèle et aux sacrifices de M. Vallon pour son église.

La nouvelle statue de N.-D. des Aydes inaugurée en 1803 allait recevoir, cette année même, un éclatant hommage de la

confiance que les Viennois mettaient dans la céleste patronne dont l'image venait d'être restaurée au milieu de leur sanctuaire. En cette année, en effet, une nouvelle inondation menaçait d'envahir le faubourg. Comme on l'avait fait en 1784, on alla se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, mais cette fois ce fut dans son église et non plus dans le cloître. Une messe fut célébrée pendant la nuit du 3 août à l'autel de N.-D. des Aydes. On s'y porta en si grand nombre que tout le monde ne put entrer. On avait sonné depuis onze heures jusqu'à minuit. Les eaux de la Loire commencèrent à baisser au moment de l'Élévation. Une fois de plus était justifiée la confiance des Blésois en la maternelle protection de celle qui tient dans ses bras le divin Enfant dont le geste tout-puissant commande aux eaux de ne pas franchir leurs limites.

### 3. — La reprise des processions

Si M. Vallon n'eut pas la joie de voir donner satisfaction à la pétition du Conseil municipal demandant le rétablissement de la procession votive du 8 septembre, du moins eut-il, dans les dernières années de son ministère, celle de voir renaître la solennité extérieure du 15 août, autorisée par un décret impérial de 1806. La procession de ce jour retrouva son ancienne splendeur grâce à la présence obligée des autorités, et toute la ville salua avec bonheur le retour de cette belle manifestation qui était au nombre de ses traditions les plus chères.

Elle se continua après le départ de M. Vallon, remplacé pendant trois ans par M. Hue qui devint en 1813 curé de Saint-Nicolas, et de 1813 à 1828 par M. Menard, dont le portrait sur toile se voit encore au presbytère de Saint-Saturin.

Celui-ci demeura dans la cure de Vienne jusqu'en 1838, époque où il fut nommé chanoine de la cathédrale de Blois, et eut pour successeur M. Arcanger-Drouault.

C'est au cours du ministère de M. Menard que le cortège habituel du 15 août revêtit une forme vraiment insolite. C'était en 1815, pendant les tristes jours où les Prussiens

occupaient militairement la ville de Blois, cependant que les troupes françaises formées de détachements de l'armée de la Loire, logeaient en Vienne. Les habitants demandèrent avec instances de faire leur procession habituelle. Les Prussiens s'étaient d'abord, en raison des circonstances, opposés à ce que cette cérémonie eut lieu comme à l'ordinaire. Ils craignaient, bien à tort, quelque machination politique de la part des troupes françaises. La grande majorité des habitants tenait tellement à perpétuer le témoignage de la foi de leurs pères, qu'elle se montra profondément affligée à la pensée de l'interruption de leur chère coutume. On redoubla d'instances auprès des autorités supérieures. Le général allemand qui commandait à Blois, craignant de se compromettre, dépêcha un courrier à Chartres, au maréchal Blücher pour exposer le pieux désir des habitants. A la grande joie de tous, le courrier rapporta l'autorisation demandée et tout le clergé suivi des autorités et d'une foule de fidèles se rendit en Vienne, au chant des saints cantiques. Le milieu du pont était la limite rigoureuse assignée aux alliés et aux Français. Les Prussiens rangés en bataille du côté de la ville, jusqu'à la pyramide, formèrent une double haie sur le passage du cortège, pendant que les régiments français qui occupaient le faubourg et les environs, étaient sous les armes du côté de Vienne. A l'instant où la tête de la procession dépassa la pyramide, nos musiques militaires se mirent à jouer avec enthousiasme les airs populaires. Quand les prières furent terminées dans l'église de Vienne, le cortège reprit le chemin de la ville entouré de la même escorte.

Tous les cœurs s'étaient épanouis dans la sérénité d'une manifestation religieuse qui faisait trêve aux alarmes du moment.

L'ancien usage, si cher à la piété blésoise devait être interrompu de nouveau en 1830, pour être repris en 1849, lorsque le choléra exerça à Blois ses terribles ravages. Il y eut de nouveau, le jour de l'Assomption, une procession générale de toute la ville, en Vienne, sous la présidence de Mgr des Essarts. Il bénit, à cette occasion, en passant devant la rue du Poinçon-Renversé, une statuette de la Sainte-Vierge,

qu'on a placée depuis dans une petite niche pratiquée à cet effet à l'encognure méridionale de la rue. Cette procession du vœu de Louis XIII devait se continuer encore pendant vingt-cinq ans. Mais voici maintenant plus d'un demi-siècle que les rues de notre cité ne voient plus se dérouler le pieux et splendide cortège qui allait, au 15 août, porter aux pieds de N.-D. des Aydes, l'hommage de la ville de Blois. Puisse au moins la dévotion des nombreux pèlerins qui, en ce jour du 15 août, s'acheminent isolément vers le béni sanctuaire suppléer à cette disparition de l'ancienne tradition et nous mériter toujours la protection de la Reine aimée et vénérée vers laquelle ne cessent de monter nos confiantes prières.

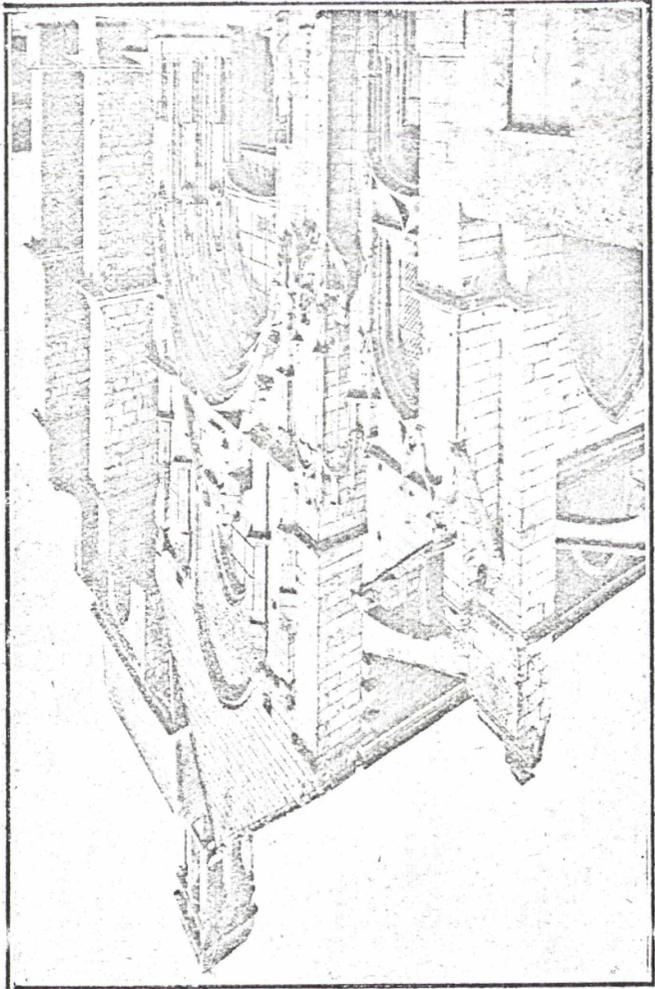
En terminant ce chapitre consacré au réveil de la dévotion à N.-D. des Aydes, au sortir de la Terreur, nous voulons citer quelques vers d'un poète de cette époque de renaissance mort tout jeune en 1838: Hégésippe Moreau. Les strophes pleines de fraîcheur tirées de ses *Myosotis*, correspondent trop bien à la confiance que nous plaçons en Notre-Dame des Aydes, pour que nous ne lui offrions pas ici ces fleurs gracieuses. Elles se présentent d'ailleurs comme un poétique rappel de ses trois Angelus du matin, du midi et du soir dont la dévotion devait être renouvelée à l'ombre du sanctuaire de N.-D. des Aydes, en 1918, en souvenir de nos morts de la grande guerre.

*Quand le ciel se rougit aux doux feux de l'aurore,  
O Vierge de mon cœur, aussitôt je t'implore,  
Et ce vœu plein d'amour s'élève jusqu'à toi:  
Bénis-moi, bénis-moi.*

*Dans les tourments du jour, lorsque l'ennui me presse,  
Au fort de mes travaux rappelant ta tendresse,  
Mes yeux mouillés de pleurs se dirigent vers toi  
AIDE-MOI, AIDE-MOI.*

*Si voyageur, je suis une route incertaine,  
Si la nuit me surprend dans ma course lointaine  
Mon âme, en ses terreurs, se recommande à toi:  
Guide-moi, guide-moi.*

*La façade de l'Église de Saint-Saturnin*



---

## CHAPITRE NEUVIÈME

L'ABBÉ ARCANGER-DROUAULT

### 1. — Les débuts de M. Drouault

Après les ruines laissées par la Révolution dans le sanctuaire de N.-D. des Aydes, le culte de notre chère Madone avait donc trouvé un renouveau au début du dix-neuvième siècle. C'est au milieu de ce siècle, si justement appelé le siècle de Marie, que le centre privilégié de la grande dévotion blésoise, allait recevoir une éclatante consécration. Faisons quelque peu connaissance avec le prêtre remarquable qui devait être un des principaux artisans de ce triomphe de la Bonne-Dame de Vienne.

Cette tâche qui nous est grandement facilitée grâce à une très importante biographie consacrée à ce zélé curé de Saint-Saturnin par notre vicaire général, Mgr Boulliau (1).

M. l'abbé Arcanger-Drouault naquit en 1796 à Villedieu-en-Beauce, alors chef-lieu de canton du département de Loir-et-Cher, aux confins du diocèse du Mans, d'une famille qui devait donner trois prêtres à l'Eglise, Placé ainsi dès sa naissance, à l'ombre du céleste et antique sanctuaire, consacré à Notre-Dame des Sept-Douleurs, l'enfant puisa près de la Vierge de Villedieu, la piété qui le prédestinait à devenir un jour le gardien de la Vierge de Blois. Cette ville n'ayant plus alors de séminaires, c'est aux séminaires d'Orléans où le diocèse de Blois avait été rattaché, après la suppression de son évêché, que Julien Arcanger reçut sa formation ecclésiastique. Il se livra aux études et au travail intellectuel avec une ardeur qui devait faire la règle de toute sa vie. Le rétablissement du siège épiscopal de Blois sous la houlette de Mgr de Sausin, le ramena dans

(1) F. BOULLIAU : *L'abbé Julien Arcanger-Drouault 1796-1869*. Fragment d'histoire religieuse (76 pp.). Blois, Imprimerie C. Migault, 1910.

cette ville comme professeur de rhétorique au Petit Séminaire qui venait d'être organisé par M. François Pointeau, archiprêtre de la Cathédrale. Il n'y fit qu'un court passage, car dès sa vingt-cinquième année il était désigné comme vicaire à la cathédrale Saint-Louis. Dans ces fonctions, pendant les six-sept premières années de sa jeunesse sacerdotale, il dépensa sans compter toute sa laborieuse énergie, unissant aux fatigues du ministère paroissial, celles de prêtre éducateur, pour lesquelles il se sentait une vocation innée.

En 1827, il fonde la petite communauté de Saint-Louis, sorte de maîtrise ou de psallete des enfants destinés au service de la cathédrale; elle devait devenir, quelques années plus tard, le petit Séminaire Saint-Louis, qui revit aujourd'hui dans notre Pré-Séminaire.

Au milieu de toutes ces occupations il trouvait le temps de faire paraître des ouvrages de valeur. Comme l'écrivait un journal du temps, M. Drouault avait l'esprit cultivé, la plume facile, les manières distinguées de la bonne compagnie, l'homme du monde ne déparait point le rigide observateur des règles les plus austères. C'est au cours de son long vicariat qu'il fut nommé théologal et chanoine honoraire. Le travail intense qui remplissait ainsi toutes les journées de l'actif vicaire faisait d'ailleurs son bonheur, il aimait à répéter que l'homme le plus heureux, c'est l'homme le plus occupé et il écrivait un jour : « Oh que l'on fait d'ouvrage quand on est pressé! Travaillez, travaillez, mon cher fils, nous nous reposerons au ciel. »

## 2. — Les initiatives du curé de Saint-Saturnin

On ne sera donc pas surpris que M. Drouault nommé à la cure de Saint-Saturnin en 1838, ait mis en œuvre, avec une inlassable persévérance, pendant les vingt-sept années qu'il l'occupa toutes les ressources d'une intelligente et énergique activité. Il nous en reste encore d'éloquents témoignages. Après la solennelle érection d'un chemin de croix, il put, grâce à la générosité d'un don anonyme, remplacer trois des quatre cloches qui existaient avant la Révolution,

par une nouvelle cloche bénite par Mgr de Sausin : la marraine était M<sup>me</sup> la comtesse de Lézé-Marnésia, femme du préfet de Loir-et-Cher, et le parrain, M. Riffault-Blau, juge et président au tribunal civil de Blois, ce noble et vieux Viennois qui mourut à l'âge de 86 ans, dans son ancienne maison du faubourg, rue de la Chaine, habitée par lui depuis plus de soixante ans.

M. Drouault eut aussi le bonheur de réparer un des désastres du pillage sacrilège de 1793. L'église de Vienne venait d'entrer en possession de l'orgue de Bourg-Moyen, devenu sans emploi par la suppression de l'abbaye. Son ancien orgue avait été brûlé avec tout le mobilier sacré par les forcenés dont nous avons raconté les tristes exploits. Grâce à un legs de 5.000 francs de M. Henri Bertheau et à son intervention personnelle, M. l'abbé Drouault fit construire la tribune et installer le nouveau jeu d'orgues qui depuis 1849, chante les gloires de N.-D. des Aydes. Par l'intermédiaire du général Dognereau, député de Blois, il obtint du roi Louis-Philippe, le don à son église, en 1845, de la grande toile d'Omer Charlet, représentant le martyr de saint André, suspendue au fond du chœur, à côté de celle de l'Assomption (1). Le grand apôtre qui jetait ses filets, en compagnie de son frère saint Pierre avant de devenir pêcheur d'hommes était vraiment bien à sa place pour présider à la confrérie jadis si florissante des pêcheurs viennois. C'est aussi M. Drouault qui fit poser à l'abside le vitrail en trois panneaux représentant le crucifiement et les triomphes de Judith et d'Esther, figures prophétiques de la Sainte Vierge.

### 3. — L'animateur de la dévotion à la Sainte Vierge

La Sainte Vierge... on conçoit sans peine quel dévouement allait apporter au développement de son culte le pasteur si

(1) Ce tableau fut d'abord placé au fond du chœur, au milieu du mur, dominant le maître autel qui à ce moment se trouvait à cet endroit. (Renseignement donné à M. l'abbé Baudet par Onésime qui pendant tant d'années remplit si pieusement les fonctions de sacristain à Saint-Saturnin.)

pieux et si zélé préposé à la garde de son antique sanctuaire. Entretien par tous les moyens la dévotion traditionnelle à N.-D. des Aydes : il obtint au cours de son long pastorat bien des preuves de sa protection surnaturelle. A côté de faveurs particulières nombreuses et touchantes dont il nous a laissé le récit, l'intervention de notre Bonne-Dame, à l'égard de sa ville privilégiée se fit maternellement sentir sur toute la cité pendant les inondations de 1846 et de 1856; ainsi que pendant l'épidémie de choléra de 1849 qui éprouva cruellement le faubourg, et qui amena les Blésois à rétablir l'ancien usage de la procession supprimée en 1830. C'est au cours de ce fléau que le bon pasteur prodigua au milieu des cholériques un admirable dévouement.

Le 11 juin 1850, Jean-Baptiste Dumas, l'illustre savant, étant alors ministre de l'agriculture et du commerce écrivait à M. Drouault « Monsieur le Curé, j'ai été informé que pendant toute la durée de l'épidémie dernière, vous avez donné des preuves multiples de zèle et de dévouement envers les malheureux atteints par le fléau. J'ai fait connaître au Président de la République le courage que vous avez déployé dans ces tristes circonstances, et je suis heureux d'avoir à vous témoigner, en son nom, les sentiments de satisfaction que lui a inspirés votre noble conduite. » (1).

L'écrivain distingué qu'était M. l'abbé Drouault ne pouvait manquer de mettre sa plume active au service de la Vierge auxiliaresse confiée à sa garde. Dès 1853 il faisait paraître à Blois, chez Morard et Bergadieu, sa *Notice sur Notre-Dame des Aydes de Vienné-lez-Blois* (in-18 36 p.).

C'est dans ce document que sont venus puiser tous ceux

(1) Nous avons d'autant plus de plaisir à enregistrer ici l'hommage officiel rendu par J. B. Dumas au dévouement du curé de N.-D. des Aydes que nous avons connu dans notre jeunesse le célèbre chimiste, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, et que, beaucoup plus tard, nous avons eu la joie de pouvoir apporter les consolations de la religion à la fille de ce prince de la science Mme Hervé-Mangon, veuve elle-même d'un ancien ministre de l'agriculture, pieusement décédée en 1928, presque centenaire. C'est bien à l'évidente protection de Notre-Dame des Aydes que nous attribuons cette grâce ardemment désirée : nous lui avons appris à l'invoquer avec nous.

qui ont écrit depuis sur ce sujet. Il fut réédité deux fois, en 1860. lors du couronnement, et plus tard, en 1880.

C'est également à l'occasion du couronnement que M. Drouault publia à Paris, chez Divry, le Cantique à Notre-Dame-des-Aydes un des plus populaires et des plus chantants du pèlerinage.

*Secourez-nous, Notre-Dame des Aydes,  
Nous vous prions, sur nous jetez les yeux;  
A tous les maux, vous savez des remèdes,  
Secourez-nous, Sainte Reine des Cieux...*

L'œuvre capitale de M. Arcanger-Drouault, fut sans conteste ce couronnement solennel de N.-D. des Aydes ; il demeurera son plus beau titre à la reconnaissance de tous ceux qui de près ou de loin invoquent la Vierge ainsi magnifiée. Quelle dut être sa joie de voir ses efforts aboutir à ce splendide succès ! Après le triomphe du 20 mai 1860, il aurait pu demander à chanter son *Nunc dimitis*. Pendant quelques années encore il continua d'administrer sa paroisse de Saint-Saturnin. A l'ombre du sanctuaire de N.-D. des Aydes, il eut le bonheur de cueillir lui-même plusieurs vocations sacerdotales et religieuses qui lui firent grand honneur. En 1865, l'abbé Drouault était nommé chanoine titulaire de la cathédrale, laissant à M. l'abbé Jourdain la place qu'il avait si vaillamment occupée pendant près de trente ans.

Quatre ans plus tard à la suite d'une cruelle maladie patiemment supportée, il mourrait pieusement, demandant à reposer dans le cimetière de Vienne. C'est là que, au pied de la grande croix centrale, à côté de ses prédécesseurs, il dort son dernier sommeil, entouré de ses enfants spirituels, sous l'égide de Notre-Dame des Aydes. Il méritait bien une place à part dans nos souvenirs, celui qui fut le zélé promoteur de son couronnement.

---

## CHAPITRE DIXIÈME

### LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DES AYDES

#### 1. — Le Couronnement des Madones

En se remémorant le magnifique passé dont nous avons résumé l'histoire, nos lecteurs pourront se rendre compte que le couronnement de Notre-Dame des Aydes ne devait pas être seulement le couronnement d'une statue, mais aussi celui de l'admirable mouvement de piété mariale dont le glorieux sanctuaire de Blois fut à la fois l'agent et le témoin.

Quelques mots d'explication au sujet de l'origine du couronnement des Madones nous semblent un utile préambule à celui de notre Vierge honorée de cette insigne faveur pontificale.

D'après le témoignage de très anciennes peintures la pensée d'orner les images de la Vierge du signe de la royauté remonte aux premiers siècles de la chrétienté. Plus tard le Saint-Siège consacra cet usage qui prit, dès lors, forme liturgique.

Le comte Alexandre Sforza Pallavicini de Plaisance, noble serviteur de Marie, qui vécut dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, se sentit inspiré de consacrer une partie de ses revenus au couronnement des images de la Vierge. Par testament en date du 3 juillet 1636, il légua au chapitre de Saint-Pierre de Rome un capital, à charge pour les chanoines d'en affecter le produit à la confection de deux ou trois couronnes par an et de pourvoir à leur imposition. L'acceptation du testament et son exécution périodique suggérèrent l'idée d'un cérémonial particulièrement solennel. Les Papes eux-mêmes exécutèrent le legs. C'est ainsi que Pie VII, en reconnaissance de sa libération le 10 mai 1815, plaça en grande pompe, sur la tête de Notre-Dame de la Miséricorde, près de Savone, la couronne envoyée par le chapitre de Saint-Pierre. Les Souverains Pontifes eurent à cœur d'encourager la piété des fidèles en couronnant par l'entremise d'un prélat délégué

à cette fin, par lettres apostoliques, les statues reconnues « *en possession de l'ancienneté, de la célébrité, de l'efficacité surnaturelle du culte dont elles sont l'objet* ».

En Belgique ce n'est qu'en 1860 qu'un couronnement marial est enregistré, l'année même où cette honneur allait être conféré à la Vierge de Blois. En Italie, les Madones honorées sont rarement des statues. Ce sont pour la plupart des peintures. Qui ne connaît les Vierges de Saint Luc? Il en est qui portent en relief, fixé sur le tableau, un diadème de métal précieux.

Ainsi, l'autorité ecclésiastique, élevant au rang de cérémonie liturgique le couronnement des « Vierges miraculeuses », répond au besoin sans cesse entretenu des peuples chrétiens de rendre un hommage reconnaissant à la Sainte Mère de Dieu, pour la série ininterrompue des grâces qu'elle accorde.

## 2. — La supplique de Monseigneur Pallu du Parc

Au moment où le zélé curé de Saint-Saturnin, M. l'abbé Arcanger-Drouault ambitionnait pour Notre-Dame des Aydes l'honneur du couronnement, au moment où il multipliait les démarches de toute sorte pour l'obtenir, le diocèse de Blois avait à sa tête un Prélat qui se faisait remarquer par une vive dévotion envers la T. S. Vierge: Mgr Pallu du Parc. Aussi est-ce avec une grande joie qu'il entra dans les vues du pieux curé de Vienne et répondit aux ardents désirs de toute la population ; en sollicitant du Chapitre de Saint-Pierre cette faveur du couronnement d'autant plus enviée, qu'elle n'avait encore été accordée que fort rarement en France.

La supplique que Mgr l'Evêque de Blois adressa à cet effet à Rome, au cardinal Marius Mattei, archiprêtre de la Basilique des SS. Apôtres, demeure comme une puissante synthèse de nos motifs de confiance en la protection de Notre-Dame des Aydes, et les titres qui lui méritent l'honneur sollicité. Nous ne pouvons mieux faire que de donner ici l'éloquent résumé des « gloires de N.-D. des Aydes » en

citant les paroles mêmes de l'émouvante allocution que Mgr Pallu du Parc adressait à la foule. le 21 mai 1860, au lendemain de la Fête du Couronnement.

« Qu'avons-nous attesté au Souverain Pontife quand Nous avons réclamé la faveur du couronnement pour *Notre-Dame des Aydes*? Dans ce sanctuaire, avons-nous dit, Marie a remporté de grandes victoires, Marie a fait des prodiges de miséricorde, Marie a été l'objet d'une dévotion particulière depuis des siècles. Et pour le prouver il nous a suffi d'ouvrir vos annales. Nous y avons vu comment cette Reine victorieuse, qui a toujours été pour les ennemis de l'Eglise, *terrible comme une armée rangée en bataille* a su défendre son sanctuaire et ses chers habitants de Vienne des fureurs et du souffle empesté de l'hérésie, comment elle avait en 1631, délivré instantanément d'une peste affreuse les habitants de Blois venus en procession se prosterner à ses pieds pour implorer sa protection, comment elle avait arrêté plusieurs fois le fléau des inondations, comment elle était depuis des siècles, la grande ressource des habitants dans toutes les afflictions publiques et particulières, en sorte que chaque fois qu'il y avait parmi vos pères quelques graves préoccupations, quelques craintes sérieuses, on recourait à *Notre-Dame des Aydes*. Et cette confiance a été si souvent récompensée par les effets merveilleux de la protection de Marie, que les habitants des campagnes environnantes, imitant l'exemple de ceux de la ville, venaient en pèlerinage de bien loin quelquefois, portant sur leurs épaules les reliques de leurs saints, afin de toucher davantage le cœur de la *Bonne-Dame* de Vienne, implorer plus efficacement son secours, et obtenir de sa toute puissante intercession, ou la pluie les jours de sécheresse désolante, ou la sérénité du temps dans les saisons trop pluvieuses, ou la cessation de quelque autre fléau: et très souvent ces populations ferventes s'en retournaient comblées de joie d'avoir été immédiatement exaucées.

« Voilà ce que nous avons lu dans vos annales: nous croyons et nous avons attesté au Souverain Pontife ces preuves de la prédilection de Marie pour ce sanctuaire béni, et aussi de la tendre dévotion de vos pères pour *Notre-Dame*

des Aydes, nous l'avons attesté devant Dieu et selon notre ferme conviction après avoir pesé la valeur des monuments historiques.

« Et qu'on ne vienne pas nous dire que toutes ces merveilles se passaient et se racontaient au moyen âge, dans les temps de simplicité naïve et de crédulité. Quand il en serait ainsi un pareil langage serait encore plein de témérité; car, au moyen âge, les populations avaient comme à présent, des yeux pour voir, et des cœurs pour sentir les bienfaits et les reconnaître. Mais enfin, ce n'est pas au moyen-âge que se sont passés les faits les plus merveilleux arrivés dans le sanctuaire de Notre-Dame de Vienne. C'est sous le règne de Louis XIII et sous le règne de Louis XIV, c'est-à-dire à l'époque la plus glorieuse pour la France par l'éclat qu'ont jeté dans le monde entier les plus grands génies et les plus grandes illustrations littéraires: à l'époque des Bossuet, des Fénelon, des Corneille, des Racine, des Richelieu, des Colbert, des Turenne, des Condé. Assurément si la France dut être glorieuse des lumières qu'elle répandait dans le monde entier, c'est au XVII<sup>e</sup> siècle; et Blois à cette époque brillait parmi les villes les plus civilisées; on citait dès lors, (et c'est un proverbe conservé jusqu'à nos jours) on citait Blois comme remarquable entre les villes de France par la pureté de son langage. Eh bien, c'est dans ce beau siècle de la civilisation et de la littérature française, c'est dans cette ville distinguée entre les villes de France, c'est là, c'est à cette époque que se sont opérés et qu'on été attestés par la ville entière les faits merveilleux dont vos pères vous ont laissé le récit dans leurs annales et qui sont dans les archives de votre ville où chacun peut aller les voir. »

La cause que prenait ainsi en main Mgr Pallu du Parc était vraiment plaidée avec une éloquence persuasive, aussi la supplique qu'il adressait au chapitre de la Basilique vaticane reçut-elle la réponse qui donnait satisfaction aux plus chers désirs de l'éminent postulateur, et de la population dont il se faisait si bien l'interprète.

### 3. — Le décret ordonnant le couronnement de Notre-Dame des Aydes en la Ville de Blois

L'insigne faveur obtenue par Mgr Pallu du Parc pour Notre-Dame des Aydes était d'autant plus précieuse, qu'à l'époque où elle était accordée, les couronnes n'apparaissaient encore qu'à de bien rares intervalles. Un simple rapprochement suffira pour faire comprendre combien cet honneur fut apprécié des Blésois, car en même temps que sur le front de la statue de Notre-Dame des Aydes, d'autres couronnes furent déposées simultanément sur la tête des statues de N.-D. du Puy, de Chartres, du Laus, de Mauriac et du Verdelaïs; ainsi N.-D. de Blois marchait de pair avec nos plus illustres sanctuaires de France.

L'honneur extraordinaire qui s'ajoutait pour elle à une longue suite de glorieux témoignages venait ainsi confirmer d'éclatante façon l'irrécusable autorité des siècles passés, et la couronne symbolique qui allait être déposée sur le front de Notre-Dame des Aydes apparaissait comme une marque de solennelle reconnaissance pour les grâces sans nombre obtenues de sa bonté miséricordieuse. Le document qui authentique ce privilège est l'hommage le plus autorisé qui ait été rendu à la Reine de notre sanctuaire: par sa nature même, il tient une place trop importante dans « *les Gloires de Notre-Dame des Aydes* » pour que nous n'en donnions pas le texte dans son intégrité, selon la traduction approuvée par Mgr Laborde, évêque de Blois (1877-1907).

*Marius Matei, par la miséricorde divine, Evêque de Porto et de Sainte-Rufine, Cardinal de la Sainte Eglise romaine, Archiprêtre de la sacrosainte Basilique patriarcale du Prince des Apôtres, et aussi le Chapitre et les chanoines de la même Basilique.*

*Le R<sup>me</sup> Evêque de Blois Nous ayant exposé qu'une statue, représentant Notre-Dame des Aydes et le petit Enfant Jésus, est vénérée dans la ville de Blois, où elle jouit d'une grande célébrité par l'éclat des miracles et par l'affluence et la dévotion d'un grand nombre de fidèles, ainsi qu'il Nous a été*

attesté par les lettres spéciales et les documents communiqués par le même Evêque et conservés dans nos archives.

De plus, Nous ayant été demandé avec instance que par un décret solennel de notre Chapitre, cette statue puisse être ornée de deux couronnes d'or enrichies de pierreries offertes par une pieuse dame qui professe une piété singulière envers la Mère de Dieu et l'Enfant Jésus.

Nous, à qui appartient par privilège du Saint-Siège, la fonction et l'honneur de couronner les images de la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu, lorsqu'elles sont signalées par une ancienne vénération et par l'éclat de prodiges célestes, afin d'exciter de plus en plus l'ardente dévotion du peuple chrétien envers la Mère de Dieu, et de l'augmenter par un culte aussi parfait que possible, dans une assemblée capitulaire réunie canoniquement le onzième jour de ce mois de Septembre, Nous avons examiné de nouveau, avec la plus sérieuse attention les documents présentés. Nous avons vérifié et constaté l'antiquité de ce culte, la multitude des miracles et l'affluence innombrable des fidèles qui visitent ce sanctuaire avec empressement, dévotion et confiance.

C'est pourquoy, conformément à la haute recommandation du susdit Evêque de Blois, pour la plus grande gloire du Dieu tout puissant qui a daigné combler d'honneurs et de privilèges singuliers la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de son Fils unique, de notre plein gré, Nous avons décrété et ordonné que les images de N.-D. des Aydes et de l'Enfant Jésus, vénérées dans la ville de Blois, seront couronnées avec les diadèmes d'or qui leur ont été précédemment offerts.

Et pour que ce couronnement solennel puisse avoir lieu sans retard, Nous avons accordé et Nous accordons dans le Seigneur au même Révérendissime Evêque la faculté d'imposer en Notre nom, par lui-même ou par une autre personne constituée en dignité ecclésiastique, sur les têtes des dites Images, les couronnes d'or enrichies de pierreries et de procéder à la cérémonie solennelle du couronnement selon le rite prescrit dans cette circonstance.

En foi de quoi, Nous avons ordonné par ces présentes lettres, signées par l'illustre et révérend Chanoine, secré-

taire de notre Chapitre, et par le Chancelier de la Basilique du Prince des Apôtres, fussent scellées de notre sceau.

Donné à Rome, en notre salle capitulaire, l'an de l'incarnation du Seigneur MDCCCLIX, le treizième jour de septembre, indiction romaine II, l'an XIV du Pontificat de Notre Saint Père le Pape Pie IX.

Signé: G. AUDISIO,  
Secret.

Philibert POMPONI,  
Chancelier.

Tel fut le décret qui apporta tant de joie au pieux Evêque qui l'avait sollicité, au vaillant curé de Saint-Saturnin M. l'abbé Drouault, infatigable promoteur de cette démarche et à tous les cœurs amis de N.-D. des Aydes. Aussitôt qu'il l'eut reçu de Rome, Monseigneur Pallu du Parc pensa à organiser les fêtes qui furent fixées au dimanche 20 mai 1860. Il invita à les présider et à y porter la parole le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux que d'anciens souvenirs rattachaient à Blois. Il y avait jadis donné une grande mission en l'année 1824, sur l'appel de Mgr de Sausin, désireux de renouveler l'esprit de religion et de piété, dans la ville épiscopale à la tête de laquelle il venait d'être placé après une longue vacance du siège. L'évêque, reconnaissant des heureux effets produits par la parole apostolique du missionnaire, lui avait confié la direction de son Grand et de son Petit Séminaire récemment ouverts, et l'avait nommé chanoine titulaire de la Cathédrale. Devenu archevêque de Bordeaux, après avoir occupé le siège de Nancy, c'est en 1852 que Mgr Donnet avait été honoré de la pourpre cardinalice.

Quand il voulut rehausser la fête du couronnement par l'éclat d'une présidence illustre, Mgr Pallu du Parc, s'autorisant de ces liens si étroits avec Blois, fit appel au cardinal archevêque de Bordeaux qui accepta avec grande joie de présider et de porter la parole en cette solennelle circonstance. Lorsque le 19 mai, veille de la fête, il arriva à Blois, les cloches de toutes les paroisses et de toutes les chapelles.

sonnant à grande volée, annoncèrent l'entrée du prince de l'Église dans notre ville.

#### 4. — Le Cortège de la Fête du Couronnement

La grandiose solennité du dimanche 20 mai 1860 marque un point culminant dans le récit des Gloires de Notre-Dame des Aydes. Il nous est facile d'en évoquer le souvenir en empruntant les principaux détails à une Notice qui fut publiée à Blois, en l'année même.

Sous l'intelligente direction de M. J. de la Morandière, architecte de la ville, les habitants et les communautés religieuses avaient rivalisé d'efforts, de travail et de générosité pour décorer les rues que le cortège devait traverser, les lieux où il stationnerait. De distance en distance, s'élevaient de légers édifices de gaze et de fleurs. Les maisons étaient pavoisées d'étendards aux couleurs et aux chiffres de la Sainte Vierge : au-dessus des rues flottaient des banderoles de même nuance, dont les inscriptions empruntées aux litanies offraient une suite d'invocations à la Reine du Ciel.

Les paroisses voisines étaient venues se joindre à celles de la ville, avec leurs croix, leurs bannières, leurs bâtons de confrérie, leurs reliquaires dont la variété présentait un coup d'œil pittoresque. Saint-Nicolas exhibant le trésor de ses reliques insignes faisait revivre toute la poésie du Moyen Âge, dans ce religieux défilé où les amis de Dieu semblaient rendre hommage à leur Reine.

Les fidèles de La Chaussée-Saint-Victor, de Montlivault, de Saint-Claude, de Saint-Denis, de Villebarou, de Villerbon, de Vineuil, de Cellettes, de Chailles, de Fossé, étaient accourus, leurs curés en tête, avec leurs croix, leurs bannières, leurs bâtons de confréries, leurs reliquaires dont la variété présentait le coup d'œil le plus pittoresque. La Chaussée montrait avec une sainte fierté ses châsses antiques si célèbres dans nos contrées. Les confréries et les écoles de chaque paroisse étaient distinguées par des oriflammes. Les jeunes filles des pensions et du bureau de bienfaisance, les orphelines de la maison de la Providence, les enfants de l'Hôpital, les uns

portant des roses ou de petits guidons, les autres des corbeilles de fleurs, le chiffre de Marie, ou les emblèmes rappelant les différents mystères de la vie de cette divine Vierge, attiraient successivement les regards. Venaient ensuite les sœurs de Saint-Paul de Chartres, de la Sagesse, de l'Espérance, d'Evron, les Petites Sœurs des Pauvres, les Servantes de Marie, les Frères de l'école chrétienne, l'école normale d'instituteurs, le petit séminaire Saint-François de Sales et le petit séminaire Saint-Louis, le grand séminaire, plusieurs ecclésiastiques étrangers, parmi lesquels on remarquait notre compatriote, le P. Monsabré, de l'ordre des Dominicains, préludant alors à cette carrière d'orateur qu'il allait illustrer, et destiné à chanter, quelques années plus tard, les gloires de Notre-Dame des Aydes à l'inauguration de ses vitraux; le chapitre cathédral dans les rangs duquel avaient pris place, M. l'abbé Frudin, chanoine de La Rochelle, M. l'abbé Duchesne, originaire de Blois, curé de Notre-Dame-des-Champs, à Paris, et M. l'abbé Fonteneau, chanoine et secrétaire général de l'archevêché de Bordeaux, plus tard évêque d'Agen et archevêque d'Albi.

Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois, s'avancait ensuite, le visage rayonnant du bonheur d'avoir procuré à ses chers diocésains les joies si pures et les faveurs spirituelles de cette belle journée; puis enfin Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, président la cérémonie revêtu de la pourpre romaine. Les deux prélats bénissaient la foule agenouillée sur leur passage.

A leur suite, apparaissaient les premiers magistrats et les hauts fonctionnaires de la cité; leur présence témoignait de l'intérêt qu'ils prenaient à une démonstration religieuse qui avait pour elle les sympathies de la population entière. Derrière les autorités, étaient groupés les membres des conférences de Saint-Vincent-de-Paul de la ville et du diocèse et ceux du Conseil Central d'Orléans.

A ce magnifique cortège faisaient escorte deux compagnies de la garnison, cependant que les musiques de la garde nationale et du 72<sup>e</sup> de ligne exécutaient alternativement les mor-

ceaux harmonieux qui rehaussaient la splendeur de la cérémonie.

Quelques minutes avant le départ, des nuages sombres menaçaient d'éclater, et déjà quelques gouttes de pluie pouvaient couler de l'inquiétude; mais bientôt une sérénité toute providentielle vint dissiper les craintes. Le temps resta couvert mais très doux, de manière à ne causer aucune fatigue, pendant cette longue cérémonie. C'était bien le temps le plus convenable et celui que tout le monde désirait.

Partis de l'église cathédrale Saint-Louis, les cortèges s'arrêtèrent devant l'église Notre-Dame-Saint-Vincent-de-Paul, pour y recevoir les couronnes, objet de l'attente générale, riches diadèmes dont les bijoux montés avec art étaient dûs à de pieuses libéralités. Le développement du cortège autour du square de l'église Saint-Vincent-de-Paul présentait un ravissant coup d'œil: tous les Blésois savent en effet que ce site est particulièrement favorable aux développements qui s'encadrent si harmonieusement dans ses belles perspectives.

Ce fut une bien délicate et touchante pensée que celle d'avoir déposé dans cette église les couronnes qui allaient être solennellement posées sur le front de Notre-Dame des Aydes et de son Enfant Jésus. Cette église, en effet, le 3 juin 1855, avait été solennellement dédiée à l'*Immaculée-Conception*, par Mgr Pallu du Parc, en mémoire de la proclamation de ce dogme faite à Rome, le 8 décembre précédent. Comme le remarque si bien M. Dupré, dans sa notice sur la Fête du Couronnement, cette première station renfermait un symbolisme charmant; de même que l'auguste privilège de son Immaculée Conception a été le point de départ des sublimes vertus, et des admirables perfections de Marie. de même il convenait de placer d'abord les emblèmes de son triomphe sur un autel consacré en l'honneur de ce dogme fondamental, principe de ses grandeurs et de sa gloire immortelle.

Du square Saint-Vincent (dit aujourd'hui square Victor-Hugo), le cortège, dans son ordre imposant, reprit le chemin de Vienne par la Grand'Rue (aujourd'hui rue du Commerce, la rue Denis-Papin n'était pas encore percée). Avant de traverser la Loire, il passa sous un arc de triomphe érigé à

l'entrée de la ville et surmonté des blasons épiscopaux, de la tiare et des armoiries du pape Pie IX. Autour de la pyramide du pont, quelques inscriptions retraçaient les épisodes les plus saillants d'un pèlerinage consacré par les siècles.

On arriva à l'église de Vienne où l'on alla prendre la statue de Notre-Dame des Aydes, richement parée, pour la porter en triomphe au lieu de son couronnement. A l'aspect de cette suave figure, un mouvement de pieuse joie et d'attendrissement se manifeste dans la foule; les visages s'épanouissent, des yeux se mouillent de pleurs. La statue était placée sur un brancard recouvert d'une draperie de velours violet à crépines et franges d'or: elle était portée par douze hommes qui étaient certainement nécessaires pour ne pas plier sous une si lourde charge.

Nous pouvons cependant consigner ici un détail qui n'a été imprimé dans aucune des notices consacrées à la cérémonie du couronnement. Ce détail a été répété et confirmé à plusieurs reprises par M. Arcanger-Drouault à son successeur M. l'abbé Jourdain qui, bien des fois par la suite, nous a rappelé ce témoignage. Les porteurs de la lourde statue de pierre massive de Notre-Dame des Aydes, alourdie encore par le poids du trône d'honneur sur lequel on l'avait assujettie ont déclaré à leur curé, M. Drouault, que malgré la longueur du double trajet qu'il leur fallut parcourir, la première fois pour la transporter de l'église dans la cour de l'hôpital, la seconde fois pendant la longue procession qui se déroula à travers les principales rues du faubourg de Vienne, avant de la replacer dans son sanctuaire, la statue leur avait paru légère, et qu'ils avaient été tout étonnés de ne pas en sentir le poids. N'était-ce pas une maternelle attention de Notre-Dame des Aydes tenant son enfant Jésus dans ses bras que de faire sentir aussi, si suavement, à ceux qui avaient pris ce précieux fardeau sur leurs épaules, la vérité de cette parole de nos Saints Livres: « *Mon joug est doux et mon fardeau léger.* » ?

Une estrade élégamment décorée et une large tente avaient été adossées au bâtiment du fond de la vaste cour de l'hôpital. C'est sur ce trône que fut placée la statue de Notre-Dame

des Aydes revêtuë de la chape de drap d'or et du voile brodé qui sont sa parure habituelle aux jours de fête: tous les regards étaient dirigés vers elle. Les pontifes placés devant le trône de Marie, contemplaient avec une visible émotion le merveilleux tableaux qui se déroulait sous leurs yeux, dans cette vaste enceinte où la Religion déployait toutes ses pompes.

### 5. — Le Discours de Son Eminence le Cardinal Donnet

Au milieu d'un profond silence, Son Eminence s'adresse à la foule innombrable massée devant lui. Il commence par rappeler les souvenirs de la mission qu'il était venu prêcher à Blois en 1824:

« Chers habitants de Blois, Notre présence au milieu de vous Nous rappelle les plus douces joies de Notre vie, Nos premiers pas dans la carrière apostolique, Nous Nous sentons heureux près de vous. L'âge a blanchi Notre tête, mais le cœur est le même et Notre voix saura encore arriver jusqu'aux plus éloignés d'entre vous. Le saint évêque (Mgr de Sausin) qui gouvernait alors le diocèse et dont Nous ne prononçons jamais le nom qu'avec ce respect et cet amour dont Nous sommes acoutumés à entourer les noms des Ambroise, des Basile, des Augustin, des François de Sales, salua dans les jours de cette mission les premières consolations de son épiscopat. Avec quelle joie Nous sommes accouru pour déposer sur la tête de la Bienheureuse Vierge Marie, de concert avec l'ange de votre église, les couronnes d'or autorisées par Pie IX, en faveur de la Vierge de Blois! »

Puis, après avoir chanté les gloires de Notre-Dame des Aydes, le cardinal s'adresse aux autorités:

« Monsieur le Préfet (1), vous avez voulu être l'heureux témoin de nos pompes... Ces populations auxquelles vous avez fait tant de bien, aiment à vous voir prier avec elles, et je suis l'interprète de leurs sentiments, en vous remerciant de l'assistance et des consolations que vous leur avez portées en

(1) M. de Soubeyran.

des jours de cruelles épreuves. S'il est vrai que pour adoucir une peine, il faut la partager, les riverains de la Loire et du Cher n'oublieront jamais que vous vous êtes associé à tous leurs périls et à toutes leurs douleurs.

« Braves officiers et soldats du 72<sup>e</sup>, quand vous plantiez sur les murs de Malakoff et de Solférino le drapeau de la France, vous frémissiez d'un indicible enthousiasme. Aujourd'hui, à cette heure solennelle, sous le regard de Jésus et de sa divine Mère, ce sont d'autres impressions ! Vous êtes sous l'action de la grâce et le souffle du Seigneur passe sur vos âmes.

« Que la magistrature, que les édiles de la cité, que le clergé, que les fidèles de toutes les classes, et en particulier les habitants de Vienne et leur si digne pasteur, reçoivent Nos remerciements pour l'accueil qu'on a bien voulu nous faire : et Nos félicitations aux hommes généreux dont le dévouement et l'habileté ont tant contribué à la splendeur de cette journée.

« En montant les marches de cet autel, pour déposer sur votre tête auguste une couronne, laissez-nous, Vierge Sainte, en faisant revivre votre gloire avec la splendeur des anciens jours, vous conjurer d'obtenir du cœur de votre Fils une parole qui attire ses plus riches bénédictions sur la ville, le diocèse, la France et l'Église, et de même que nous vous couronnons sur la terre, nous méritons d'être couronnés par Jésus-Christ dans le ciel. »

Mgr l'Évêque de Blois, attendri jusqu'aux larmes, ajoute quelques mots pleins d'effusion pour remercier Son Eminence et pour la prier de mettre le comble au bonheur des fidèles en couronnant l'image vénérée de leur auguste patronne.

## 6. — L'imposition des couronnes

Au moment solennel où les couronnes symboliques sont posées sur la tête de l'Enfant Jésus d'abord, puis sur celle de sa divine Mère, le canon se fait entendre et donne le signal d'allégresse ; au même instant, toutes les cloches de la ville, les cantiques sacrés, le chant du *Regina Cali* et du *Te Deum*, les symphonies militaires retentissent comme une immense

acclamation, annonçant aux flots d'une multitude innombrable et aux habitants de la ville entière que la Vierge protectrice du pays vient de recevoir le suprême honneur accordé par le Souverain Pontife aux vœux de la piété et de la reconnaissance. Tous les cœurs saluent avec transport l'image radieuse de la meilleure et plus tendre des mères, de cette *Bonne Dame de Vienne*, ainsi nommée par la confiance naïve de nos aïeux.

Après le couronnement, le cortège poursuit sa marche triomphale à travers la foule émue. Arrivée au *Chemin-Neuf* (aujourd'hui l'avenue du Président-Wilson), la Vierge couronnée se repose quelques instants sous un arc de triomphe. Ce deuxième arc était d'un légèreté remarquable : le blanc et le bleu-azur couleurs de la Sainte Vierge s'enlaçaient harmonieusement aux montants de ce portique d'une structure vraiment aérienne. Pendant que le chœur chantait avec élan les belles strophes de l'*Ave Maris Stella*, la Madone de Vienne était tournée du côté de la ville. Ainsi placée, elle semblait bénir de son doux regard cette chère cité qui lui renouvelait une consécration séculaire, destinée à resserrer les liens d'une antique fidélité. Cette halte fut un des plus beaux moments de la cérémonie.

Devant la foule massée aux pieds de la Madone, sur les quais de la Loire, se déroulait le magnifique panorama de notre antique et royale cité. En cette journée où elle la fêtait si magnifiquement, avec quel amour les yeux de la Reine du ciel devaient s'abaisser, sur cette cathédrale de Saint-Loiris, dont les évêques successifs s'étaient plu à l'entourer des plus pieux hommages ; sur ce vieux château dont les rois, les reines et les princes étaient venus d'âge en âge orner son sanctuaire et promouvoir son culte ; sur cette antique église bénédictine de Saint-Laumer dont les abbés désignaient jadis les curés gardiens du sanctuaire de Notre-Dame des Aydes ; enfin sur tout ce peuple blésois dont la pieuse et touchante unanimité lui rendait ces magnifiques honneurs.

Après cet arrêt face à la ville, la procession se remettait en marche, passant, à la rencontre des rues Bertheau et Croix-Boissée, sous un troisième arc de triomphe aux emblèmes

spécialement appropriés à Notre-Dame des Aydes. Et tous regagnaient lentement l'église de Vienne pour replacer la gracieuse image dans son sanctuaire privilégié. La cérémonie, qui avait duré près de cinq heures, s'achevait sur la bénédiction du Saint-Sacrement, et devait laisser chez tous ceux qui eurent la joie d'y participer, un souvenir ineffaçable. Nous en prenons à témoin, au moment où nous écrivons ces lignes, les personnes qui vivent encore aujourd'hui. Avant de rédiger ce chapitre, nous en avons entendu quelques-unes : après soixante-dix ans écoulés, elles parlent toujours avec une émotion communicative de cette journée du 20 mai 1860, qu'elles ont vécue dans les années de leur enfance, et qui pour elles demeure inoubliable.

## 7. — Deux souvenirs du Couronnement

Parmi les précieux témoignages que nous avons pu recueillir, il en est un qui vaut d'être consigné ici. Citons les lignes mêmes que lui consacrait déjà, il y a vingt ans, Mgr Boulliau, dans sa notice sur M. Arcanger-Drouault :

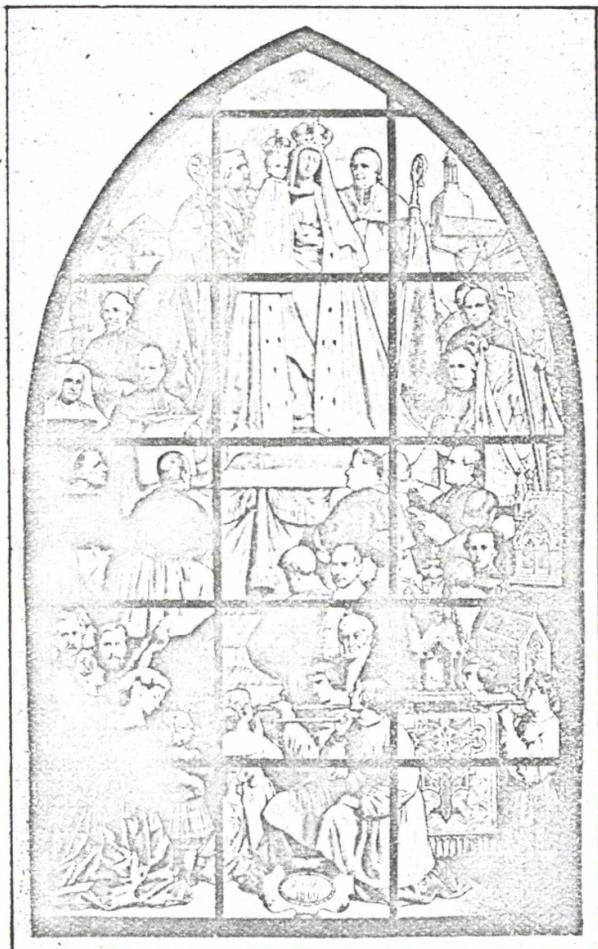
« Un enfant de chœur de l'une des paroisses de la ville, qui s'était fait remarquer jusque là par sa dissipation et ses espiègeries, se sentit tout d'un coup, au matin de la grande fête, envahi de bonnes dispositions, et se dit à lui-même avec un sérieux inaccoutumé : « Je serai bien sage aujourd'hui. » L'enfant tint si bien sa promesse et fut si sage en effet que, pendant la belle et longue procession où, tout émerveillé, il figurait, Dieu lui dit de sa voix la plus douce, la parole intérieure qui prononçait l'appel au sacerdoce. Et, coïncidence d'une délicatesse providentielle exquise, deux chanoines vénérables et distingués entre tous, MM. Pigé et Pornin, frappés durant la cérémonie de l'attitude recueillie du petit clerc, se penchèrent vers lui avec bonté et lui dirent à l'oreille : « Mon enfant, voudriez-vous être prêtre ? » A dater de ce jour l'avenir sacerdotal de cette jeune âme était ouvert. Si ces quelques lignes passent sous les yeux de l'enfant de chœur du 20 mai 1860, qu'il veuille bien excuser la pieuse indiscretion que nous venons de commettre. » Nous ne voudrions pas

aggraver ce que Mgr Boulliau appelait naguère une pieuse indiscretion; mais trente-cinq ans se sont écoulés depuis qu'il l'a commise, et nous avons la joie de constater aujourd'hui que le fleur cueillie dans la guirlande du couronnement de Notre-Dame des Aydes est toujours vivante au milieu de nous, où elle demeure l'honneur de notre clergé blésois.

A l'occasion de cette fête, M. Drouault fit frapper deux médailles en or. La première fut offerte à S. Em. le cardinal Donnet, la deuxième à Mgr Pallu du Parc. Qu'est devenue la médaille d'or du Cardinal de Bordeaux? Nous l'ignorons. Mais ce que nous savons bien c'est qu'après avoir hérité nous même de celle de Mgr Pallu du Parc, nous l'avons transmise à une jeune fille qui la garde avec un soin pieusement jaloux, Mlle Anne Bouton. Puisse la chère enfant, bénie de Notre-Dame des Aydes, après avoir vécu de longues années sous la protection de ce vénérable et touchant souvenir, la transmettre à son tour à la génération qui viendra après elle, pour perpétuer la confiance et l'amour envers la patronne séculaire du pays blésois !

### 8. — Le Vitrail commémoratif du Couronnement de Notre-Dame des Aydes

Le souvenir de la grandiose cérémonie du Couronnement devait se perpétuer, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, sous une forme durable. C'est à la lumière du ciel que le successeur de M. Drouault, M. l'abbé Jourdain, allait, quelques années plus tard, demander de raconter aux générations futures cette page de notre histoire. Les rayons du soleil devaient s'en charger, en se jouant à travers les riches et multiples couleurs d'une haute verrière du chœur de la chapelle. Tous les pèlerins qui visitent le sanctuaire peuvent évoquer la mémoire de la fête de 1860 en levant les yeux vers le beau vitrail dont la radieuse lumière retrace le souvenir si cher à tous les cœurs blésois. Il a été exécuté par M. Eugène Oudinot, habile verrier de Paris, secondé par M. Auguste Leloir, peintre d'histoire, son ami et son collaborateur. Du reste, si l'artiste intelligent a pu mener son



NOTRE-DAME DES AYDES

*Vitrail du Couronnement*

ouvrage à bonne fin, il fut guidé par les avis judicieux d'un pasteur dévoué qui sut venir en aide à ses propres inspirations. Et ici nous aimons à citer textuellement ce qu'écrivit M. Dupré dans sa « *Légende des Vitraux de N.-D. des Aydes* » (Blois, Lecesne, 1869, p. 10) : « M. l'abbé Jourdain, curé de Vienne, a été l'âme d'une œuvre magistrale, digne, en effet, de toute sa sollicitude; après avoir conçu le projet, il n'a rien négligé pour en assurer l'accomplissement heureux; le succès a répondu aux efforts de son zèle méritoire; ce sera la récompense de ses actives démarches, en même temps que l'honneur de son église. »

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner l'explication de cette page d'histoire religieuse locale et d'art chrétien : explication qu'ils pourront suivre d'autant plus facilement que nous en mettons la reproduction sous leurs yeux. La dominante du tableau est la statue couverte du manteau d'or dont elle était habituellement revêtue et rehaussée du diadème des reines, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, qui porte également le signe d'une royauté miséricordieuse, c'est elle qui attire tous les regards, concentre les honneurs de la fête et personnifie l'espoir du peuple chrétien.

Le cortège imposant laisse voir, entre autres détails curieux, les bannières et les bâtons des confréries, les reliquaires empruntés au trésor des églises voisines. On remarque surtout trois châsses d'un travail exquis. La première est soutenue par de jeunes acolytes, vêtus de longues robes de lin. Quelques-uns ont cru reconnaître dans ces lévites des personnages habitants alors le faubourg. Nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien. Les renseignements que nous avons recueillis de la bouche même du pasteur, à qui l'église de Vienne doit l'initiative et l'organisation de ce vitrail, nous permettent de dire que ce sont quatre jeunes gens de l'atelier parisien de M. Oudinot, que l'artiste a fait poser pour la composition de son tableau.

A droite de la statue de la Sainte Vierge, (la gauche de l'image) S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux; à gauche, Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois. Au-dessous de Mgr l'Evêque de Blois, en descendant les degrés de l'estrade,

on distingue M. Doré, vicaire général, doyen du chapitre de la cathédrale; au-dessous M. Pigé, chanoine; un peu plus bas, de profil, attentif à la cérémonie, M. Jourdain, le curé de Vienne qui, quelques années plus tard, conçut le projet de ce vitrail et en fut l'habile ordonnateur. Un autre pasteur méritait à beaucoup de titres de prendre place à côté de son successeur; cette absence vient uniquement de l'extrême modestie qui a porté M. Arcanger-Drouault à refuser constamment son portrait, malgré des instances réitérées. Tous ceux qui regretterent si légitimement cette inévitable lacune se plurent à retrouver, par la pensée, M. Drouault dans ce respectable ecclésiastique qui, juste au-dessous de M. Jourdain, tourne la tête de façon à ne laisser apercevoir que sa tonsure... C'était bien peu. Devant M. Jourdain, de profil également, est M. l'abbé Duchesne, curé de Notre-Dame-des-Champs à Paris, un enfant de Blois qui, toujours sensible aux gloires de son pays natal, assistait à la cérémonie. Au-dessous de M. Jourdain et de l'ecclésiastique vu de dos, une figure juvénile. C'est celle de M. l'abbé Porcher, alors tout jeune clerc, plus tard vicaire de l'église de Saint-Saturnin, mort en 1910, doyen du chapitre de l'église cathédrale de Blois: la cérémonie du couronnement, à laquelle il assistait d'ailleurs, inspira fort heureusement sa muse poétique.

De l'autre côté du vitrail, en descendant, au-dessous du cardinal, le premier personnage est M. le chanoine Pacheran, grand cérémoniaire; M. Venot, secrétaire de l'Evêché, lisant le décret du couronnement; la Mère Eugénie, supérieure des religieuses de l'hôpital dans la cour duquel se déroulait la cérémonie, elle tient en main le coussin sur lequel le Cardinal vient de prendre la couronne; le père Monsabré, blésois, l'illustre prédicateur dominicain qui, dans le premier éclat de sa jeune renommée, assistait alors au couronnement et devait neuf ans plus tard, prendre la parole à l'inauguration de ce vitrail. A côté de lui, le chanoine dont on ne voit que le quart est M. de Belot, archiprêtre de la cathédrale. Au centre du tableau, le beau vieillard agenouillé à côté des châsses, est ce vieux Viennois de toujours, mort dans le faubourg qu'il n'a cessé d'habiter, M. Riffault-Blau, président et doyen d'âge du

conseil de fabrique de l'église Saint-Saturnin, et considéré comme le seigneur du faubourg qu'il habitait. Debout, au-dessus de lui, un de ses fils, M. Eugène Riffault, maire de Blois, né en Vienne et dévoué de cœur aux intérêts de son faubourg. Aux côtés du maire, le préfet, M. de Soubeyran, vu de quart, et le général Riffault, vu de dos : ces personnages représentent quelques-uns des premiers magistrats et des principaux fonctionnaires de la cité blésoise, honorant de leur présence le triomphe de notre auguste patronne.

Une famille admirablement groupée, à gauche, dans le bas du tableau, forme un des plus touchants épisodes de cette solennité. C'est la famille de Beaucorps dont la générosité permit de faire face aux frais de cette magnifique verrière. La marquise de Beaucorps agenouillée au centre du groupe, dans un geste d'un bel élan, lève les bras vers la Madone pour lui offrir un cœur d'or surmonté d'une flamme. A l'intérieur de ce cœur, qui reste un des plus beaux de la parue du sanctuaire, elle a enfermé les noms des membres de sa famille.

Dans la correspondance de M. Jourdain qui envoie au peintre les indications pour ce groupe, nous relevons cette note si caractéristique que nous citons textuellement : « Cette dame est pleine de foi, de piété et de charité, *son cœur est vraiment un cœur d'or*, aussi faudrait-il que celui qu'elle offre à la Saint Vierge le représentât vivement. » Les deux têtes qui sont tout près de la sienne, sont, au-dessus, celle du marquis de Beaucorps, et à côté, celle de son fils, Henri de Beaucorps, mort jeune, et principalement à l'intention et en souvenir duquel le vitrail était offert. Agenouillée à côté de sa mère, la jeune dame au mantelet de dentelle et au chapeau blanc est la comtesse de Saint-Maixent, tenant, tout contre elle, son fils, un charmant petit garçon au costume écossais, toujours vivant : c'est le R. P. de Saint-Maixent, de la Compagnie de Jésus ; et à côté d'elle aussi, sa fille pieusement agenouillée, les mains jointes, devenue plus tard la marquise de Lussac, aujourd'hui décédée.

Les contemporains se sont plu à reconnaître que les portraits étaient fort ressemblants. Parmi les figures qui offrent

cette exacte ressemblance, il faut citer en premier lieu celles de Jésus et de Marie, en ce sens qu'elles sont parfaitement conformes à l'original placé tout près de là, au-dessus de l'autel votif, où tant de fidèles sont venus et viendront prier avec ferveur, puis déposer leurs actions de grâces et leurs offrandes. La copie respire le même sentiment que la statue vénérée. L'auréole de douce lumière qui entoure et pénètre les lignes de ce tableau à la fois idéal et réel de la maternité divine prête un charme nouveau au modèle si gracieux qu'il reproduit.

### 9. — L'Ode du Couronnement

Dans la description des groupés entourant la Madone, au vitrail du couronnement, nous avons signalé la figure juvénile de M. Porcher, le jeune clerc de 1860. Il devint parmi nous un personnage ecclésiastique de premier plan, puisque après avoir été au début de sa carrière vicaire de Saint-Saturnin, il la terminait, en 1910, comme théologal, puis doyen du chapitre, et vicaire capitulaire, à la mort de Mgr Laborde. Il avait 20 ans lorsqu'il prit part à la splendide cérémonie, et il nous en a laissé le souvenir dans une pièce d'une belle inspiration. Nous la trouvons dans un ouvrage, non pas d'histoire locale, mais d'intérêt général qui fut édité en 1865 par la maison Douniol, de Paris, in-8° de 350 pages sous le titre *Les Sanctuaires de Marie: Pèlerinage divers*. L'auteur, M. l'abbé Boissard, missionnaire apostolique, dans les divers chapitres qu'il consacre aux plus illustres sanctuaires, en réserve un, d'une trentaine de pages, à celui de N.-D. des Aydes de Blois. Les Blésois nous sauront gré d'en citer les premières lignes :

« Si vous passez par Blois, cette gentille et noble ville du beau parler, célèbre autrefois par ses assemblées et la tenue des États-Généraux, par les brillantes réunions de la cour, ses fêtes et mille autres faits célèbres dans notre histoire, Blois aujourd'hui si calme auprès de sa Loire et de sa forêt de Chambord, arrêtez-vous un instant et faites une visite à la Madone des Aydes, si modestement retirée dans une église gothique d'un goût assez simple et pourtant comme

on n'en fait pas encore beaucoup aujourd'hui. Quand nous nous rendîmes au pieux sanctuaire, nous fûmes reçu par un tout jeune prêtre, vicaire de la paroisse, qu'une circonstance particulière avait indiqué pour occuper ce poste. Cet circonstance, la voici :

« En 1860, M. l'abbé Porcher, c'est son nom, figurait dans le cortège parmi les lévites du sanctuaire. Son esprit et son cœur, touchés de la beauté de ce spectacle, composèrent l'ode qu'on va lire. Il nous l'adressa avec une lettre pleine de documents, dont nous sommes heureux d'enrichir notre ouvrage. »

La lettre de M. Porcher que M. Boisnard cite intégralement, se termine par ces mots : « Vous ne sauriez croire, Monsieur, tous les bienfaits que Notre-Dame des Aydes répand autour d'elle, sur ces âmes d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, d'épouses, de mères qui chaque jour viennent s'agenouiller aux pieds de son autel. A toutes ses fêtes, l'affluence est considérable, mais le Lundi de la Pentecôte, jour où se célèbre chaque année l'anniversaire du couronnement, le concours est immense. On voit que Notre-Dame des Aydes est bien la mère de tout ce peuple... Puisque vous le voulez absolument, voici mon ode sur le couronnement. »

Les amis de Notre-Dame des Aydes aimeront à trouver ici quelques strophes du jeune poète de 1860.

*Ce n'est pas un prince éphémère  
Qu'attend ce peuple radieux,  
Celle qu'il attend, c'est sa Mère,  
La Reine immortelle des cieux.*

*C'est la Vierge qui sous son aile,  
Et qui toujours quand on l'appelle,  
L'abrite aux jours de ses douleurs,  
Répond à la voix du malheur.*

*C'est la Vierge de la clémence,  
Toujours douce aux cœurs repentants,  
Celle qui garde l'innocence,  
Dans l'âme des petits enfants.*

*C'est la Vierge des pauvres mères,  
Portant d'un fils le deuil cruel,  
Qui tarit leurs larmes amères,  
En leur montrant, là-haut, le ciel.*

*C'est la Bonne Dame de l'Ayde  
Que ce peuple entoure d'amour,  
Le plus doux trésor qu'il possède,  
Et veut contempler en ce jour.*

*Regarde, auguste Souveraine,  
Vois ton cortège triomphal,  
Il est bien digne d'une Reine  
Qui ceint le diadème royal...*

*Ce sont ces blonds enfants, qu'on prendrait pour les anges,  
A voir leurs fronts limpides et leurs pieux regards,  
De leur voix ingénue ils chantent tes louanges  
Et portent dans leurs mains tes brillants étendards.*

*Près d'eux l'on voit marcher les églises voisines  
Retraçant du passé la coutume et les lois.  
Tu retrouves ici, dans ces pompes divines,  
Tes enfants du vieux temps, ton peuple d'autrefois.*

*Et puis ce sont les Saints qui jadis sur nos rives  
Firent aimer ton nom, à nos premiers aïeux;  
C'est en vain que la mort tient leurs cendres captives,  
Les voilà devant toi, ces restes glorieux!*

*O Vierge, en souvenir de la belle couronne  
Que nous t'avons donnée en ce jour glorieux,  
Obtiens-nous une place, à tous, près de ton trône,  
A la grande fête des cieux.*

Mai 1860.

Rémy PORCHER.

---

## CHAPITRE ONZIÈME

### QUELQUES GUÉRISONS MIRACULEUSES

#### A L'ÉPOQUE DU COURONNEMENT

##### 1. — La prière populaire à Notre-Dame des Aydes

La splendide fête du couronnement eut comme effet tout naturel de raviver la confiance en Notre-Dame des Aydes. Dans le manuscrit que nous avons entre les mains M. Arcan-ger-Drouault écrit : « Les nombreux cierges qui brûlent presque toujours devant l'image de la Sainte Vierge, l'empressement que l'on met à se procurer les médailles et les gravures de Notre-Dame des Aydes sont pour nous un grand sujet de joie. J'ai demandé à plusieurs personnes si elles connaissaient la prière mise sur ces gravures, plusieurs m'ont répondu qu'elle la disaient tous les jours : Dieu soit béni ! Dans cette prière on ne demande que des grâces spirituelles ; ce sont les plus importantes. Sans doute, Celui qui voit le fond des cœurs peut seul dire combien on en a obtenu. Ce qu'il y a de certain c'est que souvent on nous prie de dire des messes d'actions de grâces. Nous en concluons naturellement que la Très Sainte Vierge a exaucé les prières qu'on lui adressait. »

Voici le texte de la belle prière dont parle M. Drouault, c'est vraiment la prière populaire à Notre-Dame des Aydes. Que de générations avant nous l'ont récitée avec une pieuse confiance, combien de grâces elle leur a obtenues ! Imitons leur exemple. Que la douce oraison revienne souvent de nos cœurs à nos lèvres, et transmettons-la à ceux qui viendront après nous.

PRIÈRE

---

*O Notre Dame des Aydes !*

Douce Reine des Anges et des hommes !

Justifiez le beau nom que vous portez.

Nous vous implorons *aidez-nous*.

*Aidez-nous* à combattre et à vaincre.

Les tristes suggestions du doute.

*Aidez-nous* à combattre et à vaincre.

Les dangereux entraînements de l'orgueil.

*Aidez-nous* à combattre et à vaincre

Les perfides attraits de la volupté.

*Aidez-nous* à combattre et à vaincre

Les nombreuses difficultés de la vie.

Afin que nous obtenions au Ciel

La couronne des élus. Ainsi-soit-il.

---

**2. — La petite muette**

La Sainte Vierge n'accorde pas à ceux qui l'invoquent seulement des grâces spirituelles : elle se plaît souvent à montrer sa puissance en récompensant leur confiance par des faveurs temporelles. Celles qui suivirent les fêtes du couronnement viennent ici à leur place, nous les mentionnons d'après le récit que nous a laissé M. Drouault dans son manuscrit, où il les fait précéder de cette remarque : « Quelques-unes d'entre elles ont été obtenues d'une manière au moins bien merveilleuse. »

Profondément respectueux des règles émises par la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, nous déclarons nous-même qu'il n'est pas dans notre intention d'en préjuger

le caractère proprement miraculeux en dehors du jugement de l'autorité ecclésiastique à laquelle seule il appartient d'en déterminer le véritable caractère. Quant à nos lecteurs ils peuvent s'en rapporter à la vénérable autorité à laquelle nous empruntons quelques-uns des faits admirables que nous citons dans ces pages.

Dans la ville de Blois, en Bourgneuf, habitait avec ses parents une petite fille, Joséphine Fillon, âgée de onze ans et demi. Le dimanche de Quasimodo l'enfant, jouant à la maison avec une de ses compagnes, fit tomber une glace de dessus la cheminée. Le père s'emporta contre sa fille, qui par suite de son émotion, resta muette.

Le lendemain, jour où l'on célébrait la fête de l'Annonciation, Joséphine vint avec son père en pèlerinage au sanctuaire de N.-D. des Aydes; elle y entendit la messe et se fit dire un évangile. En sortant de l'église, elle se mit à parler comme à l'ordinaire. Son père en était si heureux qu'il en versait des larmes.

### 3. — La vue recouvrée

Dans cette même année, raconte M. Drouault, j'ai vu à la fête de l'Assomption, la mère Fariou qui venait faire ses dévotions à N.-D. des Aydes, pour la remercier de lui avoir rendu un peu de lumière. Cette pauvre femme avait été opérée de la cataracte, quatorze mois auparavant. Malgré cette opération elle était tout à fait aveugle. Elle se fit alors amener devant l'image de N.-D. des Aydes. Là, pleine de piété et de confiance, elle demanda avec instance de pouvoir s'en retourner seule. La prière fut exaucée. Seule en effet, elle rentra à son domicile après ce dévot pèlerinage, à la joie et au grand étonnement de ses enfants. Depuis lors, elle a toujours vu assez pour se conduire, quoiqu'elle n'ait pas vu assez pour travailler. Elle put passer plus tranquillement, dans la compagnie des siens, les dernières années de sa vie, heureuse et reconnaissante d'avoir éprouvé que la Vierge Mère de Dieu a le pouvoir de procurer le bien et de détourner le mal, en faveur de ceux qui l'invoquent.

La bienfaisante image de notre patronne séculaire justifiant une fois de plus les sages réflexions du vieil Annaliste orléanais, le prêtre Symphorien Gyon qui dit dans son *Histoire de l'Eglise du Diocèse d'Orléans*: « Ce n'est pas l'image de la Vierge Marie qui nous délivre, c'est elle-même qui obtient notre délivrance par ses prières, agréant et approuvant le culte que nous rendons à son image et qui se rapporte à elle-même. »

#### 4. — L'enfant désespérée

M. et M<sup>me</sup> Gougeon, teinturiers, que nous avons bien connus habitaient alors la rue du *Puits-du-Quartier* devenue la rue Denis-Papin. Ils avaient une petite fille de quatre ans et demi qui était malade à un tel point que le médecin n'avait plus d'espérance. C'est dans ces douloureuses conjonctures qu'ils vouèrent leur chère enfant à Notre-Dame des Aydes et firent brûler un cierge devant son image. C'était dans les premiers jours de juin 1861. La petite fille, au très grand étonnement du médecin, éprouva de suite un mieux sensible, et quand les heureux parents vinrent annoncer la bonne nouvelle, quelques semaines après, à M. le Curé de Notre-Dame des Aydes, l'enfant était tout à fait bien portante. Famille profondément chrétienne, qui fut du reste bénie dans sa descendance, elle a donné deux prêtres à l'église; et malgré qu'il fût encore bien jeune, au moment de la guérison de sa sœur, notre cher ancien condisciple, M. l'abbé Gougeon, aujourd'hui retiré en Bretagne, est toujours heureusement des nôtres pour rendre témoignage de la maternelle faveur accordée par Notre-Dame des Aydes à son aînée.

#### 5. — Le bienfait de la Médaille de Notre-Dame des Aydes

Dans ses éphémérides, voici ce que note M. Drouault, à la date du 24 octobre 1861: « Je viens de dire une messe d'action de grâces pour une jeune fille demeurant rue du Sermon qui, il y a quinze jours, était à toute extrémité. Elle se nomme N... Brunet et n'a pas encore quatorze ans. A

peine lui avait-on remis une médaille de Notre-Dame des Aydes qu'elle se trouva mieux, et le mieux continua. Dimanche dernier, elle voulait donner à déjeuner aux personnes qui l'avaient soignée, son père s'y opposa en disant qu'elle devait faire au moins une visite à la Sainte-Vierge, à son sanctuaire privilégié, auparavant. Son père l'a accompagnée, et en reconnaissance de la merveilleuse guérison de sa fille, il m'a remis une offrande pour les pauvres. » Comme Notre-Dame des Aydes aura dû sourire à l'heureux père qui venait ainsi avec son enfant lui témoigner leur profonde gratitude pour la merveilleuse faveur obtenue par l'imposition de sa médaille bénie. La Très Sainte Vierge n'aime rien tant que les cœurs délicats qui savent ainsi s'associer au *Magnificat* de sa reconnaissance.

## 6. — La Miraculeuse Neuvaine

Pour faire connaître cette belle faveur de Notre-Dame des Aydes, nous n'avons qu'à citer textuellement le témoignage authentique qu'en a donné M. l'abbé Rousseau, chanoine titulaire de la Cathédrale Saint-Louis, dans la lettre qu'il écrivit, le 30 septembre 1862, à M. Drouault. Il lui parle d'une personne de la paroisse de Contres (Loir-et-Cher) dont il était curé à l'époque du couronnement.

« M<sup>me</sup> R. C., de Contres, était depuis sept ans affligée d'une grave maladie. Cette affection resta, pendant deux ans, dans des conditions peu alarmantes; mais dans la troisième année des accidents graves se produisirent qui forcèrent la malade à garder le lit pendant six mois et causèrent une prostration complète. A force de remèdes et de repos, sa situation s'améliora un peu; elle put reprendre les occupations habituelles du ménage et de son état de couturière, mais, au moindre excès de travail elle retombait languissante. De nouveaux accidents reparurent, il y a dix-huit mois environ, et cette seconde rechute fut accompagnée de symptômes tout à fait alarmants. Elle vit plusieurs médecins, on n'espérait pas de guérison.

« C'est alors que j'engageai cette pauvre malade, bien

bonne chrétienne, tout en employant les secours humains, à recourir à la Sainte Vierge, à faire une neuvaine à Notre-Dame des Aydes, à aller, s'il était possible, en pèlerinage, à Blois et à y faire la sainte communion. C'était l'époque de votre belle cérémonie du couronnement. Ma proposition fut accueillie avec empressement. La pieuse malade commença une neuvaine avec sa fille, promettant de venir toutes deux communier à Blois. Elle se mit en route, néanmoins, la veille du grand jour et vint coucher à Blois. Le lendemain, mêmes fatigues. Elle se rend avec beaucoup de peine à votre messe de huit heures pour y faire la communion. C'est dans cet état qu'elle se rendit à la Sainte Table.

« A peine de retour à sa chaise, elle éprouve un bien être dans tout son corps et ne ressent plus aucune lassitude ; elle prie beaucoup plus librement et se tient à genoux sans fatigue. Après avoir satisfait à sa dévotion, elle s'en retourne étonnée de marcher avec tant de facilité et d'agilité. Elle put faire, dans la journée, plusieurs courses dans la ville, sans éprouver autre chose qu'une lassitude ordinaire. Depuis ce temps, elle a recouvré sa santé, sa bonne mine, son sommeil, son appétit. Aucun accident n'a reparu, et elle est bien convaincue qu'elle doit sa guérison à Notre-Dame des Aydes.

« Elle est revenue cette année la remercier au jour anniversaire de sa guérison, et se propose de revenir l'an prochain dans le même but, pénétrée du même sentiment de reconnaissance pour cette marque signalée de sa protection.

« Ayant été témoin de l'état de cette femme pendant sa maladie et depuis sa guérison, c'est, pénétré de sa conviction et du même sentiment de reconnaissance envers la Très Sainte Vierge Marie pour cette nouvelle faveur que je me suis regardé comme obligé de vous transmettre ces quelques renseignements.

« J'ai l'honneur d'être...

« ROUSSEAU, chanoine. »

Ainsi Notre-Dame des Aydes se plaisait à multiplier les marques signalées de sa puissance et de sa bonté, en ces jours bénis, où toute la population demeurait encore sous le charme

et le rayonnement du jour glorieux de son couronnement. Répondant à l'appel de tant d'invocations, elle montrait une fois de plus que ce n'est pas en vain que l'on vient frapper à la porte de son cœur. Aussi M. l'abbé Porcher, le jeune poète qui avait fait l'ode du couronnement, quelques années plus tard se faisait encore l'écho de la reconnaissance de tous, en composant le cantique qui resta longtemps si populaire :

*O vous, Notre-Dame des Aydes,  
Aimable Reine de ces lieux,  
A vos enfants donnez votre aide,  
Secourez-nous du haut des cieux.*

*Ainsi nos pères, d'âge en âge,  
Ont invoqué ce Nom si doux ;  
Les peuples devant votre image,  
Les rois sont tombés à genoux.*

*Des fléaux éloignant l'atteinte,  
Vous nous gardez de tout danger,  
Ici nous n'avons plus de crainte,  
Quand vous daignez nous protéger.*

*Régnez sur nous, Vierge puissante,  
Souvenez-vous du jour heureux  
De votre marche triomphante,  
Et couronnez-nous dans les cieux.*

---

## CHAPITRE DOUZIÈME

L'ABBÉ LOUIS JOURDAIN

En 1865, M. l'abbé Louis Jourdain, ancien pro-secrétaire de l'Evêché et supérieur du Petit Séminaire Saint-Louis, succédait à M. l'abbé Arcanger-Drouault à la cure de Saint-Saturnin. Il ne devait y rester que quelques années seulement, puisque, en 1870, il était nommé chanoine titulaire de la Cathédrale de Blois; mais son passage, quoique relativement court, devait être d'une activité féconde pour les gloires de N.-D. des Aydes. Avec un entier dévouement il se consacra au développement de sa dévotion et de son sanctuaire.

### 1. — L'inondation de 1866.

Au début de sa vie pastorale se produisit la terrible et menaçante crue de la Loire qui laisse encore dans la mémoire des vieux Blésois de si émouvants souvenirs. C'est un événement trop important et qui manifesta trop bien la confiance des fidèles en Notre-Dame des Aydes et leur reconnaissance pour qu'on puisse en omettre le récit.

Les 28, 29 et 30 septembre 1866, cette crue fut telle que le faubourg de Vienne a couru pendant trois jours et trois nuits consécutifs les plus imminents dangers qu'il ait jamais eu à redouter. Une large ceinture d'eau l'étreignait de toute part, comme une mer en courroux, et s'élevant à deux mètres au-dessus du niveau moyen de la paroisse. Le péril était si menaçant que, par ordre de la police, tous les rez-de-chaussée avaient été évacués. On attendait d'un moment à l'autre une catastrophe: qu'une des faibles digues aient été emportées sur un seul point seulement et le désastre eût été épouvantable. En amont comme en aval, Orléans, Beaugency, Amboise, Tours, toutes les localités étaient dans la désolation.

Notre-Dame des Aydes qui, plus d'une fois déjà avait été le salut de Vienne et de Blois, comme elle en est la patronne, fut invoquée par un triduum de prières solennelles, célébré en son honneur, et ces immenses masses d'eaux furieuses s'écoulèrent sans causer aucun dommage au faubourg, pas même par les infiltrations souterraines qui manquent rarement de se produire, même dans les crues de moindre importance.

Sans crier au miracle, on ne pouvait s'empêcher de méconnaître une protection aussi signalée. Un élan de reconnaissance ne tarda pas à se manifester. On voulut garder le souvenir de cette assistance, on parla d'ériger un monument pour le transmettre aux âges futurs, et malgré la pauvreté du très grand nombre des habitants du faubourg (pauvreté facile à comprendre, des gens riches ne restaient pas dans une localité malheureusement exposée trop souvent à de pareils dangers). On y ouvrit une souscription qui fut très bien accueillie et produisit d'heureux résultats.

L'impatience populaire voulut avoir *sans retard* un témoignage de sa reconnaissance à offrir. Pour donner satisfaction à cet empressement, les fonds les premiers recueillis furent employés à faire graver, sur une grande plaque de marbre blanc, la relation sommaire de la belle cérémonie du couronnement. Cette grande plaque est la première de cette longue et magnifique parure de marbre qu'on admire aujourd'hui sur les murs du pieux sanctuaire comme un témoignage permanent de la gloire et de la bonté de Notre-Dame des Aydes.

Mais là ne devait pas se borner la manifestation de la gratitude populaire. La reconnaissance éclatait de toute part. Elle se montrait par quantité d'offrandes spontanées et imprévues. Il fallut donc penser à l'élection d'un monument plus sérieux et plus en harmonie avec le pieux élan qui se produisait.

## 2. — La préparation du vitrail commémoratif

On s'arrêta au projet d'établir une grande et belle verrière qui représentât d'une part *le terrible danger couru, la vive*

*émotion éprouvée* et de l'autre le secours apporté par Notre-Dame des Aydes, apparaissant au-dessus du faubourg menacé, revêtue du manteau en drap d'or enrichi de pierreries qu'elle portait au couronnement.

Ce projet, une fois connu, sourit aux personnes pieuses de la ville de Blois et des environs. Notre-Dame des Aydes s'était montrée tant de fois secourable à ceux qui l'avaient invoquée qu'on paraissait s'estimer heureux de rencontrer cette occasion de lui témoigner son amour.

Une souscription plus large fut ouverte au Secrétariat de l'Evêché et au presbytère de Saint-Saturnin. Mgr l'Evêque de Blois, si dévot à Marie, s'inscrivit en tête pour la somme de 500 francs. Presqu'aussitôt un pieux chrétien habitant le faubourg de Vienne, vint apporter la même somme. Il avait promis pendant le grand danger, disait-il, de faire cette offrande si l'on obtenait d'être préservé de la catastrophe qui se présentait si menaçante.

Encouragée par ce double exemple et soutenue sans aucun doute par celle dont on avait en vue de procurer la gloire, la souscription prit son essor. Offrandes petites et grosses lui furent apportées et l'on ne tarda pas à voir que le but désiré ne manquerait pas d'être atteint : on commença les études préparatoires du vitrail commémoratif de l'inondation.

Cette courageuse initiative excita l'émulation, stimula les pieuses générosités au point que les premières études étaient à peine commencées qu'il fallut aussitôt s'occuper d'en faire un second de même dimension (5 mètres sur 3) et de même difficulté pour lui faire parallèle. Une de ces familles patriarcales, comme on en trouve encore quelques-unes, famille foncièrement chrétienne et dévouée à toutes les bonnes œuvres, mais spécialement au culte de Notre-Dame des Aydes et à la gloire de son sanctuaire, vint trouver M. l'abbé Jourdain et, à son grand étonnement, lui fit la déclaration suivante : « Eh bien, Monsieur le Curé, puisque vous entreprenez de faire la première verrière, nous entreprenons de faire la seconde. Aussi ce n'est plus seulement un vitrail mais deux qu'il faut étudier et préparer. » Communication qui fut accueillie avec d'autant plus de reconnaissance qu'elle était

plus généreuse et plus modeste, la famille ayant protesté qu'elle ne voulait pas être connue.

Le sujet de ce second vitrail ne fut pas longtemps cherché, il se présentait de lui-même, il s'imposait. La magnifique cérémonie du 20 mai 1860, l'une des plus grandes gloires de Notre-Dame des Aydes. était bien le sujet qui devait faire parallèle à son *Invocation* dans le danger menaçant que venait de courir le faubourg. Telle fut l'origine du vitrail du Couronnement dont nous avons parlé avec détail dans le chapitre consacré à la description de cette inoubliable cérémonie.

La double tâche de l'exécution de ces vitraux fut confiée au talent d'un habile ouvrier de Paris, M. Eugène Oudinot, qui avait déjà orné plusieurs églises de la capitale. Les sujets spéciaux que lui demandait la piété blésoise présentaient des difficultés exceptionnelles. L'artiste prit à cœur ce travail compliqué : il le mûrit patiemment, l'étudia sous toutes ses faces et secondé par M. Auguste Leloir, peintre d'histoire. son ami et son collaborateur, il le mena à bonne fin.

Mais ce ne fut pas sans beaucoup de démarche laborieuses et pénibles de la part du zélé pasteur, organisateur de ces deux éloquentes *ex voto*. Que de lettres, que d'ébauches, que de dessins préalables, que les voyages avant d'arriver, sinon à l'idéal entrevu, tout au moins à la satisfaction et de la reconnaissance publique et des souvenirs encore tout récents. La difficulté se comprend aisément si l'on considère que les artistes étrangers au pays n'avaient l'idée ni des lieux, ni des personnes, ni des choses témoins des événements qu'il s'agissait de reproduire, en prenant la nature en quelque sorte sur le fait. Nombre d'esquisses furent présentées, corrigées en bien des manières, ce fut le seul moyen de s'entendre sur la composition des cartons de chacune des deux verrières. Aussi fallut-il attendre de longs mois avant qu'elles fussent achevées.

Ces jours d'attente eurent du reste comme résultat de provoquer de nouveaux et bien précieux témoignages de foi, de piété et de générosité de la part des âmes dévouées au culte de Notre-Dame des Aydes. C'est pendant cette période que prit naissance le projet d'offrir un grand et magnifique

tapis confectionné à l'aiguille pour son sanctuaire. Ce tapis fut divisé en quatre-vingt carrés remis aux personnes de bonne volonté qui se partagèrent le travail, en fournissant en même temps le canevas et la laine, et une offrande de dix francs pour les frais généraux. Parmi les zélatrices qui se donnèrent à cette tâche, nous retrouvons tous les noms connus de la société blésoise de cette époque, et malgré les difficultés résultant de ce que cet effort s'ajoutait à beaucoup d'autres, elles réussirent en quelques mois à mener à bonne fin l'œuvre qu'elles avaient prise à cœur.

Pendant ce temps, les vitraux si impatiemment attendus s'avançaient de jour en jour. On se mit en devoir de les photographier, et ces photographies arrivèrent à Blois, bien avant les vitraux eux-mêmes. On les trouva fort belles, elles se répandirent rapidement dans le public, dont elles excitèrent la curiosité en rendant plus vive l'impatience de voir les verrières elles-mêmes dont elles étaient la reproduction.

### 3. — Le vitrail de l'Inondation

Nos lecteurs qui connaissent déjà le vitrail du couronnement, aimeront à trouver ici la reproduction de celui de *l'Invocation*. Une vaste perspective s'ouvre au spectateur, où la scène du ciel correspond admirablement aux angoisses de la terre. Le pont de Blois et les quais sont remplis d'une foule consternée, le clocher de Notre-Dame des Aydes domine le paysage; sur le devant la Loire furieuse bat les arches du solide monument, de l'autre côté, le fleuve submerge tout le val jusqu'aux coteaux de Saint-Gervais. Les familles menacées par les eaux s'enfuient pêle-mêle, emportant avec elles tout ce qu'elles ont pu sauver. L'épouvante se lit sur tous les visages de ces pauvres gens qui se précipitent en désordre sur le pont pour gagner les hauteurs de la ville où des âmes compatissantes vont leur procurer un asile et des vivres. Scène émouvante, sans cesser d'être rigoureusement vraie, nous disent les contemporains de ce désastre.

Dominant ce drame navrant, dans la partie supérieure, dans le jour radieux de la pure lumière et de l'éternel repos, la Sainte Vierge et les Sainte Patrons du faubourg de Vienne implorent la divine miséricorde : vision céleste qui forme un doux contraste avec les émotions de la terre en péril. Notre-Dame des Aydes porte son enfant Jésus tel que nous l'offre la statue de sa chapelle, mais ici toute radieuse d'une splendeur céleste. La Vierge Mère et le divin Enfant sont environnés d'un cortège d'anges et d'esprits bienheureux : à leurs pieds les patrons de la paroisse de Vienne intercèdent en faveur d'un peuple affligé : Saint Joseph, saint Pierre, patron de la Confrérie des pêcheurs, saint Clément de celle des mariniers, sainte Anne des fendeurs, saint Fiacre des jardiniers, saint Saturnin, titulaire de la paroisse, unissent leurs puissantes supplications. L'artiste habile a su donner à chacun des personnages de cette vision mystérieuse une physionomie et une attitude distinctes. Sainte-Anne qui a sa chapelle dans l'église, implore la clémence divine par l'entremise d'une vierge docile à sa voix maternelle. Un lis éclatant de blancheur symbolise la vertu de saint Joseph ; le geste et le regard de saint Pierre exprimant la détresse et le besoin d'un prompt secours. Saint Saturnin a déposé la crosse épiscopale et la palme du martyr, pour mieux joindre ses mains suppliantes ; saint Fiacre, appuyé sur sa bêche, prie de tout cœur et contemple immobile les progrès du redoutable fléau.

Notre-Dame des Aydes, *Reine de tous les saints*, ne demeure pas sourde à tant de vœux unanimes ; sa main gauche habituée à soutenir les pieds de Jésus, s'est abaissée, cette fois, pour lui montrer les angoisses de la terre, ses yeux d'ordinaire modestement baissés, se fixent avec intention sur le visage du divin Enfant et provoquent sa bonté. Le Maître souverain des éléments déchainés, modifie lui aussi une attitude traditionnelle en quelque sorte : il détache son bras du cœur de sa mère et l'incline majestueusement vers les vagues bouillonnantes avec la calme et irrésistible autorité d'un Dieu apaisé. La légende latine, soutenue par deux anges au sommet du vitrail, explique ce geste impératif, en même temps qu'elle résume à elle seule le tableau tout entier : « *Legem*



NOTRE-DAME DES AYDES

*Vitrail de l'Inondation*

*ponebat aquis ne transirent fines suos.* » Il imposait sa loi aux eaux pour qu'elles ne franchissent pas leurs limites.

Le *Journal de Loir-et-Cher* résumait ainsi l'impression produite par ces verrières qui furent accueillies avec une faveur unanime. « Le succès complet de ce remarquable travail honore le pasteur zélé qui a conçu la pensée chrétienne d'offrir cet *ex voto* monumental à Notre-Dame des Aydes ; le résultat de toutes ses démarches est également flatteur pour les personnes qui ont bien voulu concourir à la réalisation de ce louable dessein, pour les artistes habiles qui l'on exécuté avec tant de soin et d'intelligence. Ce splendide hommage de la piété publique fera désormais le principal ornement de l'église de Vienne et perpétuera dans un sanctuaire béni les souvenirs édifiants et glorieux qui l'ont inspiré. »

#### 4. — L'inauguration des vitraux

C'est au 17 mai 1869 qu'avait été fixée l'inauguration solennelle des belles verrières dont la préparation avait coûté tant d'efforts, en même temps qu'elle fut l'objet de si touchantes générosités. Au sujet des dépenses considérables qu'elles avaient nécessitées le curé de Vienne pouvait écrire : « J'atteste que toutes ces sommes ne figurent en aucune façon aux comptes de la fabrique, elles sont le produit d'offrandes spontanées faites à Notre-Dame des Aydes à un titre ou à un autre. Si ces offrandes avaient été demandées, elles ne fussent pas venues si nombreuses et si abondantes. Elles sont le témoignage glorieux et non équivoque de l'amour qu'inspire notre sainte Patronne, et de la confiance qu'on a en elle. »

Au jour fixé pour la solennité, un affluence considérable remplissait l'église au dedans et même au dehors, sans que ni l'ordre ni le recueillement fussent troublés. M. le baron de Vougy, préfet, M. Riffault, maire, et les notabilités de la ville, assistaient à cette réunion imposante qui devait faire époque dans les fastes du sanctuaire privilégié. Mgr Pallu du Parc, qui avait officié pontificalement, accompagné de son

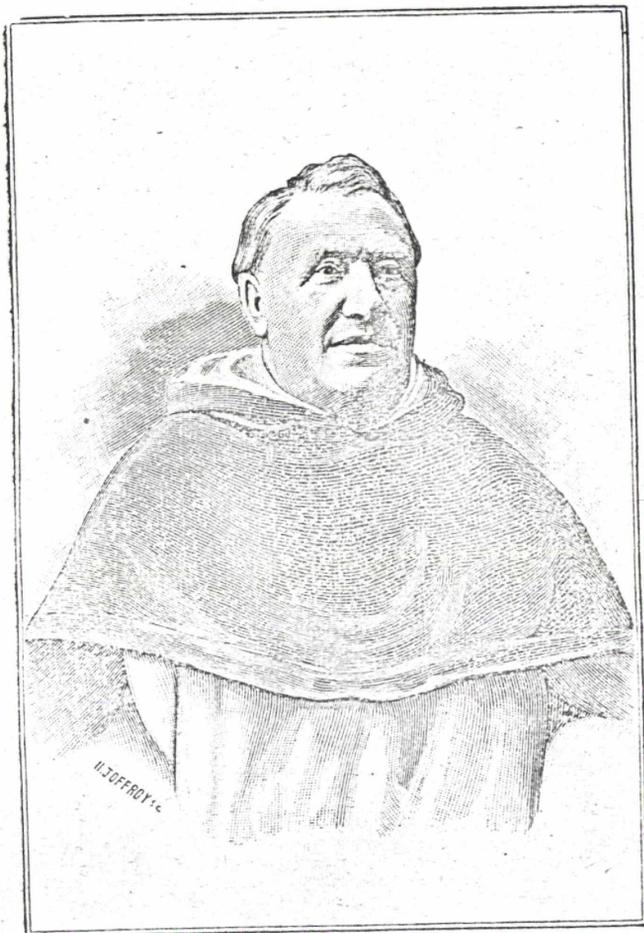
clergé, bénit les deux verrières qui jusque-là n'avaient pas été découvertes. Ce fut un heureux moment pour le vénérable prélat, pour son pieux entourage et pour l'assistance toute émue : un sentiment général d'admiration saisit les témoins de cette brillante apparition, attendue impatiemment et saluée avec enthousiasme.

L'éclat de cette cérémonie devait être magistralement rehaussé par l'éloquence de celui qui avait reçu mission de s'en faire l'interprète. C'était le R. P. Monsabré, dominicain né à Blois, qu'une haute et légitime réputation avait précédé dans son pays et qui devait, en cette circonstance, y remporter un nouveau triomphe oratoire. Déjà pendant les trois journées précédentes, à l'occasion des exercices de l'Adoration perpétuelle, ses auditeurs pressés en foule au pied de sa chaire, avaient subi le joug de ce talent souple, facile et fécond, de cette parole tantôt moelleuse, simple et familière, tantôt brusque, énergique et sublime. En ce soir de l'inauguration, l'immense foule qui remplissait les nefs fut littéralement suspendue à sa voix puissante.

Après un tableau rapide et brillant des bienfaits et du culte de la Sainte Vierge en France, il paya en ces termes son tribut d'hommages à Notre-Dame des Aydes :

« La Révolution ne nous avait pas épargnés. Il y avait dans le vieux Blois un sanctuaire vénérable dont personne ne pouvait trouver l'origine et dont les refrains populaires chantaient les merveilles : Là, Marie régnait sans partage et ses enfants ne permettaient pas aux ennemis de la foi d'approcher ; là se rendaient, en grande pompe, les Etats Généraux, rois, évêques, évêques et honorables bourgeois, pour implorer l'assistance de la reine du ciel ; là venaient prier, en grande dévotion, les mères, les épouses de nos rois, mêlées au petit peuple ; là, le pieux Louis XIII renouvelait la consécration de son royaume à Marie ; là, Louis XIV et son frère donnaient des marques de leur munificence ; là, toute la ville consternée obtenait, par un vœu solennel, la cessation d'une peste qui l'avait dépeuplée.

« *La Bonne Dame de Vienne* eut à subir les injures de l'impiété révolutionnaire qui n'épargna aucun des touchants



LE R. P. MONSABRÉ

*Prédicateur de la Cérémonie d'inauguration des Vitraux  
L'Ecole libre du Faubourg de Vienne perpétue son nom*

souvenirs de la foi de nos pères. Pendant plus d'un demi-siècle, on parut l'oublier, mais la peste revint nous visiter. et ses terribles ravages réveillèrent tous les pieux souvenirs qui s'étaient endormis. Un évêque dont le nom est encore en honneur parmi nous, un saint prélat (1) qui, dans l'espace de quelques années, avait usé sa vie pour son troupeau, rétablit l'usage des processions, que les remuantes passions avaient interrompues. N.-D. des Aydes vit revenir à ses pieds ses nombreux enfants, et recommença ses merveilles. Vous en fûtes ému, Monseigneur, et, touché par les sollicitations du vénérable pasteur de cette paroisse (2), vous avez obtenu du Souverain Pontife de célébrer cette magnifique solennité du couronnement dont j'ai été l'heureux témoin. Ce fut pour la ville de Blois, une fête sans pareille. Mais plus belle encore était la fête dans votre cœur filial, dont tout le monde connaît la dévotion pour celle que vous appelez si tendrement : *la bonne et sainte Mère*. Depuis cette époque, le culte de Notre-Dame des Aydes a pris de rapides accroissements. Vous n'avez pas cessé, mes frères, d'envahir son sanctuaire, et elle n'a pas cessé de répandre sur vous ses bienfaits. Il y a trois ans à peine, prise d'une de ces capricieuses fureurs qui portent partout la désolation, la Loire menaçait de rompre ses digues. Ses bras, comme ceux d'un géant, allaient se rejoindre pour étreindre le faubourg. Déjà le peuple tremblant, abandonnait en gémissant ses maisons et ses champs. Mais Notre-Dame des Aydes fut invoquée, et la Loire s'apaisa, comme s'apaise un animal farouche, sous l'œil d'un dompteur, par la protection de Marie, ses enfants n'eurent que la peur du fléau. Quelqu'un qui vous aime d'une affection aussi prudente qu'elle est tendre (3), m'a défendu de dire que c'était un miracle; aussi, je ne le dis pas; mais, comme on ne m'a point défendu de le croire, je me donne, à cet endroit, toute espèce de liberté. Miracle ou non, la piété en a perpétué le souvenir; et maintenant la lumière ne peut plus pénétrer dans la chapelle de Notre-Dame des Aydes.

(1) Mgr des Essarts.

(2) M. Arcanger-Drouault.

(3) M. Jourdain.

sans lui rappeler ce que vous avez fait pour elle, ni sans vous rappeler ce qu'elle a fait pour vous.

« Touchant et mystérieux échange d'hommage et de grâces, puissiez-vous durer jusqu'aux siècles des siècles! O Marie, écoutez toujours miséricordieusement la prière de vos enfants; répandez sur eux vos bienfaits; et vous, mes frères, rappelez-vous que la terre répond aux caresses du ciel, qui lui envoie lumière, pluie, rosée, en se couvrant de fleurs et de fruits, et répondez aux bienfaits de votre Mère des cieux par une magnifique germination de ses vertus! »

Ce discours si bien approprié aux circonstances laissa l'auditoire sous le charme d'une profonde émotion. Les compatriotes du P. Monsabré ne devaient pas oublier de si tôt tout le bien que leur avait fait sa parole entraînant. M. Dupré termine le compte rendu qu'il nous a laissé de ces fêtes mémorables par ces quelques lignes: « Nous ne saurions passer sous silence le pasteur zélé, auquel la paroisse de Vienne doit l'organisation étudiée et l'accomplissement de ces solennités. » M. Jourdain fut d'ailleurs bien récompensé de tant de soins et de fatigues, en voyant la dévotion envers Notre-Dame des Aydes, objet de sa constante sollicitude, devenir plus vive encore et prendre un nouveau développement, à la suite de ces pieuses et splendides manifestations, où la foi du peuple chrétien s'était si hautement affirmée.

---

## CHAPITRE TREIZIÈME

### DEUX INSTITUTIONS BLÉSOISES

PORTANT ET PERPÉTUANT LE VOCABLE DE N.-D. DES AYDES

#### 1. — Le Patronage Notre-Dame des Aydes

Le magnifique élan de dévotion qu'avaient provoqué les fêtes du couronnement, la protection surnaturelle accordée à la ville et au faubourg, pendant la crue menaçante de 1866, et les splendides témoignages de la gratitude populaire ne pouvaient pas rester sans écho. C'est en effet pendant cette période glorieuse de la vie de notre sanctuaire que devaient prendre naissance, à l'ombre de sa Madone, deux institutions qui ont grandi depuis, à travers bien des vicissitudes, et qui demeurent au milieu de nous comme des preuves authentiques de la confiance inspirée par l'invocation de Notre-Dame des Aydes, au cours des années qui se sont écoulées de 1860 à 1870.

Elles ont toutes les deux pour fondateur M. l'abbé Millet, prêtre éminent à l'activité puissamment pieuse et féconde.

La première de ses deux créations est l'œuvre des jeunes gens de *Notre-Dame des Aydes*. M. Millet, en 1858 tout jeune vicaire de la Cathédrale, avait l'habitude de réunir les enfants de son catéchisme dans une chambre basse de la rue des Papegaults. Le local devint tout à fait insuffisant pour la pétulante jeunesse qui s'était très attachée à son zélé vicaire. Une salle de l'ancien évêché lui offrit alors un asile d'autant plus précieux que la proximité de la terrasse se prêtait merveilleusement aux ébats des enfants. Voisinage trop bruyant pour les hôtes vénérables du palais épiscopal, il fallut chercher ailleurs. L'ancienne école des Frères, aujourd'hui détruite, de la place Victor-Hugo, offrit un nouveau refuge. Mais dans toutes ces pérégrinations, le patronage

naissant ne se sentait pas chez lui. C'est alors, en juin 1861 que M. Millet apprit qu'un vaste enclos était à louer dans la rue des Chevaliers. Avec l'esprit d'audacieuse initiative qui l'a toujours caractérisé, M. Millet, malgré l'élévation du prix demandé, le prix à bail pour quatre ans, avec promesse de cession dans la suite.

Le patronage de la rue des Chevaliers avait enfin trouvé sa position d'équilibre stable, et c'est là que désormais il était appelé à grandir et à prospérer. Blois n'avait pas encore connu jusqu'à cette époque d'œuvres de ce genre destinées à prendre ensuite chez nous, comme dans toutes les villes de France, un magnifique épanouissement. Grandement reconnaissant à la Sainte Vierge, qu'il avait toujours invoquée avec confiance et qui l'avait visiblement aidé dans ses tentatives, ses recherches et ses efforts, il plaça alors son œuvre sous le vocable, si cher aux Blésois, de *Notre-Dame des Aydes*.

C'est avec ce nom béni et avec cette protection qu'il allait désormais prendre cette large extension que nous avons connue pendant de longues années sous la direction si dévouée de M. le chanoine Taranne, ensuite sous celle de M. le chanoine Renou, et aujourd'hui sous celle de M. l'abbé Beaujoui, secondé par le président de l'Association, M. Leroi, qui, par son intelligente activité, a su donner à l'œuvre un large développement et à toute cette jeunesse un magnifique élan.

Et ce n'est pas seulement le nom de Notre-Dame des Aydes que le patronage des jeunes gens de la rue des Chevaliers garde fidèlement comme un palladium, mais une dévotion soigneusement entretenue dans l'âme des générations qui se succèdent dans ses murs. A vivre de près dans l'intimité de cette chère maison, on sent bien que le culte de Notre-Dame des Aydes n'y est pas un vain mot. A toutes les réunions on ne manque pas de l'invoquer, on y prie devant son image, le cachet d'agrégation de ceux qui s'attachent définitivement à l'œuvre, est la reproduction même de la statue vénérée dans l'antique sanctuaire. Et chaque année, dans un des dimanches qui suivent la fête de Pâque, tous se rendent de

grand matin, pour son pèlerinage annuel, dans l'église du vieux faubourg. Beaucoup d'anciens maintenant accompagnent leurs jeunes camarades, leur donnant l'exemple de cette dévotion traditionnelle dans la maison, beaucoup font la Sainte Communion, et après s'être réuni dans une fraternelle agape, on se sépare heureux et confiant pour une nouvelle étape de la vie laborieuse.

Et ainsi il se trouve que des centaines et des centaines de jeunes gens, devenus aujourd'hui des hommes, ont emporté au loin, soit à Blois, soit dans les multiples directions où la vie les a dispersés, le nom vénéré de Notre-Dame des Aydes, comme une consolation et une sauvegarde pour eux et les foyers qu'ils ont fondés. Béni soit celui qui planta ainsi sur leur berceau la fleur dont le parfum ne cesse d'embaumer le champ où ont germé de si belles semailles. Et que les nouvelles créations d'aujourd'hui qui rassemblent les initiatives de la jeunesse catholique contemporaine sous les initiales expressives A. C. J. F., J. O. C., J. A. C., J. E. C., ne craignent pas de s'abriter comme leur devancière sous la dévotion à laquelle elle doit tant de beaux accroissements.

## 2. — L'École Notre-Dame des Aydes

Le vaillant initiateur qu'était M. l'abbé Millet ne devait pas se borner au Patronage dont il avait jeté les fondements pendant son vicariat à la Cathédrale. Agé de trente ans à peine en 1861, l'année même où il avait établi sur ses bases définitives l'œuvre des jeunes gens de Notre-Dame des Aydes, M. Millet était nommé supérieur du Petit Séminaire Saint-François de Sales. C'est dans ce nouveau poste qu'il allait s'atteler à une œuvre particulièrement ardue.

En 1831 avait été votée la loi sur la liberté de l'enseignement. Alors que d'autres villes n'avaient pas tardé à la mettre à profit, Blois fut lent à participer au mouvement. Soit que le collège municipal donnât aux familles une satisfaction suffisante, soit que celles qui désireraient pour leur fils une formation plus complètement religieuse eussent dans leur voisinage le célèbre collège de Pont-Levoy, qui jouis-

sait depuis longtemps d'un privilège royal, aucun établissement local n'était là pour répondre aux désirs de ceux qui auraient voulu une maison d'éducation plus accessible et plus proche. Il y avait bien le Petit Séminaire Saint-Louis, à proximité de l'ancien Evêché, mais cette maison n'allait pas plus loin que la classe de sixième. Après de longues hésitations, M. Millet, mettant à profit, et le dévouement du personnel enseignant dont il disposait au Petit Séminaire Saint-François de Sales, et l'occasion inattendue qui se présentait pour lui d'occuper une maison dont l'Evêché venait de faire tout récemment l'acquisition en face de son séminaire, jeta en 1868 les premiers fondements d'un établissement secondaire libre destiné à recueillir les enfants qui ne se préparaient pas spécialement à l'état ecclésiastique.

Mais à combien d'opposition se heurtèrent les débuts d'une semblable entreprise. Les vicaires généraux, MM. Doré et Thoré, jugeant la fondation téméraire, s'y opposaient plus ou moins ouvertement. Leur évêque Mgr Pallu du Parc hésitait à donner les autorisations nécessaires, M. Millet, en face de ces difficultés, avec la perspective des angoisses financières qui allaient s'ouvrir pour lui bien plus grandes qu'il ne l'avait prévu tout d'abord ne perdit cependant ni courage ni confiance. Mais dans quelle intime retraite de son cœur puisa-t-il cette hardiesse que beaucoup n'hésitaient pas à qualifier de témérité? Laissons-lui la parole pour nous le dire. Voici en quels termes il s'est exprimé lui-même dans le discours qu'il prononça en 1894, aux noces d'argent de sa nouvelle école.

« Le 30 juin 1868, dit-il, j'allai me jeter aux pieds de  
« Notre-Dame des Aydes et je lui dis : « Bonne Mère, vous  
« nous avez aidés pour une autre œuvre, et vous avez trouvé  
« un toit pour abriter chaque dimanche les jeux innocents,  
« la foi et la vertu des jeunes ouvriers. Voudriez-vous laisser  
« plus longtemps à une éducation sans Dieu les enfants des  
« classes plus élevées, ces enfants qui devenus hommes, au-  
« ront à diriger leur pays? Bonne Mère, je retourne à Mon-  
« seigneur et une dernière fois je lui demanderai d'ouvrir  
« une école pour ces enfants qui eux aussi ont besoin de  
« votre aide. Si, cette fois enfin, Monseigneur m'accorde ma-

« demande, je vous promets que l'école portera votre nom ;  
« ce sera l'*École Notre-Dame des Aydes*. Je vous promets  
« que ces enfants seront vôtres : ils porteront vos livrées,  
« vos couleurs, votre nom. Ils s'appelleront les enfants de  
« Notre-Dame, et votre image, placée au frontispice de la  
« maison, dira qu'elle est à vous. »

« Là-dessus, je me relevai plein de confiance et du même  
« pas je remontai à l'évêché, je me jetai aux pieds du vénéré  
« et bien aimé Pontife, je lui renouvelai ma requête et  
« comme par enchantement tout me fut accordé. « Allez, me  
« dit-il, et faites ; je vous bénis, vous et la nouvelle Ecole. »

Ainsi la nouvelle Ecole était bien authentiquement placée sous le vocable et la protection de Notre-Dame des Aydes. Cette création était bien une touchante manifestation de la plus entière confiance en son aide maternelle. Ce serait trop nous écarter de notre sujet que de raconter ici son histoire déjà vieille de soixante-dix ans, et de retracer la vie de son fondateur, d'ailleurs écrite de main de maître par un de ses plus dévoués anciens professeurs, M. l'abbé Huré, à qui nous avons emprunté bien des détails de ce chapitre (1). Il n'en reste pas moins que cette fondation demeure comme une des pages les plus glorieuses dans les fastes de Notre-Dame des Aydes. Les milliers d'enfants qui sont assis sur ses bancs, qui ont puisé dans leur formation juvénile les éléments d'une instruction solide et de l'éducation chrétienne la plus distinguée, ont été pour ainsi dire bercés dans cet amour de Notre-Dame des Aydes. Non seulement pendant leurs premières années, avec fierté ils ont porté son nom et ses couleurs, non seulement ils ont admiré souvent dans leur chapelle le vitrail qui représente cette scène où M. l'abbé Millet voue son école à leur sainte patronne, mais on doit dire qu'ils ont puissamment contribué à faire connaître au loin cette Notre-Dame blésoise du beau nom de laquelle ils se réclament. Dans les brillantes situations où beaucoup d'entre eux sont parvenus, comme dans les familles qu'ils ont

(1) L'abbé Millet, par l'abbé Paul Huré, 416 pp. avec héliogravure. Blois, imprimerie Migault, 1901.

fondées sur les divers points de notre pays de France, ils ont toujours aimé à se proclamer enfants de Notre-Dame des Aydes. Et ce n'est pas sans émotion que nous pensons à tous ceux qui sont tombés au cours des sanglants combats, en invoquant la Vierge tutélaire de leur jeunesse, Notre-Dame Auxiliatrice qui, au printemps d'une vie si tôt moissonnée devenait la Porte du Ciel: cent trente élèves, ou anciens maîtres dont les noms figurent au tableau d'honneur de l'Ecole sous le titre *Pro Patria cecidere* — 1914-1919, et sur lesquels M. l'abbé Huré nous a laissé les plus touchantes notices biographiques dans son Mémorial de Guerre (1).

Parmi ces propagateurs du culte de Notre-Dame des Aydes, nous devons compter au premier rang la phalange d'élite de ceux de ses anciens élèves, nombreux déjà, qui sont venus grossir les rangs du sacerdoce.

Aussi combien beaux sont ces retours périodiques de la grande famille de l'Ecole Notre-Dame des Aydes, où chaque année maintenant en la fête de l'Ascension, anciens et jeunes élèves se retrouvent dans l'antique sanctuaire de leur Sainte Patronne, dans une cérémonie présidée par l'évêque du diocèse, et de quel cœur les voix fraîches des enfants, et les mâles accents de leurs aînés font retentir sous les voûtes de l'église de Vienne, le cantique composé par un de leurs anciens maîtres, M. le chanoine Augereau, cantique qui fut d'abord comme le chant caractéristique de l'Ecole, mais qui ne tarda pas à devenir populaire dans toute la France :

*J'espère en toi, je t'aime, ô Notre-Dame,  
Ton souvenir exalte mon bonheur,  
Et ton secours rend plus forte mon âme,  
J'espère en toi, je te donne mon cœur!*

A la suite de M. Millet, les directeurs successifs qui ont recueilli son héritage: M. le chanoine Orain, M. le chanoine Montagne, M. le Chanoine Besnard, aujourd'hui M. le cha-

(1) P. Huré : Mémorial de guerre de l'Ecole N.-D. des Aydes et du Cours Saint-Louis : 1914-1919. In-4°, 415 pp. Blois, Duguet, 1920.

noine Gaulandau, et la nombreuse phalange des professeurs qui les ont secondés, se sont plu à entretenir la flamme sacrée de la dévotion transmise par leur fondateur.

Et pour l'auteur de ce travail, après avoir consacré près d'un demi-siècle de sa vie à l'enseignement scientifique dans cette École, c'est une consolation et une joie de pouvoir apporter cette modeste contribution à la manifestation des Gloires de Notre-Dame des Aydes.

---

## CHAPITRE QUATORZIÈME

ENTRE DEUX GUERRES

1870-1919

### 1. — Le Sanctuaire de Notre-Dame des Aydes confié aux Pères Eudistes

L'administration diocésaine, désireuse de développer de plus en plus le pèlerinage de Notre-Dame des Aydes, et d'apporter en même temps au clergé blésois une précieuse collaboration, résolut de confier le sanctuaire et la paroisse à une congrégation religieuse. La cure de Vienne devenant vacante par suite de la nomination de son titulaire à un canonicat de la cathédrale, elle fut proposée en juillet 1870 au R. Pères Eudistes. Le P. Le Doré, supérieur général, accueillit avec plaisir cette proposition des plus flatteuses pour lui et sa congrégation. Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis que les Eudistes avaient quitté le grand Séminaire de Blois dont ils avaient la direction jusqu'à l'époque de la Révolution. Aussi leur souvenir était-il demeuré vivant au milieu de nous. D'autant que, si la très grande majorité des prêtres blésois, 22 sur 26 (1) refusèrent de prêter serment à la constitution civile du clergé, ils y furent certainement entraînés par l'exemple des directeurs de leur Séminaire qui, à l'exception d'un seul, avaient refusé ce serment.

Le séminaire de Blois se glorifie de compter parmi ses anciens directeurs deux Eudistes, élevés aux honneurs de la Béatification, comme martyrs des 2 et 3 septembre 1792 : *Pierre Pottier*, qui avait enseigné la théologie à Blois, et qui, emprisonné à Saint-Firmin, fut cruellement martyrisé le 3 septembre, prêchant ses bourreaux tant qu'il eut un souffle de vie et leur pardonnant ; *Charles-Jérémie Béraud du Pérou*,

(1) Abbé Gallerand. *Les Martyrs Blésois de septembre 1792*. 38 pp. Blois, Grandpré.

économiste du séminaire de Blois, prêtre remarquable par sa science et son discernement des esprits, enfermé aux Carmes, il y fut mis à mort le 2 septembre.

Outre ces deux Bienheureux, Blois conservait encore le souvenir du pieux *M. Le Beurrier*, qui était resté au milieu de nous en bénédiction. Sa dépouille mortelle reposa longtemps dans le cimetière du Séminaire. Et les anciens racontaient une guérison providentielle qui se produisit sur sa tombe. Ce fut



SAINT JEAN EUDES

celle d'un enfant qui devait tenir une bien grande place dans le clergé blésois : Jacques-Hippolyte Thoré, qui fut pendant près de quarante années à la tête du diocèse comme vicaire général de 1847 à 1880 : il était atteint d'une maladie de langueur qui l'avait réduit à un tel point de faiblesse qu'il ne pouvait ni marcher, ni se tenir sur ses jambes. Sa pieuse mère qui avait entendu parler de la sainteté du P. Le Beurrier eut la confiante persévérance de porter pendant neuf jours

son enfant sur la tombe vénérée. Quelle ne fut pas sa joie, au moment où ses prières se terminaient, de voir soudain son enfant marcher seul et sans appui. M. l'abbé Thoré devait en garder une éternelle reconnaissance, comme il le raconte lui-même dans une lettre au Supérieur des Eudistes (1).

D'aussi glorieux et touchants souvenirs aussi bien que la dévotion bien connue du fondateur de la congrégation Saint-Jean-Eudes, envers la Vierge Marie, qu'il ne séparait pas de celle du Cœur de Jésus, dont il fut, au témoignage des Souverains Pontifes, l'initiateur et l'apôtre, étaient autant de puissants motifs qui devaient incliner la Congrégation à l'acceptation des propositions de l'Evêque de Blois. Aussi rencontrèrent-elles un accueil favorable. La guerre avec l'Allemagne retarda les négociations. On avait dû faire sauter à la mine une arche du pont de Blois, pour s'opposer à l'entrée en ville des régiments prussiens qui nous arrivaient par la rive gauche du fleuve, et M. Jourdain, descendant de la ville haute où il résidait depuis son canonicat, dut souvent traverser la Loire en bateau pour porter les secours de son ministère au faubourg qu'il venait de quitter. C'est n'est que, le 12 août 1871, que le R. P. Coubard prenait possession de la cure, avec, comme vicaire, le P. Courtellement, aumônier volontaire pendant cette guerre de 1870 (2).

Les Eudistes arrivant à Blois trouvèrent une assistance précieuse dans la communauté du Refuge, dont les Religieuses de Notre-Dame de Charité avait le même fondateur. La Mère Saint-Augustin, supérieure, se fit la Providence de la nouvelle résidence des PP. Eudistes. Grâce à sa générosité, la cure de Saint-Saturnin fut bientôt à même de donner à ses nouveaux hôtes le gîte et le couvert convenables. Générosité qui devait avoir dès ici-bas sa récompense. Notre-Dame des Aydes ne voulut pas être en reste envers celles qui contribuaient ainsi à sa gloire. C'est à cette époque, en effet,

(1) Voir abbé Le Chevallier. *Notice sur M. l'abbé Thoré*, 38 pp. Blois. Imprimerie Lecesne, 1880.

(2) *Vie du P. Ange le Doré*, par le R. P. J.-B. Rovolt, 2 vol. 1925.

que l'ancien curé du cher sanctuaire, M. Jourdain, conduisit au monastère de Notre-Dame de Charité du Refuge, une jeune fille, sa nièce, qui pendant un demi-siècle, sous le nom de Mère Marie de Saint-Charles devait rendre à cette communauté par son dévouement, soit comme assistante, soit comme supérieure, des services signalés, continuée elle-même dans sa charge par sa sœur, Mère Marie des Anges Chapeau.

Malgré toutes les belles espérances que leur arrivée à Blois avait fait concevoir, malgré le zèle que déploierent pendant leur passage les PP. Coubard, curé, les PP. Courtelement, Bailleul et Desportes, ses vicaires, leur passage ne fut cependant que de courte durée ; cinq ans après leur arrivée, en 1876, les PP. Eudistes quittaient Vienne et Blois. Une fondation de missionnaires diocésains, qu'on leur avait fait espérer, devenait de plus en plus problématique et lointaine. Il semblait que les Eudistes fussent condamnés pour longtemps à n'exercer à Blois que le ministère paroissial auquel leur vocation ne les appelait pas directement et que d'autres pouvaient remplir aussi bien qu'eux, et cela dans une paroisse dont la majeure partie de la population est pauvre, ce qui, écrivait le P. Courtellement, est la grande plaie de Vienne.

Inquiets de cet état de choses, le P. Le Doré et son conseil décidèrent, en 1875, d'abandonner leur maison de Blois, malgré les protestations de Mgr Pallu du Parc qui écrivait au 15 octobre de cette même année : « Il me serait impossible, mes R. Pères, de consentir, sans protester, à voir défaire ce que j'ai toujours considéré comme définitif. » Passant outre, le Conseil, le 20 avril 1876, chargeait le P. Le Doré de prévenir l'administration diocésaine de son dessein définitivement arrêté d'abandonner la cure de Saint-Saturnin. La raison principale de cet abandon des Eudistes était, en réalité, que le personnel leur manquait pour d'autres fondations nombreuses et très importantes.

## 2. — Les « Ex-Voto »

Toute la muraille de la partie septentrionale de l'église de Saint-Saturnin et une partie des piliers de la nef sont aujourd-

d'hui recouverts d'un revêtement de marbre qui proclame de très éloquente façon tout un monde de confiance et de gratitude envers la toute puissante Vierge Marie. Ce sont les centaines d'ex voto qui depuis le sanctuaire jusqu'aux portes offrent à l'admiration du visiteur une multitude d'effrois rassurés, d'espérances satisfaites, de bienfaits obtenus.

Les premières plaques de marbre qui sont comme les chefs de file du mouvement de gratitude qui devait depuis se continuer sans interruption jusqu'à nos jours, furent inaugurées par l'abbé Jourdain. Elles sont de grandes dimensions, la première commémore le souvenir du couronnement du 20 mai 1860; la seconde, placée sous le vitrail de l'Invocation, rappelle le bienfait de la préservation des désastres de la crue de 1866 que la verrière représente. La troisième, située sous le grand trumeau qui sépare les deux croisées des verrières porte comme inscription :

« Le 20 juin 1870, après une sécheresse persistante, et  
« par une chaleur de plus de 30 degrés, les paroisses de  
« Chouzy et des Grouëts réunies, sont venues au nombre de  
« plus de 900 personnes, croix et bannières levées, portant  
« leur chässe de saint Georges, implorer Notre-Dame des  
« Aydes, dans son sanctuaire de Vienne-lez-Blois. Cette dé-  
« monstration touchante de foi et de piété avait déjà été faite  
« dans des conditions semblables le 12 du même mois, par  
« les cinq paroisses réunies, de La Chaussée-Saint-Victor,  
« Villerbon; Marolles et Villebarou, formant une procession  
« de plus de 1.500 pèlerins. »

Dans sa concision, cette inscription lapidaire en dit long sur ce mouvement de pèlerinages qui pendant cette période a porté si nombreuses et si ferventes les populations voisines de Blois vers ce pôle d'attraction de la dévotion mariale. Pourquoi en notre temps où les moyens de communication sont devenus si multipliés, et si faciles, les nouvelles générations ne retrouveraient-elles pas le chemin du sanctuaire vénéré de leurs pères ?

A côté de ces grandes plaques, se presse la multitude des petits *ex voto* qui, sans aucun doute possible, forment un témoignage irrécusable de la reconnaissance que l'on garde à

Notre-Dame des Aydes pour les faveurs obtenues par son entremise. Les termes « *Merci, Reconnaissance, Remerciements* » qui y reviennent à chaque instant attestent par leur multiplicité même la bonté inépuisable de la Reine de ces lieux.

Et tout cela, sans qu'il y ait en réalité de monotonie dans cette gloire jetée aux pieds de Notre-Dame des Aydes comme une jonchée de gratitude. Que de courtes formules qu'on ne peut citer sans émotion :

*O notre Mère, protégez-nous toujours!*

*Marie m'a sauvée!*

*Gloire à ma bonne Mère!*

*Merci, ma Mère!*

*J'espère tout par Marie!*

*Amour à Notre-Dame des Aydes!*

*Notre-Dame des Aydes, mon cœur dans le vôtre!*

Que de mystères, de grâce et de bonté évoquent ces brèves inscriptions! Si ces plaques muettes pouvaient parler, que d'admirables secrets elles nous raconteraient connus seulement des auteurs de ces inscriptions et du Dieu miséricordieux qui se plaît à répandre ses faveurs sur ceux qui s'adressent à son cœur par le cœur de sa Mère!

Et puis, ce ne sont pas seulement les plaques de marbre qui nous invitent à la confiance ; voici des guirlandes de cœurs autour de sa statue, des lampes qui brûlent constamment devant son image, des petits cadres ovales contenant des fleurs, des croix de la Légion d'honneur, des croix de Guerre, des armes entrelacées, des petits tableaux, les uns naïfs, les autres artistiques!

« Qu'on dépouille, écrivent les gardiens attitrés du sanctuaire, la correspondance de chaque jour, et l'on verra tout ce qu'il est fait de demandes de neuvaines de prières aux fins d'obtenir des grâces spirituelles et des secours temporels et ensuite combien de messes à dire, combien de cierges à brûler en action de grâces des faveurs obtenues. »

En présence de ces témoignages multipliés, on peut répéter

les paroles de la Sainte Ecriture : « *Lapides clamabunt* », oui vraiment, toutes ces pierres parlent chacune à leur manière, et toutes ensemble elles chantent l'hymne magnifique de leur reconnaissance. Sans doute les faveurs qu'elles attestent ne sont pas autant de miracles juridiquement prouvés, mais elles sont bien la continuation de cette longue chaîne de bénédictions que chantaient nos dévots aïeux lorsqu'ils parlaient :

« *Des miracles qui, jour et nuit,*  
« *Se font ici, SANS PEUR NI BRUIT,*  
« *Par les requêtes et neuvaines*  
« *De la Vierge de l'Ayde de Vienne.* »

### 3. — L'abbé Charles Yvonneau

Aux Pères Eudistes en 1876, avait succédé, en la cure de Saint-Saturnin, un prêtre distingué qui devait donner un grand élan à la vie paroissiale et au mouvement du sanctuaire de N.-D. des Aydes. M. l'abbé Yvonneau, pendant près de trente ans, avait déjà fait ses preuves comme curé de la petite paroisse de La Ferté-Beauharnais en Sologne, où par la multiplicité des services rendus, il était devenu très populaire. C'était aussi un remarquable recruteur de vocations. Après l'abbé Tinchant, curé de Châtillon-sur-Cher, et M. l'abbé Hervineau, qui devait succéder à M. Yvonneau à la cure de Vienne, c'est encore à lui que nous devons de compter dans les rangs du sacerdoce, deux de ses élèves : M. le chanoine S. Verret, archiprêtre de Châteaudun, pieusement retourné à Dieu, et S. Exc. Mgr Tissier, évêque de Notre-Dame des Aydes, l'éminent panégyriste des gloires de Notre-Dame des Aydes aux cérémonies solennelles du troisième centenaire du vœu de la ville de Blois, et qui, en cette année 1938 du Jubilé Marial, a fêté solennellement lui-même le 24 février le jubilé des vingt-cinq ans de son épiscopat.

Le ministère de M. l'abbé Yvonneau ne fut pas moins fécond lorsqu'il se transporta aux rives de la Loire. Quand il devint curé de Saint-Saturnin de Vienne, son ami le Maréchal de Mac-Mahon, devenu Président de la République,

lui avait conféré, à titre personnel, la première classe. Dans le vaste faubourg confié à ses soins, grâce à son bon sourire, à ses services, à ses visites, à sa générosité, il se concilia bien vite la sympathie de ses paroissiens. Il s'employa de toutes ses forces à étendre le culte traditionnel de Notre-Dame des Aydes, à embellir son église. Aux deux pèlerinages blésois de la Nativité et du Lundi de Pentecôte, il rendit leur ancien éclat.

Il est une autre tâche à laquelle il se consacra avec un dévouement dont le souvenir ne saurait s'effacer. C'était l'époque où l'anticléricalisme commençait à semer autour de nous ses ruines. Quand M. Yvonneau arriva en Vienne, le faubourg était pourvu d'une école libre de Frères et d'un patronage pour les jeunes gens, de deux écoles pour les filles, l'une gratuite, l'autre payante, dirigées par les Sœurs de Saint-Paul de Chartres : l'Hôpital général desservi par les mêmes religieuses, avait un aumônier : toutes institutions qui disparurent dès le début de la laïcisation.

C'est alors que M. Yvonneau fit face, avec un généreux courage, à toutes ces difficultés accumulées. Il se fit bâtisseur : il loua, acheta, accommoda des terrains pour rétablir ses deux écoles de filles, son école libre de garçons, et le magnifique patronage de Saint-Joseph.

Nous connaissons encore nombre de jeunes gens de ce patronage, auxquels M. Yvonneau avait frayé le chemin dans l'existence, qui sont devenus aujourd'hui des hommes dont la vie chrétienne ou sacerdotale remonte à ses initiatives pastorales.

Que de belles représentations et de splendides fêtes dans ce patronage qui, en ce temps-là, avec celui de M. Taranne, était le seul à envelopper la jeunesse de sa bienfaisante sauvegarde. C'est bien le cas de citer ici la remarque que fait M. S. Verret au sujet de son ancien maître : « On dit qu'il en est aujourd'hui parfois qui croient découvrir les œuvres sociales dans l'Église. Voyez plutôt comment nos aînés, furent, selon leur temps, des initiateurs ! » (1).

(1) *M. l'abbé Ch. Yvonneau, Doyen du Chapitre de la Cathédrale de Blois*, par S. VERRET, Blois, imprimerie Migault, 1912.

Cette même jeunesse contribuait à donner un grand éclat aux cérémonies de l'église, où hommes et jeunes gens, comme ils le font encore aujourd'hui, emplissaient toute l'abside. Et parmi ces hommes, il convient de donner une mention toute spéciale, au bon et pieux sacristain, Onésime Garnier, formé tout jeune par M. l'abbé Jeurdain, et qui, pendant plus de cinquante années, se consacra au service du sanctuaire de N.-D. des Aydes, avec le zèle, le dévouement et la ponctualité d'un vénérable religieux.

Quand M. Yvonneau approcha de sa soixante-dixième année, il donna sa démission et fut nommé par Mgr Laborde, membre du Chapitre Cathédral. C'est dans ces nouvelles fonctions qu'il demeura jusqu'à un âge très avancé ; ce patriarche du Clergé blésois vécut en effet quatre-vingt-treize années d'une vie féconde, bénie de Dieu et des hommes.

#### 4. — L'abbé Hervineau

Nul n'était mieux désigné pour continuer les traditions de M. Yvonneau, que l'excellent prêtre dont il avait jadis guidé les premiers pas vers le Petit Séminaire. M. Léonce Hervineau avait déjà montré d'excellente façon, comme vicaire de la paroisse Saint-Vincent de Blois, et comme curé-doyen de Mennetou-sur-Cher, comment il savait mettre en œuvre les qualités qu'il avait reçues de la nature et de la grâce, celle qui font « le Bon Pasteur ». Aussi se trouva-t-il parfaitement à sa place lorsqu'il fut appelé à succéder en Vienne à celui qui avait été son premier maître.

Dans cette paroisse aux besoins infinis et aux ressources très limitées, il eut une grâce particulière pour trouver ailleurs ce qui lui manquait sur place, et là, comme partout où il avait passé, pendant seize années, il sut trouver tout ce qu'il fallait, à mesure qu'il le fallait, appuyé sur cette particulière audace que donne à ceux qui ont reçu cette grâce de quêteur leur absolu désintéressement pour eux-mêmes et leur confiance imperturbable en l'assistance de Dieu.

Appuyé sur cette confiance, c'est avec grande joie qu'il prit soin du cher sanctuaire commis à sa garde, pour l'orne,

pour l'embellir, pour y attirer les foules aux jours des grands anniversaires; avec joie qu'il travailla à la conservation des Ecoles chrétiennes organisées par son prédécesseur dans des circonstances si critiques; avec joie qu'il se montra assidu à tous les grands devoirs de son ministère pastoral, et qu'avec une incroyable charité il parcourut sans cesse les rues de son faubourg à la recherche de ceux qu'il se plaisait à appeler « ses pauvres et ses malades ».

A l'heure où la maladie, d'un geste impérieux, semblait lui donner le signal du repos, il voulut quand même demeurer à son poste. Quand il eut confié à deux auxiliaires parfaitement dévoués le soin habituel de la paroisse, il se plaisait encore à sortir de chez lui, appuyé sur le bras ami de son sacristain, Onésime, pour faire, comme il disait, la petite tournée de ses pauvres et de ses malades, cette petite tournée, dont il revenait toujours les poches absolument vides et l'âme remplie de joie divine. Il venait de faire une fois encore cette petite tournée, quand la mort le surprit tout à coup, et l'enleva à l'affection de son cher faubourg, en 1905, dans sa 66<sup>e</sup> année.

Il repose dans le cimetière de Vienne, au milieu de cette population qu'il a tant aimée. Ses obsèques eurent le caractère d'une imposante manifestation. Rarement Blois vit un aussi immense concours. Toutes les classes y étaient largement représentées. M. Brisson, maire de Blois, en quelques paroles émues, exprima les sentiments unanimes, en faisant l'éloge du vénéré défunt et lui adressant un touchant adieu.

---

---

## CHAPITRE QUINZIÈME

NOTRE-DAME DES AYDES

PENDANT LA GRANDE GUERRE

### 1. — L'abbé Motte

C'est M. l'abbé Motte qui fut appelé à remplacer M. Hervineau. Avant de parler de la part qui allait échoir au zèle du nouveau curé, au cours de la grande guerre, il convient d'adresser un hommage ému à la mémoire du pieux Evêque qui gouverna notre diocèse pendant la majeure partie de la période comprise entre les deux guerres. Mgr Laborde avait placé son épiscopat sous la protection de la Sainte Vierge, comme en témoigne la devise qu'il avait adoptée dans ses armes « *Sub tuum præsidium, Mater Misericordiæ, Sous votre Ayde, ô Mère de Miséricorde* ».

Il manifesta toujours la plus fidèle dévotion envers la Vierge de Vienne dont il saluait chaque jour le clocher : paysage familial qu'il apercevait à travers la Loire des fenêtres de ce bel Evêché qu'il lui fallut abandonner au cours de la triste année 1905. C'est avec une joie paternelle qu'il venait rehausser de sa présence les fêtes principales du sanctuaire viennois, et spécialement celles du 15 août et du Lundi de la Pentecôte. C'est précisément à la veille d'une de ces Pentecôtes, pendant le mois consacré à Marie, et en son jour du samedi, le 18 mai 1907, que Mgr Laborde, après trente années d'épiscopat, s'endormit dans la paix du Seigneur.

Le prêtre qui fut appelé à recueillir la succession de M. Hervineau, était bien une physionomie aussi originale que sympathique : elle nous a été retracée dans la *Semaine Religieuse* (3 août 1929), par un de ses vicaires qui tient une place prééminente dans le développement du patronage paroissial de Saint-Saturnin : M. l'abbé Hibry.

M. l'abbé Motte, à l'aurore de sa jeunesse cléricale, avait fait l'expérience du métier militaire à une époque où cependant les clercs jouissaient encore de l'immunité ecclésiastique. Ce fut au cours de la guerre de 1870 qu'il passa une année dans les camps. La haute stature du jeune cuirassier en faisait un beau soldat, et jusque dans les dernières années de ce prêtre vénérable, il lui en resta toujours une auréole de popularité. Il avait, du reste, jusqu'à un âge avancé, un tempérament de fer, qui lui permettait d'assumer avec vaillance toutes les fatigues de son labeur paroissial.

Lorsqu'il fut appelé à la cure de Vienne, il se trouva en face de circonstances particulièrement pénibles. C'était l'époque des Inventaires. On peut lire dans le registre des délibérations du Conseil paroissial de Saint-Saturnin consignée par la plume même de M. Motte, la scène qui se passa alors dans l'église du faubourg. Le nouveau curé, faisant manœuvrer son jeune vicaire, le dévoué abbé Richard, aujourd'hui chanoine Richard, curé d'Oucques, s'était réservé le luxe de jouer un joli tour aux agents et gendarmes commis à la garde intérieure de l'église. Comme ils avaient pénétré par surprise de très grand matin, à l'heure des messes, dans cette église habituellement fermée au cours de ces journées douloureuses, il réussit à les attirer un instant au dehors, faisant fermer les portes derrière eux. Les policiers sortis sans défiance, le suppliaient de leur rendre l'accès du sanctuaire : « Nous étions chargés de rester à l'intérieur, vous savez ce que c'est que la consigne. Qu'avez-vous fait, Monsieur le Curé?... » — J'ai fait mon devoir, répliqua M. Motte. Ce matin je me suis laissé surprendre, à 5 h. 1/2, j'étais votre prisonnier. Je me suis dégagé. Ça c'est de bonne guerre. C'est loyal. C'est la revanche d'un vieux cuirassier. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer!... »

M. Motte, qui avait célébré, en un beau Triduum, le cinquantenaire des fêtes du Couronnement, s'attacha à faire revivre dans toutes ses cérémonies les habitudes, les chants, les cantiques de son enfance. Cérémonies, cantiques et usages dont certains sont restés légendaires, tel le programme de ses fêtes de Noël.

Comme le dit si bien son vicaire, M. l'abbé Hibry, aujourd'hui curé de Gièvres, ces manifestations extérieures plus ou moins originales étaient le reflet d'une piété réelle et profonde. « Bien des fois, je n'hésite pas à l'écrire, à mon prie-Dieu, derrière celui de mon curé, je fus frappé par les élans pieux de son âme qui, n'entendant plus bien le bruit de sa voix, ou n'y faisant plus assez attention, s'exhalait vers Dieu en appels suppliants. Pendant des périodes de cruelles souffrances physiques, il sut faire montre d'une rare et discrète énergie de volonté, jusqu'au jour où, sous le poids des années et de la maladie, il se retira dans la maison de la Providence de La Marolle, où il vécut trois années encore, jusqu'au 16 avril 1929. »

Tel fut le prêtre appelé pendant la grande guerre à être le témoin et l'ardent excitateur de l'extraordinaire renouveau de dévotion qui ramena les foules autour du sanctuaire de Notre-Dame des Aydes.

## 2. — Protection de la Sainte Vierge sur la France

Ce ne sera pas sortir de notre sujet que de rappeler comment, sur notre terre de France, si cruellement éprouvée par les angoisses de la guerre la plus terrible qu'elle ait connue, la protection de la Vierge Marie se fit maternellement sentir, provoquant un mouvement universel de ferveur autour des sanctuaires dont s'enorgueillit notre patrie. Celui de Notre-Dame des Aydes tint admirablement sa place dans ce concert unanime de supplications et de reconnaissance.

Comment ne pas signaler dans ces pages un témoignage bien précieux, sur la date de la victoire de la Marne, à la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, le 8 septembre 1914?

Un des principaux artisans de cette victoire, le Maréchal Marnoury, vivait retiré après la guerre, à quelques lieues de Blois, dans sa résidence familiale d'Herbilly, entouré de l'estime et de l'affection de tous. Un jour, dans le grand salon où il aimait à jouer avec ses petits-enfants, le vainqueur de l'Ourq, reçut la visite d'un journaliste blésois, à la demande duquel il voulut bien préciser un point historique.

« Dans quelle mesure, demanda le journaliste, les taxis-autos parisiens ont-ils contribué à la victoire? » Un pâle sourire éclaire le visage ravagé de l'illustre mutilé: « Les taxis, répond-il, c'était un beau geste, bien français, bien parisien. Mais ils ont transporté leur brigade d'infanterie, le 9 septembre. *Or, la veille, le 8, la bataille était gagnée. J'ai eu en effet, ce jour-là, l'impression très nette que l'ennemi arrêté dans sa marche en avant, faisait encore figure de combattant, pour masquer sa retraite.* »

La précision d'un témoignage si autorisé ne peut manquer de frapper vivement l'attention de tous ceux qui savent avec quelle ferveur était invoquée la Vierge Marie, Reine et Patronne de la France, dans cette fête si populaire de sa Nativité, fête d'origine française, et depuis longtemps inscrite dans les annales de la reconnaissance française, puisque c'est aussi le 8 septembre 1855 que nos troupes s'étaient emparées de Sébastopol. Et c'est avec le bronze des canons de l'armée victorieuse que fut coulée sur une colline voisine du Puy, la grandiose statue de Notre-Dame de France.

Dans la guerre de 1914, il ne faut pas manquer non plus de remarquer que Marie semble avoir tracé elle-même, de Dunkerque à Verdun, la limite où devaient se briser les efforts de l'envahisseur. Notre-Dame des Dunes, Notre-Dame des Ardents, Notre-Dame de Brebières, Notre-Dame d'Amiens, Notre-Dame de Reims et d'autres sanctuaires vénérés jalonnent la ligne que les ennemis inondèrent de leur feu, mais qu'ils n'ont guère franchie. Quelques-uns, hélas, sentinelles avancées, ont payé de leur ruine leur garde vigilante et protectrice.

Combien de nos soldats ont trouvé dans l'invocation de cette Vierge tutélaire la grâce d'offrir avec une invincible vaillance leur total sacrifice! Et comment ne pas évoquer sans émotion, nombre d'entre eux qui tombèrent leur chaquet tellement entrelacé entre leurs doigts, qu'il fallut parfois les leur couper pour pouvoir envoyer à la vieille maman ou à la jeune épouse ce souvenir suprême de ceux pour qui Marie, la Reine des Martyrs, fut aussi la Porte du Paradis.

### 3. — Les Registres du Sanctuaire pendant la Grande Guerre

Dès les premiers jours de la guerre, il y eut une véritable explosion de confiance envers Notre-Dame des Aydes. Une multitude de fidèles s'empressèrent vers son église, et de toute part des supplications ardentes montèrent vers son trône pour obtenir sa protection souveraine.

Il en reste un témoignage bien éloquent dans les archives de la paroisse Saint-Saturnin. Ce sont quatre registres déposés à l'entrée de son sanctuaire pendant les années 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, et sur lesquels d'innombrables pèlerins vinrent inscrire avec leur nom quelques mots d'invocation à Notre-Dame des Aydes, de supplication ou de reconnaissance. Ce sont ainsi des milliers et des milliers de noms qui se succèdent sur ces pages, d'une écriture tantôt ferme, tantôt tremblante. Vraiment rien n'est touchant comme ces appels de tout un peuple qui vient se jeter suppliant aux pieds de la Sainte Vierge, la Reine aimée de notre Patrie.

Chacun pense avec effroi aux périls courus par les pères, les époux, les frères et les fils qui sont partis sur le front. On les voit dans la mêlée horrible où la mort, à tout instant, les menace, et des âmes angoissées des sœurs et des filles, des épouses et des mères, des mères surtout, jaillit sous toutes les formes l'invocation suppliante :

Notre-Dame des Aydes, je vous le confie !

Notre-Dame des Aydes, protégez-le !

Notre-Dame des Aydes, sauvez-le !

Chaque période de la guerre nous a laissé sa trace dans ces litanies incessantes qui jalonnent le long séjour de nos armées françaises dans les tranchées marqué par des dangers non moins terribles que ceux des assauts.

Ce sont aussi nos chers blessés qui, venant du front où ils ont versé leur sang et subi de cruelles mutilations, arrivent dans nos hôpitaux où ils sont l'objet des soins les plus pressés. C'est alors Notre-Dame des Aydes qui est invo-

quée avec ferveur par les familles, les infirmières, les blessés eux-mêmes.

Dans cette tourmente affreuse qui bouleverse la France pendant plus de quatre ans, il n'y avait pas que les combattants à souffrir. Que de ruines de tous les côtés et que de larmes ! Qui dira les souffrances de ces pauvres éprouvés qui durent vivre pendant tout ce temps sous la domination de l'ennemi ? Qui dira les vexations auxquelles furent soumis ceux qui, dès les premiers jours de la guerre, tombèrent sous le joug allemand ? C'est l'écho de toutes ces souffrances que nous retrouvons dans les inscriptions de nos registres viennois.

Et combien d'autres cœurs encore que la guerre avait brisés. Tous ceux qui avaient été obligés de s'enfuir, en toute hâte devant l'ennemi, laissant derrière eux, leur église, leur village, tout ce qu'ils possédaient ; se demandant lorsqu'enfin ils étaient parvenus à trouver un abri, ce qu'étaient devenues toutes les choses aimées qu'ils avaient abandonnées. C'est l'écho de toutes ces détresses, qui parvient jusqu'à nous, à travers les longues colonnes des registres de guerre.

Pauvres cahiers de guerre, qui, à toutes vos pages, au milieu de ce déluge de calamités, faites jaillir l'invocation à Notre-Dame des Aydes, vous resterez certainement parmi les souvenirs les plus émouvants des prières inspirées par la confiance que les cœurs éprouvés avaient mis en elle et de la résignation qu'ils venaient puiser au pied de son autel, dans leurs lourdes épreuves. Comme les plaques de marbre qui tapissent les murs du sanctuaire, avec moins d'éclat sans doute, mais avec une éloquence encore plus prenante, vous redirez à la postérité le pieux élan qui inclinait vers elle cette génération si cruellement éprouvée.

#### 4. — Les Pèlerinages de Guerre à Notre-Dame des Aydes

La terrible crise que traversait la France fut l'occasion de très imposantes manifestations de piété, au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, manifestations dignes certaine-

ment de celles qu'il avait connues aux plus beaux âges de foi. Depuis 1914, pendant cinq années consécutives, des pèlerinages furent organisés pendant le mois de septembre, qui réunirent autour de Notre-Dame des Aydes, une grande foule de toutes les paroisses de la ville.

Il convient de rendre un particulier hommage au prêtre, dont le zèle infatigable fut l'initiateur et le persévérant animateur de ce mouvement vraiment grandiose : M. le chanoine Rotier, aumônier de l'Hôtel-Dieu, mort en 1935, toujours si dévoué au culte de Notre-Dame des Aydes. Il sut admirablement donner corps à l'élan de supplication qui entraînait les habitants de Blois, pendant ces années de cruelles anxiétés, vers la Vierge tutélaire de notre cité.

Dès le mois de septembre 1914, M. Rotier mit sur pied, une série de pèlerinages qui se renouvelèrent, chacune des années suivantes, sur le même rythme, jusqu'au triomphe final de nos armes. Ces pèlerinages furent inaugurés par le cortège de près d'un millier d'enfants qui, sous la présidence de l'évêque d'alors, Monseigneur Méliçon, se déroula dans l'église du faubourg au milieu d'une foule débordante. Tous ces petits, massés dans la grande nef, tenaient haut et agitaient à l'arrivée de Sa Grandeur le petit drapeau français. Après le chant vibrant d'un cantique à la Sainte Vierge, M. l'abbé Rotier leur explique la signification touchante de cette cérémonie.

Mgr l'Evêque bénit les mille petits drapeaux tricolores dont le frisson parcourt l'église toute entière. Après la bénédiction du Saint-Sacrement et les prières pour l'armée, tous ces enfants, en un long défilé, passent devant l'autel de Notre-Dame des Aydes, chacun élevant devant son image son petit étendard pour lui en faire hommage, pendant que la foule chante le *Magnificat*. Rarement s'était vue à Blois une cérémonie aussi originale et aussi touchante.

Puis, huit jours plus tard, ce fut le pèlerinage des jeunes filles, et réunion des Enfants de Marie des Catéchismes de persévérance et des patronages des quatre paroisses de la ville. Le dimanche suivant fut le rendez-vous dans l'église

de Vienne, des mères chrétiennes, des dames et des religieuses de toutes les paroisses et communautés.

Enfin ces réunions hebdomadaires, si belles, si pieuses et si touchantes, étaient couronnées par le pèlerinage des jeunes gens, des hommes et du clergé de la ville de Blois, venant prier pour ceux de leurs frères qui se battaient furieusement sur l'Oise, sur l'Aisne, dans l'Argonne, dans les Vosges.

Parmi ces hommes, on voyait au premier rang, un certain nombre de blessés convalescents, dont la vue émouvait comme s'ils étaient l'image de la France meurtrie. Tous ces hommes escortent processionnellement le Saint-Sacrement porté par Monseigneur l'Evêque, précédé du clergé, cierges en main, des bannières paroissiales et corporatives, des drapeaux des diverses Sociétés : la Jeunesse Catholique, l'Union des Cheminots, l'Abeille des Aydes, la Vedette de Saint-Laumer, l'Espérance de Chouzy, l'Avant-Garde Viennoise. Le long cortège, suivi des superbes bâtons des anciennes confréries viennoises, passe devant l'autel de la Vierge, salué par des acclamations enthousiastes et ardentes qui rappellent les grandes processions de Lourdes, et la cérémonie se termine par le chant du *De Profundis* d'une actualité si douloureuse, pendant ces jours de deuil, où la France devait pleurer sur un million sept cent mille de ses enfants tombés pour sa défense.

Ces mêmes pèlerinages, ces mêmes cortèges, grâce au persévérant apostolat de M. l'abbé Rotier, se reproduisirent ainsi avec la même piété et la même ferveur pendant cinq années consécutives, de 1914 à 1919, amenant périodiquement, pendant le mois de septembre, au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, des foules suppliantes. Et tous ces pèlerinages furent présidés par notre évêque d'alors, Mgr Mélisson ; en chacune de ces circonstances, il adressait la parole à son peuple, pour soutenir la patience et le courage de ses diocésains, au milieu de ces dures années d'épreuve, qui devaient se terminer par la victoire de nos armes.

## 5. — Un triple mémorial de la Grande Guerre

*Un ex-voto*

Les pèlerinages de guerre resteront certainement parmi les faits les plus mémorables des annales de notre sanctuaire. Il était juste que le souvenir en fut perpétué d'une façon durable. C'est ce qu'on fait de généreuse et délicate façon les Religieuses, les Femmes et les Jeunes Filles chrétiennes de la ville de Blois.

Le 15 septembre 1919, dans une touchante cérémonie d'action de grâces, elles vinrent en très grand nombre, sous la conduite de leur Evêque, offrir à Notre-Dame des Aydes, et inaugurer l'ex-voto qui, sur une plaque de marbre de grandes dimensions, résumait poétiquement les impressionnantes manifestations dont le sanctuaire fut le témoin pendant les années douloureuses. L'auteur de ces vers gravés sur le marbre était du reste particulièrement qualifié pour rendre cet hommage à Notre-Dame des Aydes. Au cours de ces pèlerinages, parmi les divers orateurs qui se firent entendre, M. le chanoine Augereau, à plusieurs reprises, s'était acquitté de cette mission avec toute la distinction qui s'attache à sa parole et le dévouement dont il n'a cessé d'entourer les œuvres viennoises.

Voici le texte des quatre strophes de l'*Ex-Voto*:

### A NOTRE-DAME DES AYDES

*Sous le faix de l'immense guerre  
Le monde ployait impuissant,  
Nul secours qui ne fut précaire  
Contre le déluge de sang.*

*Lors, ici, par légions d'âmes,  
Ayde sainte du Christ en croix,  
Les Prêtres, les Enfants, les Femmes  
Tout ton cher vieux peuple blésois.*

*Tout le cœur de la douce France*

*Criait vers Toi, depuis le seuil,  
Mendiant un peu d'espérance,  
Quand le deuil s'ajoutait au deuil.*

*Et ce marbre devra redire,  
De l'aube au soir de chaque jour,  
Que tu berças notre Martyre  
Avec ton maternel amour.*

14 septembre 1919.

Albert AUGEREAU.

*L'Association de l'Angélu pour nos morts de la Guerre*

C'est également au patronage de Notre-Dame des Aydes qu'il faut rapporter la fondation d'une Association ayant pour but de perpétuer pieusement, par la prière de l'Angélu, le souvenir de tous ceux qui sont glorieusement tombés pour la défense de leur patrie, et de tous les défunts qui lui sont recommandés.

Cette Association, établie le 25 mars 1918, avec l'approbation de Mgr Méliçon, enrichi plus tard de nombreuses et précieuses indulgences par les Souverains Pontifes, eut sa première manifestation publique lors d'un pèlerinage de guerre au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, le 15 septembre 1918, et nos lecteurs aimeront à trouver ici le texte de la consécration solennelle que le fondateur, M. le chanoine Chapeau, prononça du haut de la chaire, en présence de la foule assemblée sous la présidence de son Evêque :

« O Notre-Dame des Aydes, ô mère très aimée, puisque  
« c'est en terre blésoise qu'a germé cette fleur nouvelle issue  
« d'une tige antique, c'est à votre sanctuaire que nous vou-  
« lons la déposer pour la première fois, comme un ex-voto  
« de confiance et d'amour. Sans doute, les fleurs qui con-  
« viennent le mieux à la parure de vos autels sont celles dont  
« la blanche corolle porte le reflet de votre pureté immacu-  
« lée : celle que nous vous offrons aujourd'hui est une fleur  
« empourprée du sang généreux des braves dont elle

« veut perpétuer le souvenir. Daignez en agréer l'hommage,  
« au soir de ce jour où l'Église tout entière s'adresse à  
« votre Cœur transpercé d'un glaive, ô Vierge des Sept-  
« Douleurs! »

Les premières réunions solennelles de l'Association continuèrent d'avoir lieu au Sanctuaire de Notre-Dame des Aydes. Pendant les premières années, chaque soir, après la prière au sanctuaire, on avait coutume de chanter le cantique de l'Angélus. La protection de Notre-Dame des Aydes devait singulièrement favoriser, tant en France qu'à l'étranger le développement de l'Association qui avait abrité son berceau sous son ombre tutélaire. Elle compte aujourd'hui près de 200.000 membres inscrits sur ses registres officiels. Depuis 1929 elle est placée sous la direction des Religieux Cisterciens de l'Abbaye de Pont-Colbert de Versailles, auxquels elle a été canoniquement transmise.

#### *Le Vitrail de l'Annonciation*

Le dévoué M. Motte, sous le gouvernement duquel se déroulèrent dans l'église de Notre-Dame des Aydes tous les événements de guerre, dont ce chapitre résume le souvenir, célébrait en 1926 les noces d'or de son élévation au sacerdoce. Ses paroissiens reconnaissants se cotisèrent pour offrir au zélé pasteur un souvenir durable de leur gratitude. M. l'abbé Noulin, qui depuis quelques mois venait d'être nommé procureur de Saint-Saturnin, s'employa avec beaucoup d'énergie et d'intelligence pour une heureuse réalisation de ce témoignage d'universelle et cordiale sympathie. Grâce aux générosités de tous, et aux persévérants efforts de M. le Curé, on avait la joie, en la fête de la Trinité 1926, d'inaugurer sous la bénédiction de notre nouvel évêque, Mgr Audollent, un vitrail qui, par la place qu'il occupe dans l'église et le sujet qu'il représente, est bien un mémorial de quelques-unes des phases de sa vie du sanctuaire, au cours de la guerre.

Il est placé dans la nef de droite, surmontant un magnifique crucifix dont les bras miséricordieux s'étendent au-dessus de longues plaques de marbre, où sont gravés les noms

de plus de cent trente enfants de la paroisse Saint-Saturnin, morts glorieusement pour la France. La verrière représente l'Ange Gabriel s'inclinant devant la Vierge, à laquelle il apporte la salutation du premier *Ave Maria*. Et dans le ciel, au-dessus de ce tableau, se balance une cloche entourée d'une banderole, sur laquelle on lit la vieille devise : « *J'appelle les vivants, je pleure les morts.* » C'est là un harmonieux ensemble, qui, longtemps, redira aux générations futures, dans cette église de Notre-Dame des Aydes, une des pages les plus touchantes de son histoire.

Cette journée de la Trinité 1926 fut une belle fête pour M. Motte. Quelques mois après arrivé à la limite de ses forces, il résigna ses fonctions curiales entre les mains de M. l'abbé Noulin, pour prendre sa retraite dans la maison de la Providence de Marolles, où trois ans plus tard s'achevait pieusement pour lui le terrestre pèlerinage dont les étapes avaient été si bien remplies.

Son successeur, M. l'abbé Noulin, aujourd'hui curé de Chaumont-sur-Tharonne, s'était mis vaillamment à la tâche, mais ses forces et sa santé trahirent son courage : il ne put tenir le gouvernail que pendant deux ans à peine, après lesquels ses pouvoirs furent transmis à M. l'abbé Doré, le curé actuel de Saint-Saturnin.

Si court qu'ait été le passage de M. l'abbé Noulin en Vienne, il fut fécond en heureux résultats. Parmi ceux-ci, il convient de signaler d'un trait particulier, la fondation de l'École Monsabré. Comment créer une école libre de garçons dans un faubourg aux ressources financières très limitées, et où cependant la nécessité s'en faisait vivement sentir ?

Vivement encouragé par son Evêque, M. l'abbé Noulin se mit résolument à la tâche. A la fin de 1927, il avait déjà recueilli les sommes suffisantes pour payer le terrain acheté 35.203 francs et commencer les constructions projetées. La maladie l'arrêta et empêcha l'école d'être ouverte en 1928 comme on l'espérait. De fait, l'école Monsabré ne put être inaugurée que le 3 novembre 1929, après son départ. Il n'en reste pas moins qu'on doit considérer M. l'abbé Noulin comme en étant le véritable père.

---

## CHAPITRE SEIZIÈME

### LES DESTINÉES ACTUELLES DU SANCTUAIRE DE N.-D. DES AYDES.

#### 1. — La Consécration de Son Excellence Mgr Audollent à Notre-Dame des Aydes

— Le nouvel Evêque de Blois, S. Exc. Mgr Audollent, avait fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale le 10 août 1925. Cette inoubliable cérémonie devait avoir un digne lendemain. Ce fut le jour de son premier contact avec son peuple, précisément en la fête de l'Assomption, où toutes les paroisses de la ville viennent accomplir au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes le vœu de Louis XIII. Cette heureuse coïncidence n'était-elle pas du meilleur augure, et pour la fécondité du nouvel épiscopat, et pour les destinées du sanctuaire de Notre-Dame des Aydes, le premier après son église cathédrale, à accueillir le nouveau pasteur du diocèse ?

Aussi une assistance particulièrement nombreuse, en ce 15 août 1925, s'était donné rendez-vous dans l'église de Saint-Saturnin. Les vastes nefs regorgeaient de monde quand Monseigneur y fit son entrée. Répondant au vénérable curé qui l'avait salué du haut de la chaire, Mgr Audollent, après un délicat remerciement, déclara hautement qu'il consacrait solennellement à Notre-Dame des Aydes son épiscopat et son diocèse, les familles chrétiennes qu'il souhaitait nombreuses, cette autre famille qu'est la paroisse de Vienne, toutes les paroisses de la ville si bien représentées et qu'il confiait à la Vierge, patronne de sa ville épiscopale, la cause sacrée des vocations sacerdotales.

C'est en accord avec cette consécration initiale que Mgr Audollent n'a cessé de donner au sanctuaire de Notre-Dame des Aydes les préuves les plus manifestes de son pieux et



SON EXCELLENCE MGR. GEORGES AUDOLLENT

Évêque de Blois

*Le 8 septembre 1931  
a renouvelé le Vœu des Échevins  
l'étendant non seulement à sa ville épiscopale  
mais à tout le diocèse*

paternel attachement, et par les visites dont il le favorise à chacune des fêtes, dans cette église de Vienne si sensible à l'honneur de la présence épiscopale, et par des actes qui affirment authentiquement sa volonté de maintenir fidèlement les traditions séculaires que lui ont transmises ses vénérés prédécesseurs.

## 2. — L'office de Notre-Dame Auxiliatrice

Dans son premier voyage *ad limina*, Monseigneur l'Evêque de Blois demandait et obtenait de la Sacré Congrégation des Rites un indult autorisant, pour tout son diocèse, la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, le 24 mai. Avant la promulgation du dernier propre diocésain, nous célébrions autrefois, en ce 24 mai, la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Un grand nombre de prêtres et de fidèles blésois regrettaient cette disparition d'une fête qui leur était chère. Dans sa supplique Monseigneur invoqua l'affluence des fidèles au sanctuaire blésois de Notre-Dame des Aydes. Et le 12 novembre 1927, l'indult de la Congrégation des Rites, signé de son Préfet le Cardinal Vico « considérant qu'il existe à Blois, depuis plusieurs siècles, un lieu particulièrement consacré à la Vierge Marie, sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice, communément « Notre-Dame des Aydes », et fréquenté par un grand nombre de fidèles », accordait à tout le diocèse la permission de célébrer le 24 mai, l'office et la messe propre de Notre-Dame Auxiliatrice, sous le rite double majeur. Cet heureux résultat de l'intervention de notre Evêque fut accueilli avec joie par tous les amis de Notre-Dame des Aydes.

## 3. — La Lettre Pastorale sur le 3<sup>e</sup> Centenaire du Vœu de la Ville

Un autre acte solennel de Mgr Audollent est venu confirmer sa volonté de contribuer de toute son autorité au maintien et à l'accroissement de l'éclat de notre antique sanctuaire. A l'occasion du quinzième centenaire du Concile d'Ephèse et du troisième centenaire du vœu de la ville de

Blois, Son Excellence adressait, à la date du 10 mai 1931, à ses diocésains une Lettre Pastorale où, après avoir fixé au Lundi de la Pentecôte la célébration solennelle dans l'église de Vienne, du centenaire du Concile d'Ephèse, il consacrait spécialement à notre sanctuaire, les lignes suivantes, que nous citons dans leur texte officiel :

« Le diocèse de Blois est animé d'une profonde dévotion  
« envers la Sainte Vierge... partout de nombreuses églises  
« sont placées sous le vocable de la Vierge Marie. Cepen-  
« dant le grand sanctuaire marial de notre diocèse est  
« Notre-Dame des Aydes, dont une plume à la fois érudite  
« et pieuse, est en train de retracer « Les Gloires ». Si ce  
« sanctuaire n'a pas l'antiquité de tel ou tel de ceux que Nous  
« venons de nommer, il eut du moins la gloire d'accueillir  
« Jeanne d'Arc, avant son départ pour Orléans, d'être un  
« lieu de dévotion fréquenté par la Cour au seizième siècle,  
« de servir surtout de centre à la piété populaire, d'être, en  
« un mot, parmi les quelque vingt églises ou chapelles con-  
« sacrées à Marie, dans l'ancienne ville de Blois, celle vers  
« laquelle se portèrent à la fois les foules et les autorités. »

Monseigneur résume ici les circonstances qui amenèrent les échevins de Blois, en 1631, pendant la peste qui ravageait la cité, à émettre le vœu solennel, dont nous avons raconté les détails au chapitre cinquième, et la façon dont cette promesse fut accomplie pendant les années qui suivirent. Et Son Excellence ajoute :

« La présente année 1931, ramène donc le troisième cen-  
« tenaire du vœu. Il Nous a semblé convenable de glorifier  
« cet anniversaire et de seconder, de tout Notre pouvoir,  
« les religieux desseins de M. le curé de Saint-Saturnin à  
« cet égard. Le geste de l'assemblée municipale de 1631  
« reste un fait historique, dont la ville a bénéficié : nous  
« prions en même temps que, pour ces pieux magistrats  
« d'alors, pour ceux qui ont hérité de leur charge et pour  
« tous les intérêts matériels et moraux qui leur sont confiés.

« Nous implorerons aussi le secours de Marie pour notre  
« ville épiscopale et pour tout notre diocèse : si l'on a pu

« dire que le royaume de France est le royaume de Marie,  
« comment cette partie du sol français qui fut un temps le  
« siège du royaume, n'aurait-elle pas bénéficié d'une assis-  
« tance spéciale de la part de la Reine du Ciel ? Les inten-  
« tions se presseront de nos cœurs sur nos lèvres pour obte-  
« nir que, non plus la peste, mais d'autres fléaux, pires en-  
« core que celui-là, car ils s'attaquent aux âmes, soient écar-  
« tés de celles-ci par sa main maternelle.

« Nous voulons vous informer dès aujourd'hui, N. T.  
« C. F., que les cérémonies du troisième centenaire du vœu  
« de la ville dureront trois jours, les 6, 7 et 8 septembre, et  
« Nous sommes heureux de vous annoncer que deux des  
« orateurs sacrés les plus appréciés de notre temps, S. Exc.  
« Monseigneur Tissier, évêque de Châlons, qui est nôtre de  
« toujours et par son origine et par tant de séjours qu'il  
« fit en notre ville, et M. le chanoine Thellier de Ponche-  
« ville, que nous posséderons pendant quinze jours, pour  
« nos deux retraites pastorales, ont bien voulu accepter de  
« porter la parole en ces solennités.

« Puisse ce glorieux anniversaire être, pour notre cher  
« sanctuaire de Notre-Dame des Aydes l'occasion d'un re-  
« nouveau de piété tendre et active de la part des fidèles !

« Et puissent, N. T. C. F., le double centenaire dont nous  
« venons de vous entretenir, celui du Concile d'Ephèse, et  
« celui des évêques blésois, déterminer en nos âmes une  
« confiance sans bornes envers Celle dont les prérogatives  
« sont si éminentes et dont la bonté est si efficace !

« † GEORGES,

« *Evêque de Blois.* »

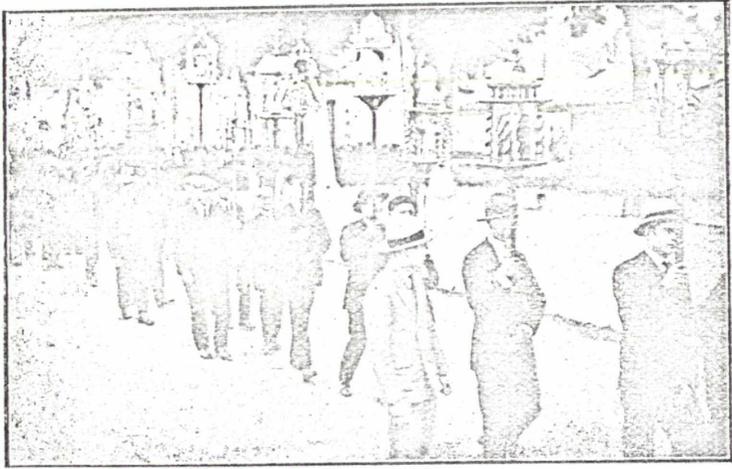
#### 4. — M. l'Abbé Doré

Sous d'aussi augustes auspices, c'est avec confiance que nous pouvons envisager l'avenir en voyant à l'œuvre celui à qui a été transmise la garde de Notre-Dame des Aydes.

Depuis l'époque du 24 juin 1928, où fut installé, dans sa charge pastorale, M. l'abbé Doré, toutes cloches carillon-

nantes, le nouveau curé a déjà beaucoup travaillé pour son sanctuaire, pour son patronage, pour ses écoles. Admirablement secondé par ses vicaires, par les religieuses de Saint-Paul de Chartres, par le dévouement des instituteurs de son école Monsabré et des institutrices de son école de filles, il a conquis l'affection de la paroisse à laquelle il se donne sans compter. Et chaque mois, dans les colonnes de son bulletin « *Le Petit Faubourien* », il souligne les principales manifestations de la vie paroissiale. Déjà il a su grouper, en de belles fêtes, des foules nombreuses autour de Notre-Dame des Aydes. Quelle gracieuse couronne, autour de cette Bonne Mère que celle des vingt-quatre enfants de chœur qui, aux grandes cérémonies, avec leurs soutanes bleues et leurs blanches cottas, arborent si fièrement et si gracieusement ses couleurs ! Et quelle belle chorale pour les chants liturgiques !

C'était vraiment un cadre bien assorti pour la préparation des solennités du troisième centenaire.



LE CORTÈGE DU 3<sup>e</sup> CENTENAIRE.  
LES BATONS DE CONFRÉRIE



LE CORTÈGE DU 3<sup>e</sup> CENTENAIRE. — LES GYMNASTES

---

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

3<sup>e</sup> CENTENAIRE DU VŒU DES ECHEVINS

75<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT

### 1. — Le 3<sup>e</sup> Centenaire du Vœu

Au cours du Triduum organisé les 6, 7 et 8 septembre 1931, le sanctuaire de N.-D. des Aydes a revêtu les plus belles journées d'autrefois ; elles laisseront un ineffaçable souvenir dans ceux qui en ont suivi les diverses manifestations.

Le dimanche 7 septembre fut tout particulièrement la fête de la jeunesse. De tout le diocèse étaient accourus nos jeunes catholiques à l'appel de leurs directeurs, MM. les chanoines Tournesac et Rabier, pour assister à la Messe pontificale, célébrée par Mgr Audollent, dans l'église qui avait revêtu une de ses plus magnifiques parures. Dans l'après-midi, M. l'abbé Thellier de Poncheville adressa à cette ardente jeunesse un vibrant discours qui fut accueilli par une ovation sans fin.

C'est alors que se déroula à l'extérieur de l'église un cortège des plus pittoresques, comprenant scouts, gymnastes, groupes des J. A. C., J. E. C., J. O. C., etc., avec leurs drapeaux et une vingtaine de beaux bâtons de confrérie, qui excitèrent l'admiration de tous. Ce fut une très heureuse innovation que de pouvoir réunir ainsi et arborer au dehors ces témoins muets de la foi de nos pères.

Après cette jeunesse venaient Mgr Audollent et Mgr Tissier, évêque de Chalons, accompagnés de MM. les Vicaires généraux. Enfin les groupes des cheminots, de la Fédération nationale catholique des enfants et des dames, formaient une foule énorme tellement compacte que l'entrée dans l'église était fort difficile.

Après le chant des vêpres, Mgr Tissier, dans un éloquent discours, montra en Notre-Dame des Aydes la Vierge médiatrice, Mère secourable se penchant pendant des siècles sur toutes nos misères, et la Vierge couronnée, recevant elle-même, au Calvaire, sur sa tête la couronne douloureuse.

Au cours de la journée de lundi, spécialement réservée aux enfants, M. le Curé de Saint-Saturnin, adressant la parole à ses petits auditeurs très attentifs leur dit : « En 1631,



LE CORTÈGE DU 3<sup>e</sup> CENTENAIRE. — MGR. AUDOLLENT  
MGR. TISSIER ET M. THELLIER DE PONCHEVILLE

Notre-Dame des Aydes a fait cesser la peste dans notre ville de Blois. C'est le péché qui est la peste de notre âme. Demandez à la Sainte Vierge de vous en préserver. L'histoire nous raconte que Notre-Dame des Aydes a guéri miraculeusement une petite fille qui était muette et une autre qui était sourde. Vous aussi vous êtes souvent muets vis-à-vis du Bon Dieu ne lui parlant pas par la prière, demandez à la Sainte Vierge la guérison de ce mutisme qui est une maladie... »

Dans la soirée de ce même lundi, M. le chanoine Augereau s'adressant spécialement aux habitants de Vienne leur montra que la Sainte Vierge avait choisi leur faubourg comme lieu de prédilection pour y établir le trône de sa miséricorde.

Le mardi 8, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, dès les premières heures de la journée, l'église se remplit vite de pèlerins venus de différentes parties du diocèse. Très nombreuses furent les communions du matin, plus de mille six cents au cours de ce triduum, nombreuse assistance à tous les offices de la journée. Et le soir, la clôture, fut vraiment un triomphe.

Dès l'entrée dans l'église on était frappé par l'immense affluence qui la remplissait, mais surtout par tous ces prêtres — plus d'une centaine — qui, fait absolument exceptionnel dans nos annales diocésaines, avaient quitté leurs cellules de retraite du Grand Séminaire pour venir fêter et vénérer Notre-Dame des Aydes ! Chose unique, déclara M. l'abbé Thellier de Poncheville, lorsque montant en chaire, après les complies, il fit vibrer cet immense auditoire par sa magnifique parole : « Combien grandiose est la puissance des prières de reconnaissance, qui monte dans cette église vers le trône de Notre-Dame des Aydes, les arches du pont de la Loire seraient plutôt emportées que ne serait enlevé de vos cœurs le souvenir de ses bienfaits. » Et l'orateur termina par un ardent appel aux mères chrétiennes qui l'entouraient leur montrant la joie et l'honneur que donne un prêtre à une famille : « Ah ! si la Sainte Vierge vous demandait comme cadeau de fête l'âme de l'un de vos enfants, ne le lui refusez pas ! Un jour, parvenu au sacerdoce, il vous donnera le pain divin, et la grande demeure du Ciel s'ouvrira pour vous, car vous lui aurez donné un prêtre ! »

A la bénédiction du Saint Sacrement, Mgr l'Évêque de Blois couronna ces solennités inoubliables par la lecture d'une consécration dont nous donnons le texte intégral. Elle demeurera comme un des plus précieux documents historiques à la gloire du Sanctuaire, où elle figure du reste parmi les ex-voto de l'intérieur de la chapelle très gracieusement encadrée par le pinceau d'une de nos meilleures artistes blésoises, M<sup>me</sup> Thirion.



LE CORTÈGE DU 3<sup>e</sup> CENTENAIRE. — LE CLERGÉ

Au premier plan, à gauche : Mgr. AUDOLLENT

Mgr. TISSIER et M. l'abbé DORÉ, curé de Saint-Saturnin

O Notre-Dame des Aydes protectrice de notre cité et de notre diocèse, nous venons à vous, en cet anniversaire d'une des manifestations les plus éclatantes de votre bonté à notre égard, pour vous dire notre reconnaissance et nous consacrer à vous.

Nos pères se sont engagés par vœu, il y a trois siècles, en leur nom et au nom de leurs descendants, à solenniser chaque année le souvenir de vos bienfaits. Nous recueillons aujourd'hui cette promesse, nous la faisons nôtre et, dans toute la mesure de notre pouvoir, nous la renouvelons pour l'avenir.

Continuez, ô douce Vierge des Aydes, Mère de Dieu fait homme, à nous entourer de vos prévenances maternelles. Hélas ! beaucoup de ceux qui portent le nom de chrétiens sont infidèles à ce titre glorieux. N'ayez pas égard à leur infidélité ; considérez plutôt leur détresse, et répandez sur eux en abondance les grâces dont vous êtes la toute puissante dispensatrice.

Secourez-nous dans nos nécessités temporelles. Ecartez de nous les intempéries dommageables à nos récoltes, les ouragans dévastateurs, les inondations et tous les fléaux publics ou privés dont souffre notre pauvre terre.

Faites que l'enfance soit préservée des doctrines anti-religieuses et des contacts malsains ; qu'elle trouve toujours, au sein de la famille, les exemples de religion et de vertu qui lui sont nécessaires.

Inspirez à la jeunesse l'aversion du mal et une ardeur croissante pour le bien ; qu'elle se détourne de la vie égoïste et s'élève généreusement jusqu'à l'apostolat.

Mettez au cœur de tous les chrétiens de notre diocèse un grand amour de votre divin Fils et de son saint Evangile, qu'ils y puisent le courage d'une exacte fidélité au devoir quotidien et la sainte ambition de gagner à Dieu les âmes de leurs frères.

Aidez notre clergé dont les rangs s'éclaircissent et dont les forces s'épuisent, mais qui n'a d'autre volonté que celle de se dépenser sans compter au service divin.

Suscitez dans notre diocèse de nombreuses vocations sacer-

*dotales et religieuses, et aussi des vocations de missionnaires pour les pays infidèles.*

*Secourez-nous tous, ô Notre-Dame des Aydes ! Puissons-nous par votre assistance revenir à la foi qu'ont connue nos pères, mener une vie pleinement chrétienne et mériter d'être associés un jour, dans le ciel, à votre gloire ! Ainsi soit-il !*

8 septembre 1931.

† GEORGES,

*Evêque de Blois.*

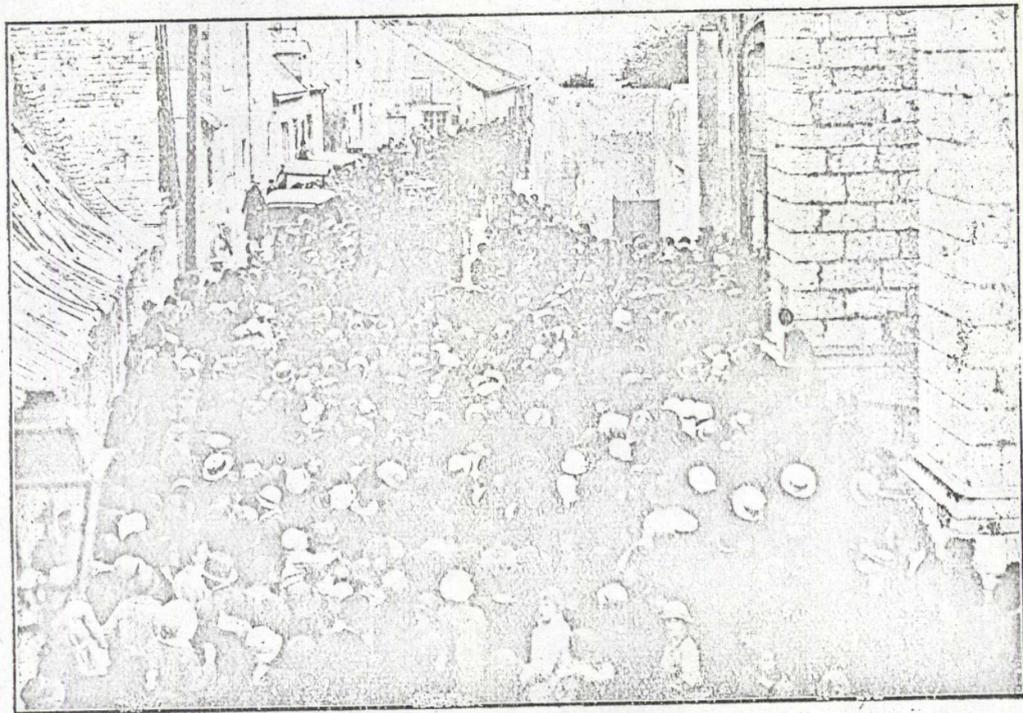
## 2. — Le 75<sup>e</sup> Anniversaire du Couronnement de Notre-Dame des Aydes

A l'occasion des noces de platine de son couronnement, célébrées le lundi de la Pentecôte, 9 juin 1935, Viennois et Blésois se sont montrés empressés à témoigner une fois de plus leur piété à leur *Bonne Dame*.

A eux s'étaient jointes quelques paroisses extra-urbaines : Saint-Lubin, Saint-Laurent-des-Eaux, Chailles, Dhuizon, La Chapelle-Vendômoise, pour ne citer que celles dont les curés étaient présents. Les temps sont passés où les fidèles faisaient à pied et processionnellement trente kilomètres pour demander des faveurs à Notre-Dame des Aydes. Ils ont aujourd'hui des moyens de transports faciles et plus rapides, qu'ils utilisent pour de très lointains déplacements et peut-être seraient-ils portés à croire que la valeur d'un pèlerinage est en proportion des kilomètres parcourus.

Pour son jubilé la paroisse de Saint-Saturnin avait offert à Notre-Dame de jolies tentures de velours bleu frangé d'or qui maintenant à toutes les grandes fêtes tapissent agréablement les paliers du Chœur.

Déjà quelques mois auparavant, à Noël 1933, avait été offert à la Vierge des Aydes un cadeau digne d'elle. C'est le très beau manteau qu'elle porte aujourd'hui, fait de soie brochée d'or, avec, sur le devant, deux bandes de velours bleu-clair, sur lesquelles sont superbement brodées deux tiges de



LE CORTÈGE DU 3<sup>e</sup> CENTENAIRE  
LA FOULE ENTRANT DANS L'ÉGLISE

sis surplombant le monogramme de Notre-Dame des Aydes. Cette nouvelle parure de notre chère Madone blésoise est une véritable œuvre d'art.

C'est dans le sanctuaire, orné avec un goût si sûr, au milieu d'une théorie de très nombreux enfants de chœur si bien assortis aux couleurs mariales par la blancheur de leurs surplis et le bleu de leurs soutanes, que Monseigneur l'Evêque, qui déjà à la messe matinale avait distribué de nombreuses communions, vint présider la cérémonie du soir, entouré des vicaires généraux, des membres du Chapitre et d'un nombreux clergé.

M. le chanoine Richard, ancien vicaire de Saint-Saturnin et maintenant curé d'Oucques, sut appliquer avec une éloquence prenante, quelques faits saillants de l'histoire de Notre-Dame des Aydes aux circonstances présentes. Il parla avec un tel cœur et fit si bien passer son émotion dans l'auditoire que bien des larmes coulèrent. En cette circonstance les Viennois se montrèrent particulièrement fiers de leur ancien et sympathique vicaire.

### 3. — Les départs des Sœurs Missionnaires

#### Franciscaines Servantes de Marie

La journée du 3 novembre 1934 restera une date mémorable non seulement pour la Congrégation blésoise des Franciscaines Servantes de Marie mais pour notre diocèse. Pour la première fois un groupe de missionnaires de chez nous s'en allait vers les Indes anglaises, au jeune diocèse de Salem, confié aux Missions étrangères de Paris. Six religieuses élues parmi beaucoup d'autres très désireuses de ce lointain apostolat, participèrent à ce premier départ, suivi d'autres, les années suivantes, le 27 novembre 1936 et le 27 novembre 1937.

C'est tout d'abord sous la protection de N.-D. des Aydes que les partantes ont tenu à mettre le début de leur grand voyage. A cette première cérémonie fort touchante dans la simplicité de son pieux recueillement. Monseigneur célébra

une messe matinale au Sanctuaire de Vienne. Toutes les Franciscaines de Blois et beaucoup d'autres venues de loin y assistaient, reçurent la sainte communion entourées d'un très grand nombre d'amis de la Communauté.

A leur réunion du soir dans la chapelle de leur maison-mère, Monseigneur leur disait dans l'allocution précédant leur départ :

« Nous sommes allés, ce matin, confier à la Vierge des  
« Aydes vos débuts d'apostolat. Il convenait qu'en cette cir-  
« constance comme dans d'autres, qui ont marqué la vie de  
« votre Institut, vous vous élançiez en quelque sorte de là  
« pour l'œuvre à entreprendre. Elle aussi, cette bonne Mère,  
« vous la retrouverez partout, non seulement dans ses sanc-  
« tuaires, parisien de N.-D. des Victoires, lyonnais de N.-D.  
« de Fourvière, marseillais de N.-D. de la Garde, mais  
« vous la retrouverez directement, vous surtout qui êtes ses  
« Servantes » parce que, étant la Servante du Seigneur,  
« Elle a pour vous une tendresse particulière. »

Et, dans cette soirée mémorable, Notre-Dame des Aydes qui avait eu le premier mot de la journée devait encore avoir le dernier. Pendant que s'échangeait le baiser de paix des partantes à leurs sœurs, et les adieux des parents et des amis, les fidèles chantaient les strophes entraînant d'un cantique composé pour la circonstance par M. Eugène Gobert.

*Vierge des Aydes, à vos missionnaires,  
Pour les guider dans ce lointain pays,  
Versez d'En-Haut vos plus pures lumières,  
Bénissez-les de votre Paradis.*

#### 4. — Un dévot serviteur de N.-D. des Aydes

M. Auguste Daviau

Au moment où nous achevons cette nouvelle étude sur les Cloires de Notre-Dame des Aydes, vient de s'éteindre à Blois, un de ses plus fidèles amis : M. Auguste Daviau, une

des figures blésoises les plus sympathiques. Depuis près de cinquante ans, il n'avait jamais cessé de chanter, avec toute sa conviction et tout son cœur, les louanges du bon Dieu au lutrin paroissial ; et il était rappelé subitement à lui le 6 février 1938. dans la chapelle du collège où il tombait pour ne plus se relever, le livre de chant à la main.

M. Daviau, dont l'humilité n'aspirait qu'à se faire petit était populaire par sa charité aussi délicatè que sa bonté était grande. C'est dans une très grande dévotion à Notre-Dame des Aydes qu'il puisait ces deux aimables fleurs de la vertu chrétienne. Quand il venait dans son église de Vienne, et cela plusieurs fois chaque jour, il ne manquait jamais d'y faire deux stations : l'une devant la statue de la Madone, aux pieds de laquelle agenouillé il priait avec une ferveur profondément édifiante, l'autre prosterné dans la nef latérale, devant le grand Crucifix du monument paroissial aux morts de la guerre, de cette guerre de 1914 qui avait ravi deux de ses fils à ce père de sept enfants. Mais il eut la consolation et la joie de donner un prêtre à l'Église, l'abbé Paul Daviau, aujourd'hui vicaire à Sainte-Madeleine de Vendôme.

Le jour de sa mort, l'Église solennisait la Purification de la Sainte Vierge. N'est-ce pas le cas de répéter ce qu'écrivait de lui son curé, M. l'abbé Doré, auquel il était si dévoué : Comme la Sainte Vierge accueillait Siméon sur le parvis du Temple, sans doute elle accueillit là-haut celui qui si souvent l'avait invoquée et dont l'existence fut droite comme un cierge de la Chandeleur.



*L'Autel de Notre-Dame des Aydes*

---

---

## ÉPILOGUE

O Notre-Dame des Aydes, je ne vous offre ni or, ni pierres précieuses, ni présent d'un grand prix, rien qu'un tout petit livre où j'ai essayé de résumer vos gloires. Homme chétif, je ne puis vous offrir que des choses chétives. Je ne sais comment ce travail, qui a pris beaucoup de mes instants, sera accueilli. Ce que je sais, c'est qu'il m'a procuré de bien douces joies. Puisse-t-il contribuer à vous faire aimer avec plus de tendresse, prier avec plus de confiance, imiter avec plus de fidélité, Notre-Dame des Aydes, bénissez-le ! Et veuillez agréer, comme dédicacé, les quelques vers que j'emprunte à un très pieux auteur, le Père Pie de Langogne, et que, en terminant, de tout mon cœur, je fais miens :

### IN HORA MORTIS

*Quand vous voudrez savoir, à mon heure dernière,  
Si l'instant est venu de me fermer les yeux  
Et réciter sur moi la suprême prière  
Que j'irai, je l'espère, achever dans les cieux :  
Frères, ne scrutez pas ma prunelle assombrie,  
Ni de mon souffle éteint l'intermittent effort ;  
Mais découvrez mon cœur, tracez dessus : Marie,  
S'il ne tressaille pas, c'est que je serai mort.*

# TABLE DES MATIÈRES

---

Lettre, à l'Auteur, de S. Exc. Mgr. Audollent, évêque de Blois .....	5
Préface .....	7
INTRODUCTION .....	11

## *Chapitre Premier*

### LE PÈLERINAGE DE N.-D. DES AYDES : LE SITE

1. Le Faubourg vu de la Terrasse de l'Évêché. — 2. D'une rive à l'autre de la Loire. — 3. La ville vue du Faubourg .....	19
--	----

## *Chapitre Deuxième*

LE VOCABLE DE NOTRE-DAME DES AYDES .....	25
--	----

## *Chapitre Troisième*

### LES ORIGINES DU CULTE DE NOTRE-DAME DES AYDES

1. Les anciens Sanctuaires de Blois consacrés à la Sainte Vierge. — 2. Les anciens Ecrivains blésois dévots à la Sainte Vierge. — 3. Les Mariniers Viennois .....	29
--	----

## *Chapitre Quatrième*

### LA PÉRIODE ROYALE

1. Jeanne d'Arc. — 2. Louis XII et Anne de Bre- tagne. — 3. La Procession des États Généraux. — 4. Nos Rois .....	39
---	----

*Chapitre Cinquième*

NOTRE-DAME DES AYDES, REFUGE DE NOS PÈRES

1. Le Faubourg préervé du Protestantisme. — 2. La Peste de 1631. — 3. Le Vœu des Dames Véroniques de Blois. — 4. La guérison miraculeuse de Bernier, notre historien blésois. — 5. Les fléaux du ciel en 1696. et 1724. — La débâcle de 1716. — 7. Une statue antique de Notre-Dame des Aydes. — 8. La protection contre les inondations. — 9. Trois cavaliers miraculeusement préservés. — 10. Anciens pèlerinages à Notre-Dame des Aydes ..... 47

*Chapitre Sixième*

LES ANTIQUES CONFRÉRIES DE L'ÉGLISE N.-D. DES AYDES

1. A Jésus par Marie. — 2. L'ancienne Confrérie Viennoise du Saint-Sacrement. — 3. Confrérie de Sainte-Anne et de Saint-Jacques. — 4. La Confrérie de Saint-Pierre. — La Confrérie des Agonissants. — Les Bâtons de Confrérie. — Les animateurs des Confréries ..... 69

*Chapitre Septième*

LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

1. Le Cloître de Saint-Saturnin. — 2. La Terreur. Dévastation du Cloître et de l'Église ..... 81

*Chapitre Huitième*

LA RESTAURATION DU CULTE DE N.-D. DES AYDES

1. La Réouverture de l'Église. — 2. La nouvelle Statue de Notre-Dame des Aydes. — La reprise des processions ..... 87

*Chapitre Neuvième*

L'ABBÉ ARCANGER-DROUAULT

1. Les débuts de M. Drouault. — 2. Les initiatives du Curé de Saint-Saturnin. — 3. L'animateur de la dévotion à la Sainte Vierge ..... 95

*Chapitre Dixième*

LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DES AYDES

1. Le Couronnement des Madones. — 2. La supplique de Mgr Pallu du Parc. — 3. Le décret ordonnant le couronnement de Notre-Dame des Aydes en la Ville de Blois. — 4. Le Cortège de la Fête du Couronnement. — 5. Le Discours de Son Éminence le Cardinal Donnet. — 6. L'imposition des couronnes. — 7. Deux souvenirs du Couronnement. — 8. Le Vitrail commémoratif du Couronnement de Notre-Dame des Aydes. — 9. L'Ode du Couronnement ..... 101

*Chapitre Onzième*

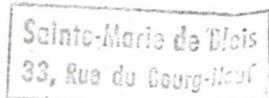
QUELQUES GUÉRISONS MIRACULEUSES  
A L'ÉPOQUE DU COURONNEMENT

1. La prière populaire à Notre-Dame des Aydes. — 2. La petite muette. — 3. La vue recouvrée. — 4. L'enfant désespéré. — 5. Le bienfait de la Médaille de Notre-Dame des Aydes. — 6. La Miraculeuse Neuvaine ..... 125

*Chapitre Douzième*

L'ABBÉ LOUIS JOURDAIN

1. L'inondation de 1866. — 2. La préparation du Vitrail commémoratif. — 3. Le Vitrail de l'Inondation. — 4. L'inauguration des vitraux ..... 133



*Chapitre Treizième*

DEUX INSTITUTIONS BLÉSOISES

PORTANT ET PERPÉTUANT LE VOCABLE DE N.-D. DES AYDES

1. Le Patronage Notre-Dame des Aydes. — 2. L'École  
Notre-Dame des Aydes ..... 147

*Chapitre Quatorzième*

ENTRE DEUX GUERRES. 1870-1919

1. Le Sanctuaire de Notre-Dame des Aydes confié  
aux Pères Eudistes. — 2. Les Ex-Voto. — 3. M.  
l'abbé Charles Yvonneau. — 4. L'abbé Hervineau 155

*Chapitre Quinzième*

NOTRE-DAME DES AYDES PENDANT LA GRANDE GUERRE

1. L'abbé Motte. — 2. Protection de la Sainte Vierge  
sur la France. — 3. Les Registres du Sanctuaire  
pendant la Grande Guerre. — 4. Les Pèlerinages  
de Guerre à Notre-Dame des Aydes. — 5. Un triple  
Mémorial de la Grande Guerre ..... 165

*Chapitre Seizième*

LES DESTINÉES ACTUELLES

DU SANCTUAIRE DE N.-D. DES AYDES

1. La Consécration de Son Excellence Mgr. Audollent  
à N.-D. des Aydes. — 2. L'office de N.-D. Auxi-  
liatrice. — 3. La lettre Pastorale sur le 3<sup>e</sup> Cente-  
naire du Vœu de la Ville. — 4. M. l'abbé Doré 179

*Chapitre Dix-Septième*

LE 3<sup>e</sup> CENTENAIRE DU VŒU DES ÉCHEVINS

LE 75<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT

1. Le 3 <sup>e</sup> Centenaire du Vœu. — Le 75 <sup>e</sup> Anniversaire du Couronnement. — 3. Le départ des Sœurs Mis- sionnaires Franciscaines Servantes de Marie. — 4. Un dévot serviteur de N.-D. des Aydes, M. Au- guste Daviau .....	185
Epilogue .....	197

## TABLE DES GRAVURES

---

L'Eglise de N.-D. des Aydes. Vue panoramique .....	9
La Statue couronnée de Notre-Dame des Aydes .....	17
L'Eglise N.-D. des Aydes. Vue à vol d'oiseau vers la ville .....	23
Le Clergé et la population viennoise, au moment de la débâcle de 1716 .....	59
Trois cavaliers échappent à un grave danger .....	63
Le Préau de l'ancien Cimetière et le clocher de Saint- Saturnin .....	79
Intérieur d'une galerie du Cloître de Saint-Saturnin .....	86
La façade de l'Eglise Saint-Saturnin .....	93
Le Vitrail du Couronnement de N.-D. des Aydes ...	117
Le Vitrail de l'Inondation .....	139
Le R. P. Monsabré .....	143
Saint Jean Eudes .....	156
Son Excellence Monseigneur Audollent .....	177
Le Cortège du 3 <sup>e</sup> Centenaire : Les Bâtons de Confrérie .....	184
Le Cortège du 3 <sup>e</sup> Centenaire : Les Gymnastes .....	184
Le Cortège du 3 <sup>e</sup> Centenaire : Mgr. Audollent, Mgr Tissier et M. l'abbé Thellier de Poncheville .....	186
Le Cortège du 3 <sup>e</sup> Centenaire : Le Clergé .....	188
Le Cortège du 3 <sup>e</sup> Centenaire : La foule entrant dans l'église .....	191
L'Autel de Notre-Dame des Aydes .....	195